

Et on tuera tous les affreux

Vian, Boris

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ET ON

TVERA

TOUS LES

AFRIN

VERNON SULLIVAN

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR

BORIS VIAN

ÉDITIONS DU SCORPION

Vernon Sullivan (Boris Vian)

ET ON TUERA TOUS LES AFFREUX

(1948)

I.

ÇA COMMENCE EN DOUCEUR

Prendre un coup sur la tête, ce n'est rien. Être drogué deux fois de suite dans la même soirée, ce n'est pas trop pénible... Mais sortir prendre l'air et se retrouver dans une chambre inconnue avec une femme, tous les deux dans le costume d'Adam et Ève, ça commence à être un peu fort. Quant à ce qui m'est arrivé ensuite...

Mais je crois qu'il vaut mieux que je reprenne tout depuis le début de la première soirée. Soirée d'été, pour préciser. La date exacte importe peu.

Eh bien, je ne sais pas pourquoi j'avais envie de sortir. Le soir, je préfère en général aller me coucher, et me lever tôt, mais certains jours on sent le besoin d'un peu d'alcool, d'un peu de chaleur humaine, de compagnie. Probable que je suis un sentimental. On ne le dirait pas à me voir, mais les bosses que font mes muscles sont les apparences trompeuses sous lesquelles je dissimule mon petit cœur de Cendrillon. J'aime bien les amis ; j'aime bien les amies ; je n'ai jamais manqué ni des unes ni des autres et de temps en temps je remercie en moi-même mes parents du physique qu'ils m'ont donné ; il y en a qui remercieraient Dieu, je sais... mais entre nous, je trouve qu'ils mêlent Dieu à des histoires auxquelles il n'a réellement rien à voir. Quoi qu'il en soit, ma mère ne m'a pas loupé... mon père non plus... après tout il y est aussi pour quelque chose.

J'avais envie de sortir et je suis sorti. Il y a un avantage indéniable à se choisir des parents bien à leur aise. Je suis sorti ; toute la bande m'attendait au Zooty Slammer. Gary Kilian, le reporter du *Call*, Clark Lacy, un copain de l'université qui vivait près de Los Angeles, comme moi, et nos compagnes habituelles ; pas de ces filles que tous les types se croient obligés de trimbaler quand ils ont un peu d'argent ; pas de ces chanteuses à la gomme, pas de ces danseuses trop expertes. Je n'aime pas ça... elles sont toujours à se frotter contre vous. Pas ces filles-là. Non. Des amies, des vraies... ni figurantes en quête de contrat, ni ingénues un peu amochées, simplement des gentilles filles sympathiques. C'est terrible ce que j'ai du mal à en trouver. Lacy, il en déniché autant qu'il veut et il peut sortir avec elles dix soirs de suite sans qu'elles essaient de l'embrasser ; moi, je ne leur fais pas du tout le

même effet, et c'est assommant de rembarquer une jolie qui se jette dans vos bras. Quand même je ne voudrais pas avoir la gueule de Lacy. C'est une autre histoire, d'ailleurs. En fin de compte, je savais qu'au Slammer je rencontrerais Beryl Reeves et Mona Thaw et qu'avec elles, je ne risquais rien... Pour en revenir aux autres, elles ont toutes l'air de se figurer que l'amour c'est le but de la vie, surtout quand on pèse 90 kg et qu'on a six pieds deux pouces... Je leur réponds toujours que si je suis dans cette forme là, c'est justement parce que je me ménage. Et que si elles avaient mon tonnage de viande nette à balader, ça les fatiguerait assez pour qu'elles me fichent la paix... En tout cas, Beryl et Mona ne sont pas comme ça, et elles savent qu'une vie hygiénique c'est bien préférable à toutes les plaisanteries pas nouvelles qu'on répète sur les canapés.

Je suis entré au Zooty Slammer. C'est une boîte sympa, tenue par Lem Hamilton, un gros pianiste noir qui a joué autrefois dans l'orchestre de Leatherbird. Il connaît tous les musiciens de la côte et Dieu sait qu'il y en a en Californie. Au Slammer, on peut entendre de la vraie musique. J'aime ça, ça détend... comme je suis déjà détendu naturellement, c'est terriblement reposant. Gary m'attendait, Lacy dansait avec Beryl et Mona me sauta au cou...

– Bonsoir Mona, dis-je. Rien de neuf ? Salut, Gary.

– Salut, me dit Kilian.

Il était impeccable, comme toujours. Un joli garçon brun à la peau blutée. Son *bow-tie* rouge clair avait l'air amidonné tellement il tenait droit. Ce que j'aime, chez Gary, c'est qu'il a du goût pour la toilette. Enfin il a le même goût que moi, c'est cela qu'il faut comprendre.

Mona me regardait.

– Rocky, me dit-elle, c'est indécent. Vous devenez plus beau tous les jours.

Avec elle, ce n'était pas gênant. Son ton était... comment... supportable.

– Vous êtes merveilleux, Rocky. Vos cheveux blonds... votre peau orange... mmm... on en mangerait.

J'ai rougi quand même. Je suis de cette espèce. Gary se foutait de moi...

– Tu ne protestes même plus, Rock, me dit-il. Autrefois, tu serais parti...

– Elle m'a donné des preuves d'intelligence, répondis-je, mais si elle continue comme ça, je vais sûrement m'en aller.

Elle rit. Gary aussi. Moi aussi. Ça, ce sont des copains.

Tout de même, je préférerais que Lacy ne soit pas là... Je n'aime pas que les filles me complimentent sur mon physique, surtout devant Clark Lacy ; c'est le meilleur type de la terre, mais on dirait que son père est un rat et sa mère une grenouille, ça ne m'étonnerait pas tellement ; c'est de ça qu'il a l'air. Et ça le gêne un peu pour faire la cour aux filles.

Mona a remis ça.

– Rocky, quand allez-vous vous décider à m'avouer que vous m'aimez ?

– Jamais, Mona... Je ne veux pas faire des millions de malheureuses.

Elle avait dû boire un peu, parce qu'elle n'insistait pas souvent comme ça. Heureusement, Clark et Beryl revenaient et on a changé de sujet. Hamilton, le patron de la boîte, venait de se mettre au piano. Comme tous ces gros-là, il a un toucher d'une légèreté extraordinaire et je riais de plaisir en l'écoutant. Gary s'est mis à danser avec Beryl et j'allais inviter Mona quand Lacy s'en est emparé. J'aurais bien pris n'importe quelle fille, quand Hamilton commençait à jouer. Ça fait l'effet d'une décharge électrique. Je regardais un peu partout et mon sauveur est entré. Ce grand crétin de Douglas Thruck. Je vous dirai tout à l'heure qui c'est, mais pour l'instant, je bondis sur la fille qui l'accompagne et je l'emmène sur la piste. Elle n'est pas mal faite et elle danse bien... Pas de blague... La voilà qui commence à se serrer un peu trop...

– Doucement ! dis-je. Je tiens à ma réputation.

C'est un peu mufle, ce que je viens de lâcher là, mais avec ma gueule, tout passe, vous savez bien. Elle a un petit sourire et elle n'en fait qu'à sa tête. Et à voir ce qu'elle fricote avec son châssis, ce n'est pas difficile de se rendre compte de ce qu'elle a dans le crâne.

– Dommage que ça ne soit pas une samba, répond-elle sans se frapper.

– Pourquoi ? dis-je, je trouve que ça va comme ça.

– Ça a plus d'atmosphère... répond-elle. Cette musique-là, c'est tout de même un peu froid.

Mes enfants, si c'est ça qu'elle appelle de la musique froide, j'aime mieux ne pas danser la samba avec elle. Bon sang ! il faut que je fasse quelque chose. Je suis tout de même un peu plus costaud qu'elle et je réussis à l'écarter de moi. Je continue à danser en la tenant à bout de bras. On ne peut pas consacrer sa vie au sport et danser avec des poupées comme celle-ci. Ça ne va pas ensemble. Et moi, je tiens au

sport. Par-dessus tout.

Elle se mord un peu la lèvre inférieure, mais elle sourit quand même. Impossible à vexer. Un de ces jours, je vais me coller une paire de fausses moustaches, et je pourrai danser en paix.

Hamilton s'arrête de jouer. Je ramène la fille à son légitime propriétaire, Douglas Thruck. Douglas, il vaut la peine qu'on le présente un peu en détail. C'est un long garçon blond et frisé, avec une bouche comme si on l'avait mise en double, et toujours hilare. Il est très jeune, il boit comme un trou, et il est vaguement journaliste. Il écrit une colonne dans un canard de cinéma, et à ses moments perdus, il travaille à la grande œuvre de sa vie, une *Esthétique du Cinéma* pour laquelle il prévoit dix volumes et dix ans de travail. Il fume le cigare. À part ça, c'est une véritable éponge, je vous le répète.

– Salut ! me dit-il. Je te présente ?

– Bien sûr !

– C'est Rock Bailey, explique-t-il à la jolie brune qui en voulait à mes sentiments. Sunday Love, me dit-il en la désignant. Un espoir de la Métro.

– Ravi de vous connaître.

Je m'incline courtoisement et lui serre la main. Elle rit. Elle est gentille, après tout. Un espoir de la Métro. Mon Dieu, si j'étais la Métro, je n'hésiterais pas à accrocher quelques espoirs à cette enfant ; tout ça a l'air de se tenir parfaitement bien.

– Elle a le béguin pour toi, me dit Douglas Thruck avec son tact habituel.

Il est vrai que je n'ai rien à lui envier sous le rapport de la muflerie, mais tout de même... Je le rembarre...

– Elle t'a dit ça pour se débarrasser de toi.

– Vous avez deviné, dit Sunday Love.

Elle se rapproche de moi. Zut et zut, que ces femelles sont empoisonnantes. Où a-t-elle été pêcher ce nom à la gomme. Sunday Love... Drôle d'idée. Ça fait un peu campagnard. Surtout, ça ne lui va pas du tout. Je suis persuadé que cette fille ne se contente pas de faire l'amour le dimanche.

– Dansons encore, me propose-t-elle, comme Lem Hamilton vient de commencer un autre machin.

– Non, dis-je. Vous allez finir par me pervertir et mon entraînement ne me permet pas ce genre de fantaisies. Je suis à votre disposition pour vous payer un verre.

– Votre entraînement vous permet de boire ? me répond-elle du tac au tac.

– Mais oui, assure Douglas qui ne perd pas un mot de notre conversation. Écoutez, Sunday, n'essayez pas de séduire le vieux Rocky. Il est inébranlable et toutes les filles se sont cassé le nez sur lui. Vous savez, les sportifs, d'ailleurs, ça n'a rien de transcendant. Pour ce qui vous intéresse, rien ne vaut les intellectuels.

C'est lui, l'intellectuel. Naturellement. Enfin... je paie la tournée... Douglas paie la sienne. Je remets ça. Entre-temps, je danse avec Beryl, avec Mona... Encore avec Sunday Love... Je m'amuse, parce que malgré tous ses efforts, je reste parfaitement froid. Elle a compris et elle joue le jeu franchement. Je suis très en forme, ce soir et je sais que pas mal des femmes qui sont là s'en laisseraient conter. C'est tout de même agréable d'avoir une belle gueule.

– Écoutez, me dit tout à coup Sunday Love...

– Je vous écoute.

Elle colle sa joue sur la mienne. Elle sent très bon. Le parfum de ses cheveux et celui de son rouge à lèvres sont remarquablement assortis. Je le lui dis.

– Pas de bêtises, Rocky, s'il vous plaît. Vous n'en pensez pas un mot.

– Mais si, ma douce, dis-je. Je suis on ne peut plus sérieux.

– Si vous m'emmeniez ailleurs ?

– Pourquoi voulez-vous aller ailleurs ? Vous n'aimez pas la musique du vieux Lem ?

– Si... mais vous l'aimez trop. Comment voulez-vous qu'on prenne plaisir à danser avec un type qui écoute la musique ?

– Je sais qu'il y en a qui dansent pour les filles et pas pour la musique, lui dis-je. Mais moi, j'aime cette musique-là, et je vous répète que les femmes ne m'intéressent pas.

– Allons donc ! me dit-elle avec un regard de reproche, en me tâtant les biceps. Vous n'êtes pas comme ça...

Je m'aperçois qu'elle me prend pour une grande folle et j'éclate de rire.

– Bien sûr !... lui dis-je, n'ayez pas peur, je n'aime pas les hommes non plus, si c'est ça que vous avez compris... Mais ce que j'apprécie particulièrement, c'est le bon état de mon académie... et pour ça, il n'y a que le sport.

– Oh, répond-elle avec une moue... je ne vous ferais pas de mal... Elle est bougrement jolie, à bien la regarder, et je ferais presque une

entorse à mon règlement personnel. Mais bon sang de bois, j'ai décidé... zut... je lâche le morceau... j'ai décidé de rester vierge jusqu'à vingt ans. C'est peut-être complètement idiot, mais on se fixe des trucs comme ça quand on est jeune. C'est comme de marcher sur les raies des trottoirs ou de cracher dans les lavabos sans toucher les bords... mais je ne peux pas lui dire, quand même... comment faire?...

– Je m'en rapporte à vous, dis-je en lui serrant un peu le bras... Mais pour une raison que je ne peux pas vous raconter, je suis forcé d'être très sérieux.

– Vous avez fait des bêtises ?

Zut, alors. Qu'elle comprenne tout, mais pas ça, quand même.

– Je ne sais pas comment vous expliquer ça, dis-je, mais si vous voulez que je vous donne rendez-vous le jour de mes vingt ans, vous aurez l'éternelle du bonhomme.

Eh bien, si j'espérais la refroidir, c'est loupé. Elle me regarde avec des yeux de mangeuse d'hommes et elle respire plus vite...

– Oh... Rocky... C'est une blague, mon petit Rocky...

Et voilà une fille qui a bien dix-sept ans, que je pourrais porter d'une seule main à bras tendu et qui m'appelle son petit. Je vous assure que c'est une race pas ordinaire.

– Parole d'homme... lui dis-je. Je ne m'en dédirai pas.

– Je peux vous offrir la même chose, me dit-elle en me regardant dans les yeux.

Ben, si vous voulez mon avis, c'est quand même un moment embêtant. Heureusement, le vieux Gary arrive à mon secours. Il me tape sur l'épaule.

– À moi ! dit-il.

Je m'incline et je le laisse enlacer la petite. Elle fait encore une moue légère, mais elle n'est pas fâchée parce que Kilian est malgré tout un beau brin de gars. Elle me sourit en baissant un peu les paupières. Elle a l'air d'une fleur de serre à caméras, genre Linda Darnell...

Je reviens au bar. Clark Lacy est là qui bavarde avec Beryl, et Mona danse avec Douglas. Il n'y a que des gens sympathiques au Zooty Slammer. Je connais à peu près toutes les têtes. Je m'étire. C'est quand même bon de vivre, d'avoir des sous dans sa poche et des bons copains comme ça. Je ris aux anges. Le cigare de Douglas est là sur le cendrier et il pue que c'en est une bénédiction. C'est un de ces horribles

machins italiens, nouveaux comme un vieil os de rhumatisant et sentant plus mauvais que les égouts de l'enfer. Tout d'un coup, j'ai besoin de respirer un peu d'air frais et je le dis à Lacy.

– Je reviens... Je sors une seconde.

– O.K., dit-il.

Je me dirige vers la porte. Je fais un signe à Lem en passant et il rit de toute sa bonne figure noire.

Il fait un temps splendide. La nuit est bleue et odorante et toutes les lumières de la ville font un halo vague au-dessus de ma tête. Je fais quelques pas et je m'accoude à ma bagnole qui m'attend sagement pas loin du Slammer. Un type est sorti derrière moi. Il s'approche. Il est costaud, râblé, un peu l'air d'une brute, mais correct.

– Vous avez du feu ? me dit-il.

Je lui tends mon briquet et je me rappelle que c'est l'entrée en matière classique du gangster qui va faire un mauvais coup. Ça me fait rire. Je ris.

– Merci, dit-il.

Il se met à rire à son tour et il allume sa cigarette. Dommage. Ce n'est pas un gangster. Je respire la fumée de sa cigarette. Drôle d'odeur. Il s'aperçoit de ce que je fais et me tend son étui.

– Vous en voulez une ?

Ça pue presque autant que le cigare de Douglas, mais en plein air, ça a moins d'importance. J'en allume une et je lui dis merci parce que moi aussi j'ai été à l'école du dimanche.

Ça a également presque aussi mauvais goût que le cigare de Douglas, mais je n'ai guère le temps de m'en apercevoir parce que je tombe dans les pommes aussi sûrement que si je venais de boire un quadruple zombi. Le type est charmant et j'ai juste le temps de me rendre compte qu'il me tient la tête pour l'empêcher de cogner contre le trottoir, et puis je m'envoie au pays des poux volants.

II.

UN PEU DE PHYSIQUE AMUSANTE

Je me réveille dans une chambre tout ce qu'il y a de normal. Il fait encore nuit, je suppose, parce que les rideaux sont tirés et la lumière allumée ; je regarde l'heure. Trois heures. Il devait être à peu près une heure et demie quand j'ai pris cette cigarette... Je me rappelle tout très bien, sauf entre la cigarette et ce lit où je suis allongé... complètement nu.

Je me retourne et je cherche mes vêtements, des draps, quelque chose. Ce n'est pas agréable de se trouver à poil dans une chambre qu'on ne connaît pas. Jolie chambre. Murs beige orange, éclairage indirect. Bizarre. Aucun meuble. Le lit est bas, très doux. Rien ne dépasse de nulle part. Une porte là-bas.

Je me mets debout. Je vais à la fenêtre. J'écarte les rideaux. Pas plus de rideaux que de vêtements. Les rideaux sont en trompe l'œil et c'est du bon mur plein.

La porte. Il faut tout essayer. Si la porte est une blague aussi, je me demande comment ils m'ont fait entrer ici.

La porte ne bouge pas. Tout ça me paraît solide. Mais c'est une vraie porte.

Faut pas s'en faire. Je me jette sur le lit et je réfléchis un petit peu. Pas longtemps... ça m'assomme de réfléchir. Je suis encore un peu gêné d'être déshabillé, mais après tout je n'y peux rien, et puis on doit s'y faire puisqu'on prétend que certains types vivent comme ça toute leur vie. En Afrique ou en Australie, je crois. Grand bien leur fasse. Moi, je ne me vois pas dansant la samba avec Sunday Love dans cette tenue-là.

Oui. Mais va te faire foutre pour rester tranquille. La porte s'ouvre, et puis elle se referme... et entre les deux opérations, il y a eu une légère modification de mon état d'esprit.

Car maintenant, dans la pièce, il y a une femme, dans la même tenue que moi...

Bon sang, mes enfants, quel morceau ! Je me dépêche de faire une petite prière au Seigneur parce que si je lui fais l'effet qu'elle me fait,

mes bonnes résolutions sont par terre.

Elle est très belle, mais d'une beauté assez surprenante. Un peu trop perfectionnée, si je peux me faire comprendre comme ça. On dirait qu'on l'a fabriquée avec les seins de Jane Russell, les jambes de Betty Grable, les yeux de Bacall, et ainsi de suite. Elle me regarde, je la regarde, et je crois que nous rougissons en même temps. Elle s'approche de moi. Je fais une petite prière. Zut, ce n'est pourtant pas mon genre, les prières. Peut-être qu'elle veut simplement me parler. Je m'efforce de rester convenable et j'y arrive, mais Seigneur, ce que j'ai du mal... Je pense à mon père et à ses lunettes d'or, à ma mère dans sa robe mauve, à la petite sœur que je pourrais avoir, à un match de baseball et à une bonne douche froide, mais la voilà qui s'assied sur le lit. Elle me regarde en pleine figure et elle cligne des yeux doucement. Elle a des cils de cinquante centimètres et une peau d'un lisse...

Qu'est-ce que vous voulez faire... Je suis là, complètement nu, avec une fille des dix-neuf tonnerres de Dieu dans le même costume que moi, au beau milieu d'une chambre où il n'y a qu'un lit et rien d'autre. Sûr que c'est un problème qu'on ne m'a pas appris à résoudre à l'université. J'aimais encore mieux les cours de français... et pourtant ces sagouins-là ont de ces verbes irréguliers...

Enfin les verbes irréguliers ont réussi à me remettre d'aplomb. Je me sens plus sûr de moi. Bon sang de sort, si j'ai décidé que je resterais sage jusqu'à vingt ans, ce n'est pas pour flanquer en l'air tout mon programme à la première femme qui entre dans ma chambre. Car c'est ma chambre, puisque j'y étais avant elle. Et la tenue n'a rien à voir à la question. Je lui montrerai qu'on peut être digne, même sans pantalon.

Je me lève, je me croise les bras et je lui dis :

– Qu'est-ce que voulez ?

Oh, ce n'est pas long. Elle répond :

– Vous.

Je m'étrangle un bon coup et je tousse comme un vieux pot.

– Nous ne sommes pas d'accord, dis-je. Mon entraînement exige une chasteté absolue.

Elle hausse les sourcils, sourit, et se lève. Elle avance. Elle va me jeter ses bras autour du cou. Je l'attrape par les poignets et je cherche à la tenir à distance... Je me rappelle Sunday Love... C'est tout de même beaucoup plus facile dans un dancing quand on est en tenue de soirée.

Je ne sais plus quoi faire... elle est forte comme un cheval... et elle

sent rudement bon, elle aussi. Enfin, c'est fou, ça, quand même... je voudrais bien comprendre.

– Qui m'a amené ici ? dis-je. Où sommes-nous ? Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire, qu'est-ce que c'est supposé représenter ? Que diriez-vous si on vous droguait, si on vous emmenait dans une pièce que vous n'avez jamais vue, si on vous déshabillait et si on faisait entrer un homme dont les intentions sont évidentes ?

– Je ne dirais rien, dit-elle en cessant de remuer. Les paroles sont complètement inutiles dans des circonstances aussi bizarres... Ce n'est pas votre avis ?

Elle sourit. Elle a tout, cette fille. Elle a même des dents à monter sur des bagues.

– C'est peut-être le vôtre parce que vous, vous savez ce que ça veut dire ; mais moi, ce n'est pas mon cas.

Je me rends vaguement compte de la stupidité de cette conversation, dans cette tenue, et elle aussi ; elle rit et recommence à vouloir se rapprocher de moi, et nom d'une pipe, elle n'est pas loin, car sa poitrine touche la mienne pendant que je me débats de plus belle... je faiblis... je faiblis... elle a l'air de me considérer comme un pauvre idiot... un type qui a des principes, et ça me met en colère. Parfaitement, j'ai des principes, et je maintiens mon point de vue. Je me mets à brailler, comme un écorché...

– Lâchez-moi ! Vampire ! laissez-moi tranquille... Je ne veux pas... Vous m'embêtez... Maman !...

Cette fois, elle est complètement démontée. Elle me lâche, elle s'écarte de moi, s'adosse au mur et me regarde. Mes enfants, si jamais vous avez lu quelque chose dans un regard, vous pouvez dire tout de suite que je suis le plus parfait crétin que la terre ait jamais porté. J'ai tellement hurlé que j'ai mal à la gorge et j'ai envie d'être ailleurs.

Et puis la porte s'ouvre et il entre deux types pas sympathiques du tout. Ils sont habillés de blanc, comme des infirmiers, et ils sont construits à peu près aussi légèrement que le pont de San Francisco. Ça m'est égal, je proteste quand même.

– Emmenez cette cinglée et rendez-moi mes vêtements, dis-je. C'est pas moi qui vais servir à vos sales trucs de voyeurs.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande le premier. Il est gras et bête et il a une petite moustache.

– Il préfère les hommes ? demande le second.

Ça, mon vieux, tu vas le regretter. Je prends mon élan et je lui balance mon poing dans l'estomac avec tout ce que j'ai.

Apparemment, ça lui est désagréable, parce qu'il se plie en deux en faisant une grimace à moitié satisfaite seulement.

Le gros à moustache me regarde avec reproche.

– Il a eu tort de dire ça, bien sûr, me dit-il, mais tu ne devrais pas être si brutal. À quoi ça t'avance-t-il ?

L'autre s'est redressé. Il est tout vert autour de la bouche et il fait des bruits assez originaux avec son gosier.

– Je ne voulais pas vous vexer, réussit-il à dire. Ne soyez pas si emporté.

Je ne me méfie pas de lui, et j'ai tort, parce qu'il me colle sur le crâne un de ces coups de matraque à vous faire voir le système solaire dans son entier. Le gros s'est avancé d'un pas et il me reçoit dans ses bras. Je lutte désespérément pour ne pas perdre conscience et je réussis à me remettre debout. Je dois avoir sur l'occiput quelque chose comme un embryon d'œuf d'autruche et je sens que ça se développe à vue d'œil. D'ici cinq minutes, ça va éclore. Et ça sera cuit, parce qu'en même temps, c'est chaud.

– Nous sommes quittes, dis-je. Ou plutôt bredouillé-je.

– Bon, bon, dit le moustachu, je pensais bien que tu allais devenir raisonnable. Écoute. Tu ne peux pas nous assommer tous les deux. Alors laisse-toi faire. Tu refuses de rester seul avec madame ?

– Elle est charmante, dis-je, mais j'ai mes raisons à moi.

– Bon, grogne le second. Après tout, ça vous regarde. Venez avec nous.

Ma tête sonne comme une vieille cloche, mais lui est livide et il marche tout courbé. En un sens, ça me réconforte.

– Foutez-moi la paix, dis-je. Je veux mes vêtements et je veux sortir d'ici.

Je sens quelque chose sur mon pied. C'est le soulier à clous du gros à moustache. Il n'appuie pas.

– Écoute, mon poulet, me dit-il, viens avec nous. On en a pour cinq minutes et, parole, on te laisse t'en aller.

On se sent horriblement désarmé avec les pieds nus quand les autres ont des souliers. Surtout à clous. Et mon crâne ne me permet pas de réfléchir avec un rendement suffisant.

La fille s'est jetée sur le lit, indifférente. J'ai presque un sentiment de regret mais tant pis. Ce sont peut-être des préjugés qui m'ont fait agir, mais il faut bien tenir à quelque chose même si ce sont des préjugés. J'aurai vingt ans dans six mois et si je ne peux pas tenir six

mois encore, je ne me respecterai plus jamais. Je suis les deux types le long d'un couloir nu et propre, genre hôpital. Ils me surveillent du coin de l'œil et le second a toujours la main dans sa poche. Je sais qu'il y range une petite matraque... J'espère que c'est tout ce qu'il a pour moi. J'ai un haut-le-corps en pensant tout à coup au Zooty Slammer et à mes copains qui m'attendent là-bas. S'ils me voyaient...

Je rougis encore en pensant à ma tenue. Je ne sais pas ce que je donnerais pour ne pas rougir comme ça à tout bout de champ. C'est quand même idiot...

Nous entrons dans une pièce du genre salle d'opérations. Il y a quelques appareils. Une barre horizontale nickelée, à hauteur d'épaules, tenue au plafond comme une barre fixe, m'intrigue. Ils me mettent devant.

– Levez les bras, dit le second.

Je lève. En deux temps et trois mouvements ils m'attachent les poignets aux deux extrémités de la barre. Je rue dans le vide.

– Allez-vous me lâcher, tas de nœuds volants !...

Je leur dis encore bien d'autres choses, mais ma mémoire me fait défaut pour vous les raconter. C'est préférable. Ils m'attrapent par les pieds et me les attachent au sol. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Me fouetter ? Je gueule de plus belle. J'ai dû tomber dans les pattes d'une de ces bandes qui font des photos spéciales et qui procurent des spectacles de choix aux vieux messieurs et aux rombières un peu fatigués de la vie.

– Foutez-moi la paix... Bande de crabes... Bande de pouilleux... Je vous jure que je vous aurai au tournant...

Ouais... autant parler à des portes. Ils s'affairent dans la pièce. Le premier a mis devant moi une sorte de cuvette en porcelaine montée sur un pied, comme un cendrier, et le second fricote je ne sais quoi avec une machine électrique.

– Nous, me dit le moustachu, on aurait préféré la première solution... Mais tu n'as pas l'air d'y tenir, et il faut nous excuser...

Il me plaque un truc sur le ventre. C'est relié à la machine par un fil souple et le second passe derrière moi avec la seconde électrode. Bon Dieu ! Le porc ! Je me sens encore plus humilié que si c'était un thermomètre. Ils me traitent absolument comme un lapin d'expériences. Je les gratifie de tous les noms choisis qui me reviennent encore à la mémoire.

– T'inquiète pas, dit le gros. C'est pas douloureux, et puis on t'a laissé le choix. Bouge plus, je mets le contact.

Il le met une fois... deux fois... trois fois, et je saute à chaque coup et je comprends à quoi servait le truc en porcelaine. Je suis trop honteux pour dire quoi que ce soit et ces deux imbéciles éclatent de rire.

– Ne vous en faites pas, me dit le second. Ça restera entre nous.

Je mens, histoire de sauver la face.

– Je m'en fous, dis-je dans un grognement. Vous êtes une belle paire de salauds, mais on se retrouvera.

– Quand tu voudras, fiston, dit le premier, en riant de plus belle... Je me souviens encore qu'ils me donnent quelque chose à boire...

III.

ANDY SIGMAN À LA RESCOUSSE

Je repris conscience pour écouter le chant des pinsons bleus du Gabon dans une plantation d'orangers, en contrebas de la route sur le bord de laquelle j'étais allongé, tout habillé. J'avais dans le nez l'odeur du cigare de Douglas et je me demandai comment cet idiot m'avait retrouvé.

Renseignements pris, ce n'était pas le cigare de Douglas. Il y avait devant moi un taxi orange et noir et un vieux bonhomme sympathique, assis sur son marchepied, fumait sa pipe en me regardant.

– Qu'est-ce que je fais là ? demandai-je.

– J'allais vous poser la question, me dit le type.

– Je suis habillé... constatai-je.

– Ben, j'espère bien ! dit-il. Vous aviez autre chose ? Je palpai mes poches. Rien ne manquait en apparence.

– Quelle heure est-il ?

– Vers six heures, dit-il.

Je me mis debout. Ma tête me prouvait que tout ça n'était pas un rêve. J'ai dû grogner car il m'a regardé avec sollicitude.

– Vous avez une fameuse bosse, mon vieux...

– Oui...

J'étais fatigué du côté des reins. Cette bande de mufles, avec leurs trucs électriques. Enfin... si c'était tout, je m'en tirais à bon compte. J'hésitai un instant.

– Vous pouvez me ramener en ville ?

– Je pensais que vous me le demanderiez, dit-il. C'est pour ça que j'ai attendu. Je m'appelle Sigman. Andy Sigman.

– Je suis Rock Bailey, dis-je. Eh bien, content de vous avoir rencontré.

– Oh, ça va ! dit-il. Je revenais à vide. C'est aussi bien pour moi.

Je réfléchis une minute, et mon crâne me fit sentir que c'était le maximum.

– Allons-y, dis-je. Menez-moi au Zooty Slammer. Allez jusqu'au coin de Pico Boulevard et San Pedro Street et je vous indiquerai.

– Je sais où c'est, me dit-il. Chez Hamilton ?

– C'est ça.

Je m'assis à côté de lui, tant pis pour le règlement, c'est plus commode pour bavarder et tous les chauffeurs de taxi de la ville sont bavards comme des vieilles négresses. Je tâchais de fabriquer une histoire qui se tienne. Sûr que je n'allais pas raconter tout ce qui m'était arrivé, avec les détails.

– Méfiez-vous des femmes, dis-je pour commencer.

– C'est une sale race, approuva-t-il.

– Surtout quand elles vous poussent par la portière après s'être laissé peloter pendant vingt miles.

– Elle n'allait pas tellement vite... dit-il en regardant mes vêtements.

– Heureusement, dis-je. Elle redémarrait.

– Ça m'épate un peu qu'une fille ait refusé de vous embrasser, dit-il, légèrement soupçonneux. Je ne peux pas juger, avec cette bosse que vous avez sur le coin du crâne, mais elles ne doivent pas tellement vous faire marcher... à mon sens, vous seriez plutôt le genre devant qui elles tombent comme des mouches.

– Pas trace de flatterie dans sa voix. Il devait penser ce qu'il disait.

– D'habitude, dis-je, c'est ça... mais on peut toujours tomber sur un os. En tout cas, celle-là m'a salement eu et je serais incapable de dire ce que j'ai fait depuis le moment où je suis parti dans les pommes.

– Vous avez dû dormir sur place, dit-il.

– Probablement, répondis-je.

– C'est une veine que j'aie conduit ce client jusqu'à San Pinto.

– Une veine pour moi, dis-je.

– Quand j'étais à Shanghai, commença-t-il, c'est tous les jours qu'on rencontrait des gens au coin des rues, par terre.

– Vous avez été à Shanghai ?

– J'étais directeur de la concession française des tramways. C'est une drôle d'histoire.

Je me mis à rigoler.

- C'est une blague.
- Pas du tout. J'ai réellement dirigé ça. Pour tout dire, à dix-neuf ans, je voulais apprendre le turc.
- D'où êtes-vous ?

– Je suis né en France et j'y suis resté vingt-trois ans. Donc à dix-neuf ans je me suis inscrit à l'École des langues orientales, comme ils disent là-bas, pour le turc. Et le premier jour, je me suis trompé de classe.

Il se mit à rire à son tour.

– Vous avez raison, continua-t-il, ça a l'air d'une blague, mais c'est vrai. Il y avait deux élèves en tout et pour tout. Avec moi, ça faisait trois. C'était la première fois, depuis onze ans, que le professeur avait trois élèves... et je n'ai pas eu le courage de le décevoir.

– Alors ?

– Alors, quand j'ai su le chinois, il a bien fallu que j'aille en Chine. J'y suis resté vingt ans, et pendant ce temps-là, j'ai appris l'anglais.

– Et vous voilà.

– Et me voilà. C'est un chic endroit, la Californie...

– Oui, dis-je, un chic endroit.

Un chic endroit, où on vous offre des cigarettes droguées pour vous faire subir des traitements ignominieux dans des lieux inconnus. Si je lui racontais ça, il en aurait des sueurs froides. Pire que si tous les tramways de Shanghai venaient sonner devant sa fenêtre à quatre heures du matin. Non, quatre heures de l'après-midi plutôt... parce qu'il doit dormir dans la journée.

Nous n'étions plus très loin. Ils m'avaient laissé sur la route de San Pinto. Ça ne voulait rien dire. Ils avaient pu m'emmener n'importe où dans un rayon de quarante miles...

Andy Sigman tourna le coin. Ma Buick était toujours là, et je reconnus le vieux tacot de Douglas.

– Ça va, dis-je à Andy. Arrêtez-moi là et merci encore.

– Si jamais vous aviez besoin de moi... me dit-il en me regardant d'un drôle d'air.

Il écrivit son numéro de téléphone sur mon carnet.

– Vous avez le téléphone ? m'étonnai-je.

– Oui, dit-il, je ne suis pas mal logé. En fait, ça m'amuse d'être chauffeur de taxi. Mais je pourrais m'en passer.

Ce qui fit que je n'osai pas lui offrir un pourboire.

– Je vous donne un coup de fil un de ces jours pour prendre un verre ensemble, lui dis-je en serrant sa main, dure et maigre.

– D'accord ! me répondit-il. Au revoir.

Je regardai sa plaque arrière disparaître.

Il était six heures et demie exactement. Et juste comme j'entrais pour la seconde fois dans la taverne de Lem, je vis, de dos, Sunday Love qui reculait en hurlant et se cachant la figure dans ses mains.

– Il y a un homme ! mort !... là... dans la cabine téléphonique.

IV.

GARY S'EMBALLE

Du coup, ma rentrée passe absolument inaperçue et je sens un volumineux complexe de frustration se développer en moi. Le vieux Lem fait une drôle de figure, parce que si c'est vrai c'est mauvais pour la boîte. Gary et Douglas se sont dirigés vers la cabine téléphonique, au fond de la salle et à droite, et je les vois qui regardent quelque chose par terre. Je dois vous dire qu'il n'y a presque plus personne au Zooty Slammer. Même Mona et Beryl ne sont plus là, et je ne vois pas non plus la moindre trace de Clark Lacy. Gary et Doug reviennent, ils n'ont touché à rien.

– Téléphonez à la police, Lem, dit Gary. Il est mort. Il vaut mieux les prévenir tout de suite. Vous ne risquez rien. Demandez le lieutenant Defato. Nick Defato. C'est un ami.

Et puis il m'aperçoit.

– Où étais-tu passé ? grand lâcheur... Tu reviens à temps ! Tu choisis ton moment.

– J'ai été prendre l'air, dis-je. Je t'avais prévenu.

– Et tu es tombé sur un os... ajoute Douglas, hilare comme d'habitude.

Car il faut autre chose qu'un cadavre pour lui faire perdre sa gaieté. Il fait allusion à la bosse de mon crâne. Mieux vaut changer de sujet.

– Console cette pauvre Sunday au lieu de dire des blagues, lui dis-je.

Pendant ce temps-là, Gary est allé rejoindre Lem au téléphone et je l'entends insister personnellement pour avoir Nick Defato à l'autre bout.

– Sans blague, insiste Douglas, qu'est-ce que tu as fait ?

– J'ai été enlevé par une femme qui m'aimait en secret, dis-je. Et j'ai trouvé un type qui fume des cochonneries encore plus affreuses que les tiennes.

– Allons, dit Douglas... dis-le-nous, quoi... Où as-tu été ?

– C'est dégoûtant... dit Sunday Love. Vous croyez qu'il est mort ?

Elle est encore tout émue. Gary et Lem ont fini de téléphoner et ils reviennent. Les deux ou trois clients qui sont encore là se sont levés, sont allés regarder le cadavre et sont revenus au bar, ce qui fait que tout le monde entoure le comptoir, attendant que Lem nous prépare un remontant terrible ; car son barman est allé se coucher depuis un moment sans doute. Je demande à Kilian :

– Qu'est-ce que c'est que ce type ? Il était là ce soir ?

– Oui, dit Kilian. Il me semble l'avoir vaguement remarqué il y a deux heures ou peut-être plus. Un peu après ton départ, tiens, je crois... Je suis sorti pour voir ce que tu faisais et il était dehors... Il parlait avec un autre et ils sont entrés. Je les ai remarqués surtout parce que tu n'étais pas là et que je m'attendais à te voir.

Une idée me vient... Je me dirige rapidement vers le fond de la salle. Si c'était le même... Je regarde le type. Il est bien mort, il a dû boire quelque chose de pas très bon parce que sa figure a une couleur assez originale. Mais ce n'est pas celui qui m'a offert une cigarette. C'est peut-être son copain... C'est peut-être eux que Gary a vus entrer. Je reviens pour lui demander d'autres détails, mais j'aperçois le reflet rouge des phares de la police et j'entends un coup de sirène. Un tout petit coup. Ils nous ménagent. Ils entrent. Deux flics en uniforme et un civil qui n'a pas l'air très réveillé. Il serre la main à Kilian. Ce doit être le dénommé Defato. Il en arrive aussitôt deux autres. L'un d'eux a une trousse noire et une figure de cheval étonné, l'autre doit être photographe. Ils passent devant le bar, suivant les deux flics harnachés. À la bonne heure, ça va vite, au moins.

Ça va encore plus vite que je ne pensais. En une demi-heure tout est terminé, ils ont pris nos noms, nos adresses et nos dépositions et sont rentrés chez eux en emmenant la volaille.

– C'est beau, les relations, dis-je à Kilian.

Il sourit. Le bon gros Lem a l'air tout ragaillardi et il nous paie une tournée. Douglas ne tient plus debout et il lui reste tout juste assez de lucidité pour sortir. Ce qu'il va faire avec sa bagnole, ce n'est l'affaire de personne et ça vaut mieux comme ça. Nous sortons à notre tour.

– Je vous pose chez vous ? dis-je à Sunday Love.

Elle me regarde et, sûrement, elle veut me faire comprendre quelque chose avec ses yeux, mais je ne suis pas intelligent du tout et ne comprends pas, et c'est elle que je dépose la première. Parce qu'il faut que je parle à Gary.

Nous lui disons au revoir tous les deux et nous la regardons rentrer. Elle nous fait tout de même un beau sourire et disparaît derrière la porte dépolie de l'immeuble. Il fait grand jour et j'ai un peu sommeil.

Gary, lui, paraît frais comme une rose. Mais, sitôt que nous sommes seuls il se tourne vers moi, anxieux, tendu comme une corde de guitare.

– Rock... Où as-tu attrapé ça ?

Il l'a vue aussi, ma bosse, il faudrait vraiment être très myope. Je dirige la bagnole vers la sortie de la ville, un tour sur la plage de Santa Monica ne nous fera pas de mal et à cette heure-là, nous pourrons tout de même parler tranquillement.

– C'est un cadeau, dis-je. De quelqu'un que je ne connais pas.

– Où ça ? Quand ?

– D'abord une question, dis-je. Revenons à ces deux types que tu as vus entrer au Zooty. L'un des deux était le mort. Est-ce que l'autre était costaud, l'air désagréable, avec un complet beige et des chaussures blanches ?

– Oui, me dit Gary au bout d'un instant.

– Et une cravate un peu comme la tienne ? Machinalement il redresse son nœud.

– Oui, dit-il.

– Bon, alors maintenant, je te raconte ce qui m'est arrivé.

Je lui dis comment le type que j'ai reconnu à sa description m'a drogué, comment ils m'ont emmené dans une pièce où je me suis retrouvé complètement nu. Je lui parle de la belle fille et du traitement que j'ai subi ensuite, du coup de matraque et d'Andy Sigman, pour terminer.

Gary écoute sans m'interroger et quand j'ai fini, il reste un moment sans rien dire. Et puis tout à coup il regarde par la portière et sursaute.

– Où est-ce que tu vas par ce chemin-là ?

– Tu ne crois pas qu'un bon bain nous fera du bien ?

– Un bon bain ? Mais tu es piqué, Rock, me dit-il. Demi-tour et en vitesse.

Je proteste.

– Arrête la voiture et donne-moi ta place, me dit-il. Ce n'est plus le moment de rigoler. Donne-moi le volant.

Nous avons donc changé de place, et je vous prie de croire que Gary appuyait sur le champignon. Mais ça ne l'empêchait pas de parler.

– Tu sais qui c'était, le macchabée, chez Lem ?

– Comment veux-tu que je le sache ?

Je sais seulement que c'était un grand gars blond, avec probablement, des yeux bleus ; mais tel qu'il se présentait, il valait mieux regarder ailleurs.

– C'était Wolf Petrossian, me dit Kilian. C'est pour ça que tout s'est passé si vite. Defato le recherchait depuis un bout de temps et même comme ça, il était content de l'avoir.

– Qui est Wolf Petrossian ? dis-je. Je n'ai jamais entendu parler de ce type-là.

– Un drôle de bonhomme, murmure Kilian. Il a fait tous les métiers... C'est un des seuls types que je connaisse qui ait exploité un couvent tout entier.

– Comment ça, Seigneur ? dis-je.

– Sous prétexte de faire un dessin animé sur la vie de saint Martin, dit Gary Kilian. Il avait fait faire tous ses intermédiaires par les religieuses. *Gratis pro deo*, naturellement... mais en dehors de ça, c'était un des plus gros trafiquants de drogues de la côte...

– Alors ?

– Alors, je me demande qui l'a descendu... et comme il n'y a qu'un nombre très réduit de possibilités... on va vérifier tout de suite... Tu ne fais rien ce matin ?

– Non...

– Eh bien mon petit Rock, on va un peu jouer aux détectives...

– Ah !... dis-je sans enthousiasme.

Les films de Bogart m'ont enseigné que dans ce métier-là, on en prend sur la poire plus souvent qu'à son tour, mais devant Gary, je ne voudrais pas trop avoir l'air d'un dégonflé.

– On va bien rigoler, dis-je.

Je m'efforce à un sourire ravi. Mais ce n'est pas ce qu'il a l'air d'attendre.

– Tu sais, dit-il, on va peut-être prendre des risques. Ce n'est pas toujours sans danger.

Cette fois, je crâne, ouvertement, et je claque des doigts.

– Penses-tu. On va les avoir comme ça.

– Qui va-t-on avoir ? demande-t-il avec malice.

– Eh bien... Je ne sais pas... tu as des idées, non ?

– Oui, me dit Gary... J'en ai quelques-unes.

Et puis nous sommes arrivés devant l'immeuble de la police et je

passé la parole à Gary qui préfère vous raconter la suite à sa manière. Pas exactement la suite, à vrai dire, puisqu'il vous apprendra ce qui se passe quand Defato et l'ambulance quittent le Slammer avec le corps de Petrossian... Tout ça, ce sont les tuyaux que Defato lui a donnés.

V.

L'ATTAQUE DU FOURGON DES MACCHABÉES

Le fourgon mortuaire démarra le premier, encadré par les deux agents motocyclistes. La voiture du lieutenant Defato suivait. Ce dernier, très réveillé maintenant, eut une pensée émue à l'adresse du lit bien chaud qu'il venait de quitter et qu'il allait retrouver et se renversa, satisfait, sur les coussins. Perry conduisait et Lynn était devant à côté de lui. Les bureaux de la police se trouvaient assez loin du Zooty Slammer et Perry allait aussi vite qu'il pouvait. La circulation n'était pas encore trop intense.

Comme ils allaient tourner, passé Flower Street, pour remonter vers le Nord, il y eut un choc violent et le fracas impersonnel d'une mitrailleuse légère. La voiture fit un plongeon sur ses roues et Defato, en un instant, se laissa tomber entre le siège arrière et le siège avant. Il entendit la plainte de Perry et, simultanément, le cliquetis terne des glaces cassées. Lynn était déjà dehors et tirait. Les deux agents à moto avaient trinqué dur et le conducteur du fourgon mortuaire piquait du nez sur son volant. Il arborait un sourire béat car la rafale venait de lui emporter la majeure partie de la mâchoire inférieure. Defato ne bougeait pas et il entendait le claquement mesquin du Colt de Lynn. Celui-ci devait gêner les agresseurs du fourgon, car il y eut un nouvel arrosage et Defato perçut le bang des tôles lacérées, et l'écrasement mat du plomb dans la chair de Perry. Il se rendit compte que Lynn était blessé car un râle sourd résonnait près de sa tête, étouffé par l'épaisseur de la portière et du plancher de la voiture. Puis un moteur ronfla, dehors, des portières claquèrent et ce fut la rumeur de voix inquiètes. Defato se redressa. Il essuya son front trempé de sueur. Il se rendait compte aussi que la sirène de la voiture n'avait pas cessé de hurler pendant toute l'attaque. D'autres sirènes retentirent : le renfort arrivé trop tard. Il se redressa, ouvrit la portière et bondit vers le fourgon. La porte était ouverte et le cadavre de Wolf Petrossian gisait nu et meurtri sur la chaussée. Quelques pièces de son costume jonchaient le sol à côté de lui. Defato haussa les sourcils, étonné, et se retourna vers les hommes de la seconde patrouille qui ramassaient les morceaux de leurs confrères endommagés. Lynn remuait encore un

peu. Sa main fouillait l'intérieur de son dolman bleu à boutons dorés et retomba rouge jusqu'au poignet. Defato serra les dents.

Sans perdre une minute, il fit signe à une des voitures de police et y monta. Quelques instants plus tard, il se retrouvait à son bureau et donnait des ordres d'une voix dure. Le téléphone intérieur tinta. On lui annonça Gary Kilian et Rock Bailey.

– Faites monter, dit-il.

VI.

LA CABINE EST DANS LE BAIN

Nous sortîmes du bureau de Nick Defato un peu refroidis par ce qu'il venait de nous apprendre. Gary paraissait rêveur.

– D'après ce que dit Nick, il n'y avait rien dans les poches de Petrossian. Rien d'intéressant, en tout cas.

– C'est ça que j'ai compris aussi, dis-je.

– Une veine qu'il l'ait fouillé complètement au Zooty Slammer, dit Gary.

– Ça dépend, dis-je. S'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient, il y aura peut-être du grabuge à un autre moment.

– Quelle est ton idée ?

– Wolf est mort dans la cabine téléphonique, dis-je. J'ai l'idée que s'il avait quelque chose de compromettant à cacher, c'est un endroit idéal.

– Je ne te suis pas, dit Gary.

– Il devait s'attendre à quelque chose, dis-je. À en juger par la vitesse à laquelle agit cette bande, s'il portait des documents ou de la drogue, ou ce que tu voudras de compromettant, il a dû chercher à s'en débarrasser le plus rapidement possible. Et il s'est fait tuer après, mais je ne pense pas que l'assassin fasse partie de la bande.

– Pourquoi, dit Gary ?

– Il y a une différence de style, dis-je en souriant.

Il me regarda soupçonneux.

– Mon vieux Rock, si tu t'embarques dans ce métier-là avec des idées de ce genre, tu risques d'avoir des déceptions : nous ne savons pas si les gens qui ont tué Petrossian ne faisaient pas partie de la même organisation que ceux qui t'ont enlevé, et nous ne savons pas s'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient.

– Ça ne tient pas debout, dis-je. On a tué Petrossian avec une drogue. Deux heures après on enlève ses vêtements, pour les fouiller, de toute évidence. Ensuite, Defato nous dit qu'il n'y avait rien dedans. Moi, j'ai quelques idées là-dessus. Je vais te les expliquer lentement

puisque tu as du mal à saisir.

Nous étions arrêtés dans le couloir devant le bureau de Nick et Gary m'entraîna.

– Viens, dit-il, on va passer au bureau des Disparus. Moi aussi, j'ai une idée. Mais continue.

– D'abord, dis-je, le meurtrier était parti quand Wolf est mort. En effet, il a été empoisonné. Et Wolf n'a pas bu dans la cabine. Donc il a bu au bar ou à une table. Il a été téléphoner, et il est mort là, tout seul. Par conséquent, le meurtrier ne l'a pas fouillé.

– Pas bête, dit Gary.

– Ensuite, Defato nous avoue qu'il n'avait rien sur lui. Et un flic s'y connaît en investigations.

– D'accord, dit Gary.

– Tertio, les gens qui ont attaqué le fourgon ne l'ont pas fait pour rien. Donc, ils savaient qu'il y avait quand même quelque chose à chercher. Quarto, je parie dix contre un que c'est à eux que Petrossian téléphonait et qu'il voulait leur donner le truc. Il est mort en même temps. Le téléphone était décroché dans la cabine où il est mort ?

– Oui, dit Gary.

– Bon. Ceci prouve qu'il n'a pas eu le temps de leur dire qu'il avait caché la chose ni où il l'avait cachée. Tu me suis ? Tu vois pourquoi ?

– Oui, dit Gary. S'il le leur avait dit, ils n'auraient pas enlevé le corps. Ils seraient allés directement au Slammer.

– Tu y es, dis-je.

Gary me regarda. Je fus flatté de ce regard.

– Mon vieux, dit-il, tu me dépasses. Arriver à ce résultat avec la bosse que tu as sur le crâne... C'est du sport.

– C'est ça qui m'a réveillé, dis-je. On ferait bien de se grouiller d'aller au Slammer avant qu'ils ne suivent le même raisonnement que nous.

– C'est la barbe, dit Gary... Je voulais voir quelque chose au bureau des Disparus... On y est... c'est embêtant.

– C'est une question de minutes, dis-je. On prévient Defato ?

– Tâchons de trouver ce que c'est, dit Gary. Tant pis... on reviendra. Filons.

L'ascenseur est là. Nous fonçons...

– À toute vapeur, dit Gary au garçon...

Il lui tend un dollar et en moins de deux, nous sommes en bas. Je cours et Gary me suit. Je démarre en tempête. Je réussis à trouver la cadence et on a les feux verts tout le long du chemin. Je m'arrête juste après le Zooty. C'est fermé et je rentre par l'immeuble dans lequel se trouve le bar et dont l'entrée est juste devant la portière. J'ai une veine de pendu : Lem est là, il bavarde avec le portier.

– Lem, dis-je, puis-je entrer par la porte de côté ? C'est très, très important.

Il me regarde, roule ses yeux un peu effarés, et me tend la clé.

– Soyez tranquille, dis-je, j'en ai pour une minute.

Je ne mets pas dix secondes à atteindre la cabine. Il y a un demi-jour sinistre et ça sent le tabac froid à vous rendre malade. J'évite de regarder autour de moi. Le contact général est coupé et je frotte une allumette pour y voir un peu clair. Je regarde derrière l'appareil en me tordant le cou comme un malheureux. Il n'y a rien, je crois. Zut. Pas d'autre endroit. Je réfléchis, je me baisse.

Sous la tablette, collée aux quatre coins avec des boulettes de chewing-gum, il y a une enveloppe.

Au moment précis où je viens de la décrocher, j'entends une voiture s'arrêter devant la porte dans un hurlement de pneus. Je file comme un zèbre et je réussis un temps encore meilleur qu'à l'aller. La porte extérieure vole en éclats à l'instant précis où je referme l'autre. Je lance la clé à Lem qui m'attend là.

– Planquez-vous, dis-je.

Je prends mon élan et je gagne la sortie à toute bride. Gary m'a vu et par bonheur la portière est restée ouverte. Je fonce et il démarre en trombe à l'instant précis où mon postérieur prend contact avec les coussins. Ça fait un peu de bruit dans la rue, mais je crois qu'ils nous prennent seulement pour deux types qui ont eu peur, parce que rien ne se passe. Ils ne tirent pas sur nous.

– Je l'ai, dis-je à Gary. C'est une enveloppe.

– Sans blague...

Il se rembrunit et regarde dans le rétroviseur. Il accélère et nous sommes plaqués contre le dossier. La voiture prend un tournant à tout casser et presque aussitôt Gary s'arrête.

– Descends, dit-il, grouille-toi.

Il en fait autant de son côté et il appelle un taxi avant même que j'aie eu le temps de le rejoindre. Nous montons tous les deux et il donne son adresse au chauffeur.

– Pourquoi pas la mienne, dis-je ?

– De deux choses l'une, dit-il. Ils t'ont vu. Donc, ou bien ce sont des copains de Petrossian, et ils savent qui tu es, parce qu'ils ne t'ont pas enlevé au hasard.

– D'accord, dis-je, avec un coup d'œil de regret à ma voiture.

– Dans ces conditions, autant ne pas aller chez toi pour qu'ils nous y rejoignent. Ou bien ils ne nous connaissent ni l'un ni l'autre. Et alors, ça n'a plus d'importance que nous allions chez toi ou chez moi.

Je hoche la tête en signe d'accord et je tire l'enveloppe de ma poche. Gary déchire le bord. Mes enfants, si vous voyiez ce qu'il y a dans cette enveloppe.

VII.

PHOTOS ARTISTIQUES

Gary sort les photos une à une et me les tend. Il est un peu pâle et sa mâchoire se serre. Il déglutit péniblement. À la quatrième, il s'arrête et me rend le tout.

– Garde ça, dit-il. Moi, je ne peux pas.

Je continue. Je dois avouer qu'il faut avoir le cœur solide. Entre nous, je m'attendais à trouver les photographies obscènes habituelles. Mais ce ne sont pas des photos obscènes. Seigneur ! non... Que des types aient pu prendre ces photos-là, de sang-froid...

Les deux premières sont des photographies d'opérations. Ovariectomie doit être le terme scientifique. Mais pas question de linges blancs pour délimiter le champ opératoire. Tous les détails sont là.

Quant aux autres, elles sont encore pires. Je ne peux pas vous les décrire, je n'aurais jamais rêvé qu'on puisse charcuter de la viande humaine à ce point-là.

Nous restons silencieux un moment. Gary grogne un peu, puis s'éclaircit la gorge et me dit :

– Il y a de quoi faire électrocuter l'auteur et mettre en cabane un bon nombre d'intermédiaires.

– Tu ne crois pas que ce sont de simples opérations chirurgicales, dis-je...

Il rit d'un rire sans gaieté.

– J'en ai vu quelques-unes, dit-il. Ça, ça a un nom. C'est de la vivisection pure et simple. On fait ça à des singes et à des cobayes dans des laboratoires, mais je ne crois pas en connaître à qui on fait les trucs des deux dernières que je t'ai rendues.

– Tu devrais regarder les suivantes, dis-je.

– Merci, murmure Gary. Très peu pour moi. Il réfléchit.

– Ça vient de là où tu as été emmené cette nuit, assure-t-il. Tu m'as dit que c'était une salle genre salle d'opérations ?

– Oui.

– Il ne doit pas y avoir tant que ça de salles d'opérations clandestines... assure-t-il.

– Il y a pas mal de maisons de santé plus ou moins avouées, dis-je. Les cliniques de désintoxication, les boîtes pour toqués pleins aux as... tu vois ce que je veux dire ?

– Rock, me dit-il, il faut absolument que nous sachions où tu as été emmené cette nuit. Je t'ai dit que j'avais une idée et nous allons vérifier tout à l'heure si c'est une bonne idée, mais il reste une chance encore.

– Laquelle ? dis-je.

– Tu n'as pas vu les hommes qui sont arrivés chez Lem tout à l'heure ?

– Je n'ai pas eu le temps.

– S'ils n'ont rien trouvé, et nous savons qu'ils n'ont rien trouvé, puisque nous avons l'enveloppe, ils vont passer chez toi.

– Tant pis pour mes meubles, dis-je.

– Nous allons passer devant chez toi et tu tâcheras de les voir. Si notre chance continue, peut-être que tu pourras voir si l'un d'eux est le gaillard qui t'a drogué cette nuit.

– Ce serait trop de veine... dis-je.

– Non... dit Gary. Vraisemblablement, si c'est la même bande, ils préféreront un type qui te connaisse.

Gary se penche et donne de nouvelles indications au chauffeur.

– Et s'ils sont déjà là, et s'il est monté ? dis-je.

Il sourit.

– N'aie pas peur, je ne te dirai pas de monter.

VIII.

ON RETROUVE DES COPAINS

Nous sommes arrêtés devant l'immeuble dont j'occupe un appartement et nous attendons. Ils ne sont pas arrivés encore, car il n'y a pas une voiture en stationnement. Depuis une minute, Gary me regarde d'un air bizarre.

– Dis donc, me dit-il, tu te rappelles ton raisonnement de tout à l'heure ?

– Oui, dis-je, encore tout fier, mais un peu inquiet à cause de ses yeux.

– Qu'est-ce qui te prouve que ceux qui ont attaqué Defato et ceux qui sont venus au Slammer faisaient partie de la même bande ?

Je réfléchis un peu à ça. Et je vois ce qu'il veut dire. L'assassin de Petrossian fait obligatoirement partie d'un groupe rival de celui de Petrossian... Si ce sont les amis de Petrossian qui ont essayé d'avoir le corps, ce sont peut-être les amis de son assassin qui ont attaqué le Slammer. C'est ça, ou le contraire, mais les deux coups peuvent très bien avoir été faits par des gangs différents. Je me frotte le crâne.

– Je vois ce que tu veux dire, dis-je à Gary.

Et ça sonne encore moins drôle comme ça. Il hoche la tête et presque aussitôt ouvre la portière et descend. Dans le rétroviseur, une voiture est apparue. Elle ralentit et repart. Fausse alerte. Par la portière Gary passe sa tête vers moi.

– Je reste dans l'entrée de la maison, me dit-il, en désignant celle devant laquelle nous sommes arrêtés. Si nous sommes deux à attendre dans le taxi, ça aura l'air louche. Et il faut que ça soit toi qui restes là pour voir si tu reconnais le type qui t'a drogué. Car s'il vient quelqu'un ça ne peut être que ceux-là, les seuls qui te connaissent. Maintenant, sont-ils *pour* ou *contre* Petrossian, toute la question est là.

– Vas-y, dis-je. En voilà une autre.

Il pénètre dans l'immeuble et du coin de l'œil je surveille ceux qui s'amènent. Cette fois ils nous dépassent et ils s'arrêtent pile devant chez moi. Ils entrent dans ma maison.

Je ne reconnais aucun des deux. Mais en me penchant un peu, je m'aperçois qu'il y en a encore un derrière, et le chauffeur. Ça fait donc quatre en tout.

Comment faire pour voir la figure de ce type. Jamais je ne me suis creusé comme ça. Une idée me vient.

– Dites donc, dis-je au chauffeur du taxi, vous voulez gagner cinq dollars de plus ?

– Ça dépend... dit-il.

Il n'a pu entendre notre conversation. Peut-être a-t-il écouté ce que nous avons dit depuis qu'il s'est arrêté, mais ça ne lui a pas appris grand-chose.

– Écoutez mon vieux, dis-je, je voudrais voir la figure du monsieur qui est assis dans cette voiture. Alors vous descendez, vous ouvrez poliment sa portière et vous lui dites que son pneu est à plat. Ça colle pour cinq dollars ?...

– Mais il est très bien son pneu... dit l'homme.

– Bon... C'est entendu, mais il n'en sait rien.

– Et si c'est le chauffeur qui descend ?

– Ça sera raté, dis-je, mais pas pour vous. Et il y a peu de chances que le chauffeur quitte sa place.

Il se gratte la tête.

– Ça va, j'y vais, dit-il.

Il descend, il ouvre la portière de l'autre. C'est une Chrysler grise conduite intérieure. Il lui dit quelque chose. Heureusement pour lui, le pneu est effectivement un peu faible. Il revient, je retiens ma respiration. À ce moment, Gary redescend les quelques marches du perron et remonte dans le taxi, et l'autre type sort.

Bon Dieu... c'est lui. Je me rencogne dans le taxi, de peur qu'il ne me reconnaisse, et je dis au chauffeur : – Allez-y, menez-nous à... – Je n'ai rien dans l'idée et je dis la première chose qui me vienne à l'esprit.

– Hollywood Boulevard. Au Mexico.

C'est pas ici. Mais le chauffeur ne pipe pas et démarre.

– Lis leur numéro... dis-je à Gary en lui bourrant les côtes d'un solide coup de coude.

Il se retourne, regarde par la glace arrière et note quelque chose sur un carnet.

- C'était lui, dis-je à Gary.
- Bon, dit-il simplement. Puis, s'adressant au chauffeur :
- Dites donc mon vieux, vous savez où est le bureau des Disparus ? Alors menez-nous là-bas en vitesse.

L'homme appuie sur le champignon, se faufile partout comme un rat et nous y voilà pour la seconde fois de la matinée. Je commence à me rappeler que je n'ai pas dormi de la nuit. Mais Gary est frais comme un œuf du jour et son nœud papillon est plus frétilant que jamais.

Nous descendons et je donne vingt dollars au chauffeur. Il n'en demande pas plus, mais après tout, il n'est pas forcé de savoir qu'il risquait sa peau.

– Tu sais, me dit Gary, tandis que nous montons jusqu'au dixième étage, que ces types n'ont pas les foies. Toute la police de Los Angeles est en train de leur cavalier derrière et ils continuent à circuler sans se gêner le moins du monde.

– Sûr !

– C'est bien ce qui me fait penser qu'il y a deux bandes, dit Gary. Les mêmes n'auraient pas eu le culot de faire ces deux trucs-là en une seule matinée.

– En tout cas, je me demande dans quel état je vais retrouver mes affaires, dis-je, morose.

– Un peu en désordre, sans doute, ricane cette canaille de Gary.

Je le suis dans le bureau où un vieux bonhomme en uniforme compulse des dossiers.

– Bonjour Mac, lui dit Gary.

– Bonjour Kilian, dit l'homme. Je peux faire quelque chose pour vous ?

– Je voudrais les photos des vingt dernières filles qui ont disparu de Los Angeles et des environs, dit Gary.

IX.

LES FEMMES S'ENVOLENT

Mac se lève et tire le tiroir supérieur d'un des six classeurs métalliques qui garnissent son bureau.

– C'est à jour jusqu'à la semaine dernière, dit-il. Mais il n'y a rien d'intéressant depuis. Regardez vous-même. Elles sont dans l'ordre. Il y a un autre classement alphabétique si vous voulez.

– Non, c'est parfait, dit Gary. Viens Rocky, j'ai besoin de toi.

Nous examinons attentivement les six premières photos. Et à la septième, je saisis le bras de Gary.

– Écoute, lui dis-je, ça va trop vite, tout ça. Tu ferais mieux de me ménager, parce que moi, à cette cadence-là, je vais devenir cinglé avant d'avoir mes dents de sagesse.

Parce que la fille qui nous fait un beau sourire sur la photo, c'est sans aucune discussion possible la jolie poupée qui m'a proposé des choses pas honnêtes cette nuit même.

C'est bien elle, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Je reconnais ses cheveux blonds, ses lèvres bien ourlées, son nez droit et fin et ses grands yeux bleus. Je sais qu'ils sont bleus, parce que je les ai vus d'aussi près que je vois ceux de Gary en ce moment. Et ceux de Gary m'interrogent.

– C'est ça, lui dis-je, simplement.

– Eh bien ! mon vieux, tu es difficile, me répond-il sans se frapper, en admirant la jolie figure de cette poupée de premier ordre.

– Qui est-ce ? dis-je.

Il retourne la photo et lit la fiche dactylographiée :

– Bérénice Haven, dix-neuf ans. Elle a disparu depuis six jours.

– Ses parents croient à une fugue, nous explique le bonhomme, qui s'est approché de nous. Elle avait été danser et elle n'est pas revenue. Nous en avons une autre cette semaine qui a disparu exactement dans les mêmes conditions.

Il nous désigne la quatrième photo de la pile.

– Cynthia Spotlight, la fille du commodore W. Spotlight. Beau brin de fille également. Elle aussi était allée rejoindre des amis dans une boîte de nuit.

– Mais enfin, dis-je, les journaux n'ont parlé ni de l'une ni de l'autre, et je vois là les photos de Phyllis Barney et de Leslie Daniel, dont toutes les feuilles de la région ont donné le signalement. Comment ça se fait ?

– C'est à la demande expresse des parents, dit Gary. Tu peux être sûr que M. Haven et le commodore Spotlight sont des gens bien à leur aise et qu'ils ont payé la forte somme pour éviter le scandale.

– Mais c'est idiot, dis-je. Et si elles ont été enlevées ?

– La police les recherche de toutes façons, monsieur, me dit l'homme.

Je laisse Gary noter encore quelques renseignements, et nous sortons du bureau.

– Tu comprends, me dit Gary, c'est très dangereux pour les parents de crier sur les toits que leurs enfants ont fichu le camp, s'ils ont l'intention de les marier avec des gens de la bonne société.

– Bon, dis-je. Maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce que nous n'aurions pas dû suivre à la trace cet ignoble salopard qui m'a fait fumer son foin empoisonné ?

– Tu parles ! me dit Gary. Si tu as envie de te retrouver dans le fossé avec des pissenlits plein les narines, c'est la bonne chose à faire. Mon vieux, je n'ai pas l'intention de jouer au détective de cette façon-là. Écoute. Tu dois avoir faim. Va déjeuner, et puis rendez-vous à deux heures à mon bureau, au *Call*. Moi, je vais tâcher de savoir d'où il vient avec le numéro de sa plaque.

– Elle est sûrement fausse, dis-je.

– Crois pas... me répond-il. Ils font trop de bêtises pour se permettre d'avoir de fausses plaques sur toutes leurs voitures. Il y a un moyen bien plus sûr de posséder la police.

– Lequel ?

– C'est d'avoir de vraies plaques et d'être un gros monsieur, dit-il. Sois tranquille. Les indications que nous allons pêcher un peu partout nous mèneront peut-être à un sénateur, ou même à un gouverneur de Comté, mais sûrement pas à M. Smith ou à M. Brown.

– C'est une chance à courir, dis-je. Moi, j'ai l'impression qu'on aurait mieux fait de les suivre.

– N'aie pas peur, dit Gary. Même si je me trompe, on les reverra

plus souvent qu'on ne voudra... N'oublie pas cette simple petite chose.

– Laquelle ? dis-je.

– C'est nous qui avons les photos.

Bon Dieu !... il a raison, l'animal. Je me sens froid dans le dos.

– Qu'est-ce que j'en fais ? dis-je.

– Mets-les dans une double enveloppe et envoie-les à l'adresse que je te donne.

Il griffonne quelque chose sur son carnet et arrache la feuille qu'il me tend.

– Et surtout... continue-t-il, ne rentre pas chez toi maintenant. Va déjeuner où tu voudras... À tout à l'heure, Rocky.

– À ta santé, dis-je.

Je sais ce que je vais faire. Je prends un taxi. Je m'en vais récupérer ma bagnole, qui est intacte. Je monte et je file chez Douglas Thruck. Je m'arrête à la poste, en passant ; j'envoie la lettre et j'entre chez Douglas à une heure tapante.

Il roupille.

X.

JE FLIRTE BEAUCOUP

Si vous n'avez jamais rendu visite à Douglas, vous n'avez jamais vu une chambre en désordre. Il habite un hôtel dans Poinsettia Place, à peu près à égale distance de tous les studios de Hollywood, et ça lui permet de se lever très tard et de ne pas perdre de temps pour faire ses papiers idiots. Poinsettia c'est entre le Wilshire Country Club et le stade Gilmore, et c'est un coin pas plus bruyant que le reste de cette damnée ville. Venant d'où je viens, vous prenez la 2^e Rue et Beverly Boulevard, et ça va assez vite. Pour en revenir à Douglas, je le trouve donc dans ses toiles. Il est plié en quatre et il a un bras coincé entre la cheville droite et le genou gauche, ce qui doit lui donner des rêves impressionnants. Il fait horriblement chaud, je m'en suis rendu compte en entrant dans sa chambre et, malgré la fenêtre ouverte, on ne dirait pas qu'on est si près de l'océan. Il a suffisamment dormi comme ça. Je passe dans la salle de bains et je remplis un verre d'eau. Je ne suis pas méchant, je me borne à prendre l'eau du robinet, pas celle du rafraîchisseur, et je reviens lui verser ça sur la tête, sans l'ombre d'une hésitation. Il fait une horrible grimace et se réveille avec un grand bruit de badigoinces.

– Trop d'eau dans ce whisky, marmonne-t-il, et puis il m'aperçoit.

– C'est toi, sale brute ! dit-il.

– T'es pas fâché, Douglas ? dis-je. Après tout, j'aurais pu te la verser plus bas.

– Il n'y a rien à faire, murmure-t-il. Tu peux me croire, j'ai tout essayé, y compris l'eau froide. Quelle heure est-il ?

– Je t'invite à déjeuner, dis-je.

– Bon, bon... murmure-t-il. Pour moi, ça sera un steak grillé aux oignons et de la tarte aux pommes.

Je vais vous avouer pourquoi je suis venu voir Douglas. Vous aviez peut-être deviné.

– Dis-donc, lui fais-je remarquer, ça va être triste, nous deux tout seuls... Si tu donnais un petit coup de fil à Sunday Love ?

Il me regarde.

– Tu me prends pour qui ? dit-il. Pour un trafiquant de chair humaine ? Plus souvent que je vais livrer cette ingénue à tes instincts pervers.

Il prend quand même le téléphone et donne ce petit coup de fil et, un quart d'heure plus tard, nous nous retrouvons tous les trois dans un grand café de Hollywood, El Gato. Douglas a son steak grillé à l'oignon et moi je commence par quelques œufs au chester, parce que j'ai l'impression que je n'ai pas déjeuné depuis un an et demi.

Sunday Love est très ravissante et la vie est belle.

Elle m'attaque tout de suite.

– Pourquoi avez-vous fichu le camp comme ça hier soir ?

– Ce n'était pas hier soir, dis-je. C'était ce matin. J'avais un rendez-vous urgent.

Elle regarde ma tête avec incrédulité. J'avais un peu oublié que ça se voit encore.

– À votre place, dit-elle, je ne me serais pas pressée comme ça. C'est dangereux.

– C'est un tapageur, assure Douglas. Rock a toujours été un tapageur, et il restera toujours un tapageur. Croyez-moi, mon amour...

Il se penche tendrement vers Sunday Love, avec sa bouche pleine d'oignons frits. Elle le repousse.

– Ne vous imaginez pas que vous allez me séduire avec cette odeur d'oignon, dit-elle. Parlez-moi plutôt de Chanel.

Douglas se vexe difficilement. Il engloutit son steak avec un plaisir communicatif, et j'arrive tout juste à le battre de vitesse avec mes œufs.

Je regarde Sunday Love et elle me regarde, et il y a sûrement des modifications dans l'atmosphère car le choc de nos regards produit une nette élévation de la température. Je laisse choir ma serviette en papier et en me baissant pour la ramasser, je constate qu'il y a des tas de choses à voir sous une table, surtout quand on veut vous les montrer, et que Sunday Love n'a rien qui la gêne pour faire le grand écart ou jouer à la marelle.

– Je ne suis pas un tapageur, dis-je. Je sais que je vous ai laissé tomber, mais c'était bien contre mon gré. Je vous fais mes humbles excuses. Comme vous voyez (je lui montre ma tête), je ne suis pas allé m'amuser.

Elle sourit et je vois qu'elle ne m'en veut pas, et ceci m'incite à

commander un double steak aux épinards. Je jette un coup d'œil autour de moi pendant que le garçon prend ma commande et, pendant que j'ai la tête à droite, on me tape sur l'épaule gauche. Je me retourne, comme piqué par un serpent à sonnettes. C'est un autre garçon.

- Une dame vous demande, me dit-il.
- Où est-elle ? dis-je sans me déranger.
- Elle est là-bas.

Il me désigne une grande fille mince qui attend debout près de la porte.

- Qu'est-ce qu'elle veut ?
- C'est personnel, paraît-il, me répond le garçon. Il s'éloigne.
- Ça y est, me dit Douglas. Encore une malheureuse, hein ? Ma pauvre enfant, continue-t-il en se tournant vers Sunday Love, je crois qu'il va falloir vous contenter de ma compagnie. Une fois de plus.

Je me lève. Je retire ma main de la cuisse de Sunday Love et elle fait un geste pour me retenir, car le massage que je lui faisais subir est sûrement un de ceux que le docteur lui a recommandés.

- N'ayez pas peur, dis-je, je reviens.

Sitôt que j'arrive près de l'inconnue, elle se met à parler assez vite. Elle n'est pas très jolie mais elle a une grande bouche et de grands yeux pas désagréables.

- Avez-vous les photos ? dit-elle.
- Quelles photos ?
- Vous les avez. Je voulais vous dire ceci : ou bien vous nous rendez ces photos, ou bien nous nous débrouillons pour les récupérer nous-mêmes. Vous savez où ça a conduit Petrossian.

– En tout cas, vous, ça ne vous a pas conduit bien loin, dis-je, puisque vous les cherchez encore.

Ça ne la fait pas rire du tout. Elle me regarde en plein. Elle a l'air un peu déçue.

- Je regrette pour vous, dit-elle. Vous étiez beau garçon.

Croyez-moi, s'il y a un temps que je déteste que l'on emploie pour parler de moi, c'est l'imparfait.

– J'ai l'intention de rester ce que je suis pendant encore un bout de temps, dis-je avec assurance.

Elle a un petit sourire parfaitement glacé. Absolument comme si

j'étais un gosse qui vient de dire une bêtise. Je l'empoigne par le bras. J'ai l'air très doux, mais quand je veux, je peux serrer assez fort.

– Venez prendre quelque chose avec nous, dis-je. J'ai des amis charmants à qui je veux vous présenter.

Elle regimbe et tente de protester, mais réellement, ma poigne et la sienne, cela fait deux. Soit dit sans vouloir la vexer. Je l'entraîne jusqu'à notre table, et elle s'assied, bon gré, mal gré, entre Douglas et moi.

– Je vous présente, dis-je. Douglas Thruck, Sunday Love. Je l'interroge du regard.

– Cynthia Spotlight... dit-elle.

J'avale ma salive avec effort, et je manque m'étrangler. Il ne restait plus que celle-là... Vraiment, c'est complet !...

– Comment allez-vous ! dit machinalement Douglas.

– Qu'est-ce que vous prenez, Cynthia ?... dis-je péniblement.

– Écoutez, Rock, vraiment, je suis très, très pressée, dit-elle, on m'attend.

Si j'insiste, elle risque de faire un scandale, et moi, je ne peux pas courir la chance de la laisser filer comme ça.

– Bon... je ne veux pas vous mettre en retard, dis-je (le plus naturellement possible). Je vais vous y poser. Venez.

Je joue le tout pour le tout. Je me lève, elle se lève, je l'attrape par le bras pour la seconde fois et je la remorque jusqu'à la bagnole. Je suis furieux en pensant à mon steak aux épinards, mais encore plus furieux en me rappelant ce que cette idiote, qui essaie de se faire passer pour Cynthia Spotlight, m'a dit tout à l'heure.

Il y a une voiture devant la mienne et un grand type brun assis dedans qui me regarde un peu trop fixement pour mon goût ; il est à demi retourné et il fume sans bouger d'un poil. Il y a une autre voiture derrière la mienne et un autre type, noiraud et rouge, assis au volant, qui me regarde encore plus fixement que le premier. Pourquoi est-ce que tous ces types me dévisagent comme ça ? Je m'en sens devenir nerveux. Je pousse la fausse Cynthia dans la voiture, je lui claque la portière dessus et je m'installe à ma place en vitesse. Tant pis si on me suit. Je sais ce que je vais faire. Je suis de plus en plus en colère parce que, en plus de mon steak aux épinards et de ce qu'elle m'a dit, je pense à Sunday Love, que cette imbécile m'empêche de voir suffisamment pour me justifier auprès d'elle.

– Ça vous amuse tant que ça d'avoir du plomb dans la carc... ?

Je lui coupe la parole en démarrant comme un sauvage, et je me fiche pas mal de savoir si on me suit ou non. Je suis tout ce qu'il y a de mauvais et je conduis à toute vapeur jusqu'au premier bureau de police. Je m'arrête pile devant.

– Si vos amis ont envie de m'asticoter, dis-je, qu'ils y viennent. En attendant, nous allons avoir une bonne petite conversation. D'où sortez-vous, et quel est votre vrai nom ?

– Ça ne vous regarde pas, dit-elle. Donnez-moi les photos et il ne vous arrivera rien. Sinon, vous rejoindrez Petrossian sur les dalles de la morgue de Los Angeles. Je n'ai rien d'autre à vous dire et ne vous attendez pas à entendre quoi que ce soit d'intéressant. Je suis stupide et mal élevée, et j'ai des faux seins.

Je la regarde de côté et je suis forcé de me rendre compte que cette fille-là ne se laissera pas faire comme ça. Je passe mon bras autour de ses épaules. Elle est assez excitante, avec sa grande bouche fraîche et ses yeux jaune clair.

– Qu'est-ce que je vous ai fait, petite sœur ? dis-je. Ça vous plairait tellement qu'il m'arrive malheur ? Vous êtes si méchante que ça ?

Elle rit. Elle a un rire vulgaire. Tant pis. Mais ses seins sont vrais.

– N'essayez pas de me raconter des bobards, dit-elle.

– Si je vous emmenais au cinéma ? dis-je.

– Pas question... murmure-t-elle.

– Je vous en veux beaucoup, dis-je... mais je suis presque en train de vous pardonner... ça vous amuse, votre boulot ?

– On me paie pour ça.

– D'accord... mais on ne vous paie sûrement pas assez et vous avez droit à des vacances... Vous ne voulez pas les prendre avec moi ? Un petit acompte.

– Oh ! dit-elle. Ce que vous êtes collant, vous, alors !...

Pour une fois que mon charme devrait opérer, il me laisse tomber dans les grandes largeurs. Je donnerais cher pour avoir la gueule de Mickey Rooney. Avec ma chance habituelle, c'est même une fille qui aime les tordus. Je retire les mains de ses épaules et je remets en marche, parce que je n'ai plus besoin d'être devant un bureau de police pour faire ce que je vais faire.

Sans la regarder, je lui demande au bout d'un quart d'heure :

– Où avez-vous emmené Cynthia ?

Elle ne me répond pas. Je me prépare. Je suis arrivé à peu près au

bon endroit : des jardins, peu de monde. Je tourne dans une petite rue montante et je stoppe. Sans crier gare, je l'empoigne et je lui ferme la bouche d'une main, tandis que de l'autre je lui serre un peu le cou. Elle me rue dans les jambes et son talon pointu me fait crier de douleur, mais je tiens bon et elle se calme peu à peu, parce qu'elle étouffe. À ce moment, je relâche mon étreinte et je lui donne un tout petit coup sur la tête.

Elle laisse choir son sac et reste inerte. Je la fouille ? Tant pis. Ce n'est pas drôle, mais il le faut.

Elle n'a rien sur elle. Rien dans tous les sens du terme. Ça me fait un peu chaud derrière les oreilles et ça m'encourage à des expériences ; j'ai tout de même le droit de savoir comment c'est fait, une femme ; et l'occasion est bonne puisque celle-là ne remue pas plus qu'un saumon de plomb. Ma main gauche remonte le long de ses jambes et au-delà de son bas, je sens sa peau tiède et douce et instinctivement, je recherche l'endroit où c'est le plus tiède et le plus doux et il n'y a pas le moindre document. Par acquit de conscience, je fais une investigation soignée et dans son sommeil elle soupire doucement, avec satisfaction. Moi, quand on me donne un coup sur le crâne, ça ne me fait pas plaisir, mais les femmes sont de drôles d'animaux. Je m'arrête parce que moi aussi, tout à l'heure, je vais pousser un soupir de soulagement, et je retire ma main pour passer un peu plus haut. Pas de cachette dans son soutien-gorge. Il est trop bien rempli pour ça, et ça n'a rien à voir avec le caoutchouc qu'elles se mettent toutes pour ressembler à Paulette Goddard. Zut ! je suis trop fort pour ces mécaniques délicates et je casse le soutien-gorge en question... elle m'en voudra sûrement, cette fois. Je m'arrête et je descends en vitesse... je ne réponds plus de ce que je vais faire si je reste cinq minutes de plus dans cette voiture...

J'ouvre l'autre portière et je dépose la fille contre le mur de la propriété la plus proche, assise, inconsciente. Je remonte et je file.

Sitôt sorti de là, j'accélère. Point de ralliement : *le California Call*.

Au fait, comment se fait-il que personne ne m'ait suivi ?

J'espère que Gary est revenu.

Je louche sur le sac de la prétendue Cynthia qui est resté à côté de moi. Un sac tout neuf. Assez gros. L'air bien plein. J'ai une de ces envies de regarder dedans... Sans compter que je ne devrais pas le garder dans ma voiture. Ça peut être dangereux.

Mais maintenant, rétrospectivement, j'ai tellement la frousse que je file à fond de train jusqu'au Call où je m'arrête à moitié mort de peur. Je suis un fichu détective. J'ai failli perdre mon pucelage.

XI.

ON SUPPUTE

Je fonce jusqu'au premier ascenseur. Il me file sous le nez. J'entre dans le second et le liftier comprend que c'est pressé.

– Seizième, dis-je. Le *Call*.

– O.K., dit-il en me faisant un sourire.

Pour ne pas être en reste, je lui tends un dollar et une cigarette qu'il met dans sa poche de côté. Nous montons pleins gaz et il manque dépasser l'étage. Je suis dehors avant qu'il ait refermé la grille, et je m'apprête à foncer dans le couloir quand une poigne me retient. Je fais demi-tour et je reconnais Gary. C'est lui qui m'était passé sous le nez.

– Je t'ai gratté, dit-il. À mon bureau, vite.

Le sac de la soi-disant Cynthia fait une damnée bosse sous ma veste et je voudrais bien m'en débarrasser.

– Qu'est-ce que tu as ? dit Gary. Du nouveau ?

Il a l'air aussi excité que moi. C'est aussi marrant que quand je jouais à cache-cache avec les copains derrière les gazomètres. Il y a bien douze ans de ça.

Nous entrons. Il a un bureau à lui, c'est une veine. Je ne sais pas exactement ce qu'il est dans son canard, mais il doit exercer les fonctions d'éditeur associé d'un certain nombre de feuilles de chou, ce qui lui confère le privilège de l'isolement.

– Moi, j'ai ça, dis-je, dès que la porte est fermée.

Et je pose le sac sur la table. Gary me regarde avec des yeux ronds. Sa figure hâlée exprime l'incompréhension la plus totale.

– Qu'est-ce que c'est ? dit-il. Tu attaques les femmes dans la rue, maintenant ?

Je frappe un grand coup.

– C'est le sac authentique et original d'une personne qui prétend s'appeler Cynthia Spotlight.

Il cligne des yeux sous le coup.

– Bon, dit-il. Encaissé. Raconte.

Je lui dis tout ce que j'ai fait, et il n'a pas l'air tellement fâché.

– Tu es sûr qu'on ne t'a pas suivi ?

– Je suis sûr du contraire, dis-je. Il y en avait même deux. Au moins deux.

– Bon... conclut-il. On en reparlera. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

– Je ne sais pas, dis-je. Je ne l'ai pas ouvert.

Cette fois, il me considère avec quelque chose qui ressemble fort à de l'admiration. Je me sens agréablement flatté.

– Je me demande comment tu as pu tenir ! s'écrie-t-il en s'emparant du sac. Je me figurais que tu ne disais rien parce qu'il n'y avait rien.

Il l'ouvre et le retourne au-dessus de son bureau. Il en tombe des objets divers et féminins : poudrier, bâton de rouge, briquet, et puis des cigarettes, des photographies, deux enveloppes.

Gary néglige le matériel et se rue sur les papiers. La première enveloppe porte un nom : Cora Leatherford, et une adresse au diable, du côté de South Pasadena. Elle est vide. La seconde enveloppe est vierge et contient apparemment des photos 9 × 12. Un moment, je crois que ce sont les mêmes que celles de la cabine téléphonique, et Gary doit avoir une impression analogue, car il me tend l'enveloppe. Je regarde le reste et les autres photos avant de l'ouvrir. Des instantanés d'amateurs sur lesquels je reconnais la fille à la grande bouche, seule d'abord... et, sur la seconde, à côté d'un grand malabar en qui je n'ai aucun mal à distinguer notre bon ami Wolf Petrossian... feu Wolf Petrossian.

Je retourne la photo. Trois mots : Wolf à Cora. C'est elle. J'explique ça à Gary.

– Parfait, dit-il. Voilà pourquoi ton charme n'a pas opéré. Elle est encore sous le coup de cette perte cruelle.

– Zut, dis-je avec fatuité. Deux jours de plus, et elle m'aurait tout dit.

– Qu'est-ce que tu attends pour regarder dans l'enveloppe, me dit-il.

– Ce ne sont sûrement pas les mêmes, dis-je, puisque les autres, elle voulait les récupérer.

– Elle voulait les récupérer pour les détruire, répond Gary, mais ce sont peut-être les mêmes.

– Le mieux c'est de voir, dis-je.

Et j'ouvre l'enveloppe d'une main incertaine.

Je respire, soulagé. Pas longtemps. La première, c'est Bérénice Haven.

La seconde, sans l'ombre d'une hésitation : c'est Cynthia Spotlight. La vraie !... Celle qui a disparu. La troisième nous est inconnue. Gary me prend les photos et les retourne. Les noms sont derrière. Ce sont bien ceux-là. La troisième est donc une certaine Mary Jackson.

Je récapitule, autant pour Gary que pour moi.

– Voilà où en sont les choses, dis-je.

En premier lieu, je suis drogué par un individu X, enlevé par des inconnus qui veulent me faire coucher avec une certaine Bérénice Haven, disparue, et qui, n'y parvenant pas, se procurent, par des moyens électriques, de quoi suppléer à ma carence.

En second lieu, un ami de l'individu X, nommé Wolf Petrossian, est trouvé mort dans une cabine téléphonique, à deux pas de l'endroit où j'ai été enlevé, après avoir caché dans cette cabine des photos tellement horribles que j'en ai mal au cœur et toi aussi.

En troisième lieu, une bande A essaie de récupérer ces photos et liquide quelques flics pour ne pas y arriver. La même bande, ou une bande B, essaie une seconde récupération dans la cabine, puis chez moi, ce dernier fait tendant à prouver qu'il y a bien deux bandes différentes, dont l'une me connaît : celle de l'individu X.

En quatrième lieu, nous savons qu'une autre femme a disparu : Cynthia Spotlight. Et qu'une troisième va disparaître, à moins que ce ne soit déjà fait.

Gary m'interrompt :

– C'est très joli ton résumé, dit-il, mais nous savons aussi autre chose : c'est que les gens qui enlèvent ces filles ne se bornent pas à les faire coucher avec des garçons. Il y a les photos. Et il y a également le fait que la voiture qui attendait chez toi ce matin avait un faux numéro.

– C'est ça que tu as appris de ton côté, dis-je ?

– Oui, conclut-il.

– Je te l'avais dit...

XII.

MARY JACKSON, OÙ ES-TU ?

– Mon petit père, dit Gary, on a quand même du pain sur la planche. Ça serait trop beau si on trouvait tout en même temps. On a eu notre coup de veine ce matin : maintenant, il faut s’y mettre... Je te jure qu’on peut déjà faire du bon boulot.

Je repense à Sunday Love et, par association d’idées, à mon double steak aux épinards.

– Avec tout ça, dis-je, je n’ai pas fini de déjeuner, et j’ai laissé tomber mon flirt.

– Nom d’une pipe, me dit Gary, est-ce que tu veux rester chaste, oui ou non ?

– Maintenant que je suis détective et que je peux mourir d’un instant à l’autre, dis-je, je commence à croire que ce serait bougrement idiot de ne pas profiter du temps qui me reste.

– Eh bien mon cochon, tu attendras, dit Gary. Pour te distraire, on va téléphoner à Defato.

Je compose le numéro et il attend. Je prends le récepteur et j’écoute en même temps.

Échange de vues avec le bonhomme du standard, et Defato est au bout du fil.

– Quoi de neuf ? dit Gary. Je vous préviens que nous travaillons sérieusement sur l’affaire.

– Pas de blagues, dit-il, mi-figue moisie, mi-raisin aigre. Laissez la police se débrouiller.

C’est certainement un bon ami de Gary, parce qu’il enchaîne aussitôt.

– Des nouvelles pour vous, Kilian. Deux bonshommes sont arrivés tout à l’heure, troués comme des écumoières, mais encore vivants. L’un des deux est un certain Derek Petrossian, le frère de Wolf. L’autre n’a pas dit son nom et il n’a rien qui permette de l’identifier, sinon une Nash noire avec un faux numéro. Petrossian m’a dit qu’il suivait un énorme type blond qui était au El Gato avec une fille et un copain qui

avait une sale gueule, et qu'il était payé pour ça. Il apparaîtrait qu'ils ont grillé des feux rouges tous les deux en même temps et qu'ils suivaient tous les deux le même type ; naturellement, le second a embouti le premier et comme ils sont nerveux, ils se sont un peu tiré dessus. Je pense qu'ils en réchapperont. En tout cas, leurs blessures sont assez sensibles au toucher et en s'y prenant bien, je crois qu'ils vont raconter des tas de choses. Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout ça...

Gary se met à rigoler.

– Moi non plus, dit-il. Merci Nick, je vous revaudrai ça.

– Salut ! dit Nick, et il raccroche.

– Quel brave type ! dit Gary. Tu comprends pourquoi on ne t'a pas suivi, ce coup-ci ? Les deux bonshommes qui étaient derrière toi se sont éliminés d'eux-mêmes.

– J'aime pas ces mœurs-là, dis-je. Ils ont la gâchette beaucoup trop rapide. Qu'est-ce que tu as fait à Defato pour qu'il te raconte tous ses secrets ?

– C'est un autre secret, dit Gary. Maintenant...

– Maintenant, je vais déjeuner.

– Tu as bien assez mangé, dit Gary. Maintenant on va appeler Mary Jackson. Passe-moi l'annuaire.

J'ouvre l'annuaire. Miséricorde. Rien que pour Los Angeles, il y a une page de Jackson.

– Dis donc, lui dis-je. Si on les essaie tous, on en a pour une demi-journée.

– Mais non, dit-il. On va tout d'abord éliminer tous ceux qui sont visiblement des bureaux.

Ce qu'il fait aussitôt en cochant les noms qu'il conserve. Puis il saisit le téléphone, se cale confortablement dans son fauteuil et commence la manœuvre. Il varie les formules en artiste. Tantôt il est le représentant de la compagnie d'assurances, tantôt un camarade de Mary qui voudrait lui parler, etc.

Moi, pendant ce temps-là, je m'assieds, j'attends, et je rêve un petit peu pour moi tout seul. Je revois Cora Leatherford dans la voiture, à côté de moi, et je me repense à côté d'elle... encore une fois, je crois que j'agis différemment si je l'avais maintenant sous la main. C'est quand même ennuyeux. Toutes les fois que je suis bien placé avec une fille, je me dégonfle... et mes idées de virginité me remontent à la gorge, m'interdisant toute action utile. La petite rue où j'ai laissé Cora

était bien tranquille... il y avait des petites maisons, avec des petites chambres et des tapis épais... on doit être très bien sur un tapis... Zut... J'ai l'impression que je suis en train de me refaire une conception du monde toute différente de celle que j'en avais la veille. Rien que ce détail : je n'ai pas fait ma culture physique, et je m'en fiche éperdument. J'aimerais bien mieux pratiquer quelques exercices d'assouplissement avec cette fille aux yeux jaunes. Celle-là, ou Sunday Love... ou Bérénice Haven... mais il vaut mieux que je ne pense plus à la troisième parce que je la connais sous un aspect qui n'est pas bon du tout pour ma tension artérielle.

Gary a l'air accroché à quelque chose... Je n'ai pas écouté ce qu'il a dit mais quand je fais de nouveau attention à lui, je le trouve en grande discussion à propos d'une certaine Cora Leatherford dont il se prétend l'ami. Il s'excite de plus en plus mais raccroche brutalement tout à coup et je comprends qu'il est tombé sur quelqu'un qui se payait sa tête.

– C'est assommant, ce truc-là, dit-il. On en a pour une journée. Tu avais raison.

– Et si on allait les voir, dis-je, tu ne crois pas qu'on en aurait pour un mois ?

Il hausse les épaules.

– La dernière m'a dit qu'elle était la belle-sœur du président Truwoman, tu te rends compte ?

– C'est peut-être vrai, dis-je.

– Penses-tu... pas après ce qu'elle a ajouté. La belle-sœur de Truwoman est sûrement mieux élevée que ça. Tu ne veux pas me relayer un peu ?

– Ah non, dis-je. Tu as voulu jouer au flic, joues-y tout seul. Moi je veux bien faire le coup de la séduction, mais c'est tout.

– Pour ce que ça te réussit... grommelle Gary dans sa barbe.

Il reprend l'instrument et se remet à tourner le cadran. Entre deux essais, il téléphone au bar du journal pour faire monter des choses à manger et à boire et mon moral remonte de deux mètres cinquante, au bas mot. Et ce jeu infernal continue.

XIII.

ANDY ET MIKE S'EN MÊLENT

Toujours est-il que deux heures plus tard, Gary se retrouve à la tête d'une liste de Mary Jackson qui ne comporte plus que cinq noms. Moi, pendant ce temps-là, je me suis refait une santé avec les comestibles et je me sens beaucoup mieux. C'est moi qui prends la liste et je commence à tirer des plans parce que les cinq filles qui restent n'habitent pas précisément à deux pas les unes des autres.

Et vingt minutes après, nous filons de nouveau dans les rues de la ville, à la recherche de la bonne. Je n'ai pas beaucoup d'espoir. Mais on ne sait jamais... après tout, la nôtre a probablement le téléphone et Gary n'est pas si idiot qu'il en a l'air.

On liquide les deux premières. On arrive devant l'immeuble où est censée habiter la troisième et Gary descend. Je le suis, parce que nous y allons tous les deux pour que ce soit moins triste.

Il sonne. Une minute, et la porte s'ouvre. Je regarde Gary et je détourne vite les yeux.

– Miss Mary Jackson ? demande-t-il avec son plus gracieux sourire. La bonne femme qui est devant nous a des cheveux carotte et un beau bec-de-lièvre, ce qui fait qu'elle nous sourit de toutes ses dents.

– C'est moi... dit-elle.

Je ne sais pas ce qui prend à Gary.

– Eh bien ! ce n'est pas nous... répond-il poliment.

Je suis en bas de l'escalier à peu près sept marches avant lui, mais nous l'entendons encore nous engueuler tous les deux. Je remonte dans la voiture un peu découragé. Plus que les Mary Jackson de Figueroa Terrace et de Maplewood Avenue, et je vais d'abord à la seconde adresse, parce que Figueroa, que j'arrive à grand peine à découvrir sur une carte, c'est au diable bouilli.

En route pour Maplewood. C'est un bel immeuble qui s'élève à l'adresse indiquée. La manœuvre recommence et j'ai à peine claqué la portière que je m'arrête, une main posée sur le bras de Gary. À dix mètres de moi, je vois Cora Leatherford pénétrer dans le bâtiment.

Devant ma voiture, il y a un coupé Dodge bleu clair.

– Reste là... dis-je à Gary. C'est elle...

– Où vas-tu ? dit-il.

– On ne va pas la suivre comme ça...

– Comment, la suivre ?

– Écoute, dis-je. Elle va ressortir. Elle est venue chercher Mary Jackson...

– Mais qui ? dit-il.

– Mais Cora, dis-je. La femme à qui j'ai pris le sac. Elle vient d'entrer là. Nous sommes sûrement chez Mary Jackson et elle va repartir avec elle. Alors je vais téléphoner à Andy Sigman.

– Explique-moi, Rock, je t'en prie, me dit-il. Avec ce coup que tu as reçu, j'ai l'impression que quelque chose ne tourne plus rond.

– Voyons, Gary, dis-je. Tu te rappelles que j'ai été ramassé sur la route de San Pinto par un nommé Andy Sigman. Il s'est mis à ma disposition en cas de coup dur. J'ai confiance en ce type-là. Je vais lui téléphoner... parce que l'histoire de ce matin ne m'inspire pas confiance... Il vaut mieux avoir un peu de renfort. Je ne sais pas où nous allons, mais les petits polissons qui font des opérations comme nous en avons vu sur les photos ne sont certainement pas fréquentables, je te le répète.

– Tu crois qu'ils vont emmener cette fille là où on t'a emmené ? dit Gary.

– Ça me paraît clair, dis-je. Et j'aime mieux qu'on la suive à plusieurs.

– Drôle de détective... dit Gary en hochant la tête. En mettre d'autres dans le coup, je ne trouve pas ça très astucieux.

– M'est égal, dis-je. Je n'ai pas envie d'être astucieux. Je voudrais surtout éviter d'être seul avec des filles. Parce que ça me donne des complexes.

– Vas-y, dit Gary, c'est *ton* affaire, après tout.

Toute cette conversation s'est passée très vite et, encore plus vite, je me retrouve dans une cabine téléphonique en train de composer le numéro de Sigman.

Il est chez lui... et il a l'air ravi... Il me reconnaît tout de suite.

– J'ai besoin de vous, dis-je. Avec votre taxi. Mais il faudrait que vous ayez un client sûr. Vous comprenez ce que je veux dire ?

– Je crois que je comprends, dit-il. J'ai quelqu'un à vous proposer. Mon neveu. Un garçon très bien, pas bavard et fort comme un cheval. Il a servi dans la Marine.

– Il s'appelle ?

– Mike Bokanski. Je vous en réponds comme de moi-même.

– O.K., dis-je. Amenez-vous en vitesse. Vous savez où est Maplewood Avenue ? Vous vous arrêterez au 230.

– Dans dix minutes, j'y suis, répond-il. Sa voix vibre d'excitation.

– Venez sur deux roues, dis-je, parce que je ne sais pas combien de temps ça va durer. Elle peut repartir n'importe quand.

Il ne demande pas d'explication et raccroche.

Il est là huit minutes après, et par chance, personne n'est encore sorti de l'immeuble. Je vais à lui et je lui serre la main. Derrière, dans la voiture, il y a un type sympathique, costaud, le teint hâlé, les traits énergiques, avec des yeux assez aigus qui surprennent un peu dans sa figure calme.

– Mike, me dit Andy. Mon neveu.

– Bonjour, dit Mike.

– Alors, dis-je, vous venez travailler avec nous ? C'est simple : vous n'aurez qu'à nous suivre dès que je démarrerai. De pas trop près, mais d'assez près pour ne pas me perdre.

– Ça va, dit Andy. C'est d'accord.

Mike Bokanski donne une grande claque sur le dos de quelqu'un que je n'avais pas aperçu tout d'abord. C'est un gros chien qui a l'air aussi placide que lui, un superbe boxer fauve.

– Noonoo... me dit Mike Bokanski en désignant l'animal qui me fait un bon grand sourire de chien.

– Ça va aller tout seul, dis-je. Même si vous nous perdez, il nous repérera en deux temps et trois mouvements.

– Sûr ! dit Mike Bokanski.

De nouveau, il refile à son chien une affectueuse bourrade à assommer un bœuf, ce dont l'autre paraît véritablement ravi. Je les quitte et je regagne la voiture où Gary m'attend. Tiens, il dort. Je me garde bien de le réveiller et je m'installe à côté de lui.

XIV.

UNE ORGIE À MA FAÇON

J'attends. Il attend. Ils attendent. Tout le monde attend. Je ne sais pas si je ne suis pas en train de m'endormir, car je sursaute en voyant la portière du coupé bleu s'ouvrir. Je reconnais la robe de Cora. Elle monte, et elle est suivie d'une jeune femme en tailleur clair, grande et mince, avec une masse de cheveux blonds qui s'échappent d'un ravissant petit chapeau (au fait, est-ce qu'il est ravissant ? Peut-être que je n'y connais rien du tout en chapeaux ?) Je démarre tout doucement. Le coupé Dodge file déjà à cent mètres devant nous, et dans le rétroviseur, je vois le taxi d'Andy Sigman se mettre en branle. À tort ou à raison, ça me donne un sentiment de sécurité.

Je crois que Gary s'éveille.

– Qu'est-ce qu'il y a, dit-il. On est en mer ?

– Non... pas encore, dis-je. On va faire une promenade à la campagne. Tu n'as pas d'objections à ça ?

– Du moment que tu sais où tu vas... murmure-t-il.

Il se rendort. Je le réveille d'un bon coup de coude.

– Dis donc, Gary, si tu faisais un peu travailler tes méninges, au lieu de roupiller.

– Bouh... murmure-t-il, c'est horriblement simple. Derek Petrossian travaillait avec son frère et l'autre avec les autres, et tous les deux cherchent encore les photos.

– Ça me rend nerveux, cette histoire de photos, dis-je.

Nous filons bon train maintenant, et la Dodge est assez loin devant moi. Si jamais j'ai un feu rouge, je la perds à coup sûr pour peu qu'il lui prenne envie de tourner.

Elle tourne, mais je l'ai vue à temps et je me maintiens à niveau le temps de gagner Foothill Boulevard. Cette fois, ça va encore plus vite, dans les limites tolérées par l'aimable police de cette ville – et ça va droit vers San Pinto.

Je fais part de cette constatation à Gary. La chaleur ne lui réussit pas, décidément : car j'ai omis de vous parler de la chaleur, un peu

abrutissante, de cette joyeuse après-midi.

– Tu sais ce qu'on est en train de faire ? dis-je pour le rappeler au sentiment de la réalité.

– Oui, dit-il. On suit Mary Jackson qui est en train de se faire enlever par la fille à qui tu as fauché le sac à main.

– Eh ! dis-je. Tu n'es pas si abruti que je croyais. Et entre nous, pour une fille qu'on est en train d'enlever, elle a l'air plutôt d'accord. Je me demande ce qu'elle a pu lui raconter.

– Pas difficile à deviner, grogne Gary... Elle a dû lui proposer une bonne petite orgie romaine dernier cri. Si j'en juge par ce que tu m'avais dit de Bérénice Haven, elles sont plutôt consentantes, toutes ces fillettes.

– Tu as sans doute raison... dis-je. Parce que vraiment, je n'avais qu'à me laisser faire. Mais parle-moi d'autre chose, parce que c'est un souvenir désagréable.

– Il ne tenait qu'à toi, ricane Gary.

Et pardieu, je sais bien qu'il a raison. Plus ça va, plus je suis stupéfait du travail qui s'est accompli dans mon esprit. Moi qui voulais être sage, je me découvre la mentalité d'un noceur acharné... et je pense que ça serait une fameuse idée que de rejoindre les deux femmes et de leur payer à dîner dans une de ces auberges style mexicain qu'on rencontre le long de la route.

Je fais part à Gary de cette inspiration. Il sourit.

– Je ferais bien de commencer à te surveiller, dit-il.

En attendant, j'appuie sur le champignon, car la Dodge bleue fonce dans le brouillard. Façon de parler. Un bon brouillard, s.v.p., pour nous rafraîchir les idées ! La voiture file toute seule sur ce billard et réellement, j'ai de plus en plus envie de les dépasser pour tailler une bavette avec elles.

– Allons, allons, dit Gary, qui me surveille du coin de l'œil. Tu n'as pas eu tellement de succès avec cette fille. Tâche de te calmer un peu... Ça ne te réussit pas, la recherche policière.

– Zut, dis-je. Au fond, ce n'est pas une idée si idiote. Réfléchis : elles ne sont pas de taille à se défendre contre nous deux, et ça leur fera sûrement plaisir de passer la soirée avec deux beaux garçons comme nous. Et puis on apprendra des choses.

Tant pis pour Sunday Love. Gary faiblit et j'accélère. J'arrive à la hauteur du petit coupé bleu et je les dépasse en les coinçant contre le bord de la route. C'est Cora qui conduit. Elle n'a pas froid aux yeux. Je

suppose qu'elle m'a reconnu tout de suite et, au lieu de se ranger, elle freine sec, se laisse dépasser et me refile sous le nez en me doublant sans vergogne. Mais son moteur ne peut pas tenir le coup contre le mien... Je recommence la manœuvre. Cette fois, elle n'insiste pas et nous voilà arrêtés tous les deux, l'un derrière l'autre. Je passe le nez à la portière et une seconde fois je joue les vieux copains.

– Hello, Cora ! dis-je. Ça va, depuis ce matin ?...

– Ça va, Rock, me répond-elle. Je vous présente Miss Jackson. Mary Jackson. Vous savez... celle dont vous avez vu la photo dans mon sac.

Je me méfie un peu d'elle après le traitement que je lui ai fait subir, mais ça a l'air de coller. Elle ne cache visiblement pas de revolver dans son soutien-gorge, qui paraît aussi bien garni que ce matin.

Andy Sigman et Mike nous ont dépassés et je les vois s'arrêter deux cents mètres plus loin et commencer à changer une roue qui n'en a pas le moindre besoin.

Moi, je continue mes travaux d'approche.

– Alors, Cora, dis-je, ce fameux gueuleton que nous devons faire ensemble... C'est l'occasion ou jamais... Justement, mon copain Gary Kilian est là et on va faire un bon petit dîner à quatre. Ça vous va ? Miss Jackson n'y verra pas d'inconvénients ?

– Nous en serons ravies, dit Mary Jackson.

Elle a l'air d'avoir parlé un peu vite au goût de Cora qui lui lance un coup d'œil pas très chaud, mais moi j'en remets.

– Parfait, dis-je, Gary est évidemment d'accord parce que depuis deux kilomètres il me presse de vous rattraper. C'est lui qui vous a reconnue le premier. Alors Cora, je vous emmène, et Gary va prendre votre place.

Je fais signe à Gary. Il arrive et je le présente. Cinq minutes après, nous voilà repartis. Je chantonne un petit air et je suis parfaitement heureux.

Derrière moi, à cent mètres, il y a Gary dans la Dodge, et un peu plus loin Andy et Mike qui se sont remis à nous suivre, après la fausse réparation de leur fausse crevaïson.

– Qu'est-ce que vous cherchiez, ce matin ? me demande innocemment Cora. Vous m'avez complètement déshabillée.

Je n'ai jamais vu une fille aussi dure. Pas de rancune à ce point-là, c'est presque aussi inquiétant que si elle me tombait dessus à bras raccourcis.

– Je voulais profiter de votre inconscience, lui dis-je. Je suis

tellement timide avec les filles que je profite toujours de leur sommeil pour tâcher de voir comment c'est fait.

Et c'est plus que partiellement vrai. Après tout, elle est sans doute de la race de ces filles sur qui il faut cogner pour les rendre un peu maniables.

– Moi, je n'en ai pas profité, répond-elle. Vous pourriez peut-être m'expliquer ce que vous m'avez fait pendant que... je rêvais ?

– Ce ne sont pas des choses à dire, lui réponds-je, mais quand nous aurons une minute de tranquillité, j'espère parfaire votre éducation. À part ça, voyez-vous un endroit où vous aimeriez particulièrement passer la soirée ?

– Il y en a un pas mal... un peu avant San Pinto, dit-elle.

Je réprime un mouvement involontaire et je dis :

– D'accord.

– Tâchez d'en mettre un peu, poursuit-elle. J'ai eu une journée fatigante et j'ai l'estomac dans les semelles.

Décidément, c'est une adversaire correcte. Après une heure de route, je stoppe devant un charmant petit restaurant plein de fleurs, peint en blanc et rouge, en bordure de la route. Il y a une grosse voiture garée dans la cour couverte de gravier.

C'est à peu près tout ce que je remarque. Gary m'a rejoint et, au moment où nous entrons, quatre types nous tombent dessus. Je devrais dire quatre gorilles.

Je roule par terre comme une quille parce qu'un des quatre a plongé dans mes jambes... et c'est la plus belle bagarre que j'aie jamais vue de ma vie.

Si je m'étais contenté de la voir...

XV.

JE SOIGNE MON PHYSIQUE

Cette Cora Leatherford m'a évidemment indiqué ce coin parce qu'elle y avait rendez-vous avec des hommes de sa bande ; ceux (sans aucun doute) à qui elle devait confier Mary Jackson, la jeune fille qu'elle vient d'enlever. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment ils ont été prévenus de notre arrivée, comment ils nous sont tombés dessus dès que nous sommes entrés. Je pense à cela dans un brouillard, et assez vite parce que je tiens le cou d'un des quatre types entre mes cuisses tandis que je serre le second à deux mains... Ça doit être son cou que je serre car ça craque sous mes doigts. Gary, que j'aperçois par éclairs, me paraît, lui aussi, se défendre. Je rassemble mes forces et je serre plus fort, des mains et des jambes. Le type que je tiens à la gorge cesse tout d'un coup de me bourrer les côtes de coups de poing et reste tout mou. Je le repousse délicatement de côté, j'empoigne la tignasse de l'autre et je tire dessus. Il se met à hurler comme un chat sauvage, gigote comme une anguille, et réussit à se dégager ; il recule et prend son élan pour me foncer dessus. Je m'apprête à le cueillir quand je reçois un vase de dix kilos sur le crâne. J'ai quelques secondes de flottement. Mon second assaillant en profite pour me balancer dans la figure un poing qui, si j'en juge par la douceur du contact, a dû être taillé dans un bloc de silex. J'encaisse avec mon œil droit, et je lui flanque mon pied gauche dans le bas-ventre. Il se plie en deux et je recommence à voir la vie en rose. Qui a pu me lancer le vase ? Je me retourne et j'aperçois Cora.

– Oh ! dis-je, c'est méchant d'attaquer votre fiancé de dos.

Elle ricane. À ce moment je suis saisi par-derrière par l'un des deux agresseurs de Gary. Gary est assez mal en point. Allongé sur le dos, il rit aux anges en regardant le plafond. Je me laisse aller en arrière, je fais un pont, et en me redressant d'un coup je parviens à faire passer le bonhomme par-dessus ma tête. Il s'affale sur le plancher avec un bruit mou. J'éclate de rire, mais un second vase d'au moins cinquante kilos m'arrive sur le crâne et je tombe à genoux, à côté du type que je viens de faire sauter en l'air. Il n'est pas beau à voir. Il a la figure en compote et son bras gauche est tout retourné. Gary gémit dans son coin et son premier assaillant, un gros type qui a un costume de

gabardine claire et un chapeau gris, se penche sur lui ; Gary a dû se faire avoir plus facilement que je ne pensais... Je m'attends à une nouvelle attaque de Cora Leatherford et je rage comme un beau diable, car j'ai tellement mal à la tête que je ne peux plus remuer une jambe ni un bras. J'ai un dernier instant de satisfaction en voyant les deux pieds de Gary se détendre et arriver pile dans les mâchoires du monsieur en gabardine qui crache trois douzaines de dents et s'effondre en jurant comme un charretier. Gary se relève. Son évanouissement devait être une feinte. Mais tout ça va très vite et je comprends mal ce qui se passe. Je me suis agenouillé à moitié K. O. devant ma dernière victime, et je sens Cora me sauter à cheval sur le dos et me marteler l'occiput avec un genre de presse-papier chinois en bronze artistique. 1, 2, 3, 4... zut ! Je tombe dans les pommes avec un beau grognement musical.

XVI.

FAITS COMME DES RAGONDINS

Quand je reprends conscience – un quart d’heure plus tard – le décor (que je n’ai pas eu le temps de vous décrire) est toujours le même. Il y a un beau tapis indien par terre, avec quelques taches d’un rouge sombre car nous avons tous saigné un peu partout. Les meubles sont garnis de cuivre, ils doivent être en acajou, mais je ne garantis rien. Il y a aussi de drôles de petites fenêtres avec des grands rideaux. Et je suis adossé au mur, ficelé comme un saucisson. Je peux à peine tourner la tête et je suis tout endolori. J’aperçois Gary à côté de moi. Son nez tend à rejoindre sa poitrine, il paraît plutôt fatigué. En face, les quatre autres acteurs de cette gentille petite bagarre se soignent mutuellement avec des gestes un peu mous. Il y en a un qui paraît tout à fait dégoûté de la vie, c’est celui dont j’ai serré le cou. Ils sont deux à lui flanquer des claques et à lui secouer les bras, et il ne bouge pas plus qu’un traversin. Le monsieur en gabardine, lui non plus, n’a pas bonne mine : il se tamponne la figure avec un mouchoir tout rouge et on voit ce qui lui reste de dents même quand il ferme la bouche ; ou plutôt on voit qu’il ne lui en reste plus. Quant à la couleur de ses yeux qui se sont agrandis jusqu’au milieu de ses joues, ça rappelle l’aubergine, en un peu plus vif. Les deux autres, le gros en complet bleu qui s’occupait de moi (c’est lui que j’ai fait passer par-dessus ma tête) et un trapu, tout noiraud, avec des épaules taillées en cheminée gothique, se tâtent pour sentir ce qu’ils ont de cassé, et ça leur arrache quelques gémissements assez réjouissants. Je ne suis pas mécontent du résultat de l’opération bien que je me sente moulu comme si j’étais passé sous une moissonneuse-batteuse. Gary, lui, continue à ne rien livrer de ses impressions. Il y a aussi Cora Leatherford, fraîche comme une rose, assise à califourchon sur une chaise, et Mary Jackson, qui semble un peu étonnée. Moi, je sais que les femmes aiment voir les hommes se battre, même quand ce n’est pas pour elles. Mary Jackson se repoudre : comme si c’était elle qui venait de se bagarrer.

Les cordes qui m’empêchent de remuer me font assez mal et je me décide à protester.

– Vous avez une drôle de façon de remercier les gens qui vous invitent à dîner, dis-je.

– Et vous, comment traitez-vous les gens que vous emmenez en voiture ? me répond-elle du tac au tac.

– Si vous m'aviez fait ce que je vous ai fait, dis-je en la regardant bien en face, je ne me serais jamais plaint.

Elle rit.

– Vous n'êtes pas du tout mon genre... dit-elle.

Je cherche à la mettre en colère parce que son sourire commence à me taper sur le grand sympathique.

– Je le connais, votre genre, dis-je. Il est sur les dalles de la morgue avec des taches bleues sur sa sale gueule, et c'est ce qui attend tous les cocos d'en face.

Je désigne du menton les quatre singes éclopés qui s'affairent dans la pièce, morts ou vivants, et ma réflexion n'a pas l'air de les mettre de bonne humeur. Quant à Cora, l'allusion que je viens de faire à son chéri la fait pincer du bec, et elle me lance un regard noir foncé.

– Wolf Petrossian n'était pas aussi bête que vous, Rock Bailey, dit-elle. On l'a tué par surprise, en lui faisant avaler quelque chose ; mais jamais il n'aurait été assez idiot pour se jeter dans la gueule du loup comme vous venez de le faire.

– Il a quand même été assez idiot pour avaler sa sale drogue et venir crever dans une cabine téléphonique, dis-je.

– À propos de cabines téléphoniques, dit-elle, il y a une petite histoire de photos qu'il faudra nous expliquer un peu tout à l'heure.

– À qui ? dis-je. À vous ? À ces messieurs ? (je désigne les quatre). Ou à quelqu'un d'autre ?

Les messieurs en question ne paraissent pas goûter le sel de notre conversation, et le petit trapu s'approche de moi. Avant que j'aie eu le temps de me garer, il m'écrase le nez d'un coup de poing et ma tête sonne durement contre le mur.

Cora doit se rendre compte que ça fait mauvais effet. Moi, je me demande comment elle va expliquer la chose à Mary Jackson. Décidément, les filles qu'elle recrute pour les expériences de Monsieur X n'ont pas froid aux yeux ; elles doivent même être un petit peu cochonnes. Cela expliquerait pourquoi les parents de Bérénice Haven et Cynthia Spotlight, les deux premières disparues, n'ont pas porté plainte, et pourquoi la famille de Mary Jackson ne portera sans doute pas plainte. Mais les parents n'ont pas vu les photos et doivent s'imaginer qu'il ne s'agit que de fugues banales.

Pendant que je fais ces réflexions, Cora engueule le trapu qui grogne

et revient à sa place. Et puis il y a du bruit et deux hommes font irruption dans la pièce. Ils jettent un coup d'œil sur nous, rigolent, regardent les autres, ne rigolent plus. Ce à quoi je reconnais que ce sont des renforts – mais du camp adverse. Cora se lève.

– Prenez ces deux types, leur dit-elle en nous désignant Gary et moi, et emmenez-les où vous savez. Venez, Mary, ajoute-t-elle.

Les deux hommes s'avancent vers nous. L'un d'eux est de taille moyenne, bien habillé, l'air ingénu. L'autre... je le reconnais. C'est le gros infirmier qui m'a fait subir le traitement auquel je ne peux plus penser sans regretter Bérénice Haven, qui me fut administré le premier soir de cette aventure.

Le gros coupe les cordes qui m'attachent les jambes.

– Debout, dit-il. Tiens ! mais c'est notre vieux copain ! Alors ? on revient voir les amis ?

– C'est exactement ça, dis-je. Une promenade sentimentale jusqu'au lieu de notre premier rendez-vous.

Il rit d'un gros rire de deux cents grammes. J'avais déjà noté son caractère jovial.

– Toujours aussi tante ? me dit-il. C'est parce que vous vous êtes refusé à Cora qu'elle vous a mis dans cet état-là ?

– Pensez-vous... dis-je. Si vous étiez arrivé un quart d'heure plus tôt, vous nous auriez trouvés l'un sur l'autre.

C'est strictement vrai, mais ce que j'oublie de dire, c'est que j'étais dessous et qu'elle faisait l'amour avec un presse-papier. Pendant ce temps, j'ai réussi à me mettre debout, mais j'ai des fourmis dans les jambes, et je dois m'accrocher à lui pour ne pas tomber. Son acolyte essaie de faire lever Gary. Mais le pauvre vieux ne veut pas bouger. Il n'a plus envie de rien. Il pousse un gémissement et reste immobile. Mary Jackson le regarde avec intérêt et Cora s'approche de lui. Avant que j'aie eu le temps de souffler, elle lève le pied et lui martelle un tibia à coups de talon pointu. Gary sursaute et hurle. Mary Jackson paraît de plus en plus intéressée par la scène et je la vois passer un bout de langue rose sur ses lèvres brillantes. Cette fille doit aimer tailler les doigts des gens avec des lames de rasoir. Gary est sorti de sa torpeur, et hurlant toujours, il se roule sur le côté pour échapper à Cora. Il s'accroche au mur. Ses ongles crissent. Dans un suprême effort, il réussit à se mettre debout. Cora Leatherford s'amuse bien ; elle s'amuse moins lorsque le poing de Gary l'atteint durement au sein droit. C'est à son tour de brailler et de danser sur place en se tenant la poitrine à deux mains.

Les deux hommes nous entraînent. Nous retraversons la cour saupoudrée de gravier. La grosse voiture qui y était garée est toujours là, et la mienne attend dehors, derrière la Dodge de Cora. C'est dans la grosse que nous montons. Nos deux gardiens ont sans doute l'intention de laisser Cora se débrouiller toute seule, car sitôt que nous sommes installés, le jovial pénètre à nouveau dans le restaurant et revient accompagné de Mary Jackson toute seule. En le poussant, je tâche d'installer Gary aussi confortablement que possible. Mary Jackson s'assied à côté de moi et nous démarrons. C'est le petit qui conduit. Le gros nous surveille dans le rétroviseur.

– Où va-t-on ? dis-je.

– Vous l'avez deviné tout à l'heure, dit-il. Chez un monsieur très gentil qui offre des chambres à des dames et à d'autres messieurs et qui leur fournit le mobilier et tout le nécessaire !

Il s'interrompt pour tourner un bouton de son tableau de bord et appelle un indicatif de radio. Ils ont probablement monté un émetteur-récepteur sur la voiture, du type walkie-talkie comme on en avait dans l'armée. Je comprends maintenant pourquoi les quatre types nous attendaient dans le restaurant : Cora devait être branchée sur leur longueur d'onde et ils avaient entendu notre conversation dès l'instant où j'étais monté dans sa voiture.

Je sens, contre moi, Mary Jackson qui commence à s'agiter. J'ai toujours les mains liées et je ne peux pas bouger, mais je devine sa main qui me tâte les cuisses et je n'aime pas ça. Toutes mes envies, tous mes désirs, ont singulièrement rétrogradé depuis que Cora m'a caressé le crâne à coups d'objets d'art.

– Vous n'êtes pas mal, me dit Mary Jackson à brûle-pourpoint. Quand votre figure sera un peu arrangée, vous serez même tout à fait présentable... Pourquoi est-ce que vous vous êtes laissé faire par ces quatre brutes ?

– Si votre amie Cora ne m'était pas tombée dessus en traître, dis-je, ça ne se serait pas passé comme ça.

Mary Jackson rit doucement. Elle a de très jolis cheveux blonds, et un parfum léger, mais insinuant.

– Je ne comprends pas du tout ce qui se passe, me dit-elle. Cora m'avait promis de m'emmener passer un week-end dans la propriété d'un de ses amis.

– Qui est-ce ? dis-je.

– Markus Schutz... le docteur Markus Schutz. Il reçoit beaucoup, paraît-il. Et puis nous sommes parties, nous vous avons rencontrés,

vosre ami et vous. Comment s'appelle-t-il, votre ami ?

Je m'efforce de répondre calmement. Sa main continue de me caresser les cuisses sans qu'elle paraisse en avoir conscience.

– Il s'appelle Kilian, dis-je. Gary Kilian. Aucune raison de lui raconter des blagues.

Cette Mary Jackson est une nymphomane. C'est tout. Elle laisse enfin mes jambes en repos et se cale dans le fond de la voiture en me passant son bras autour du cou. Sacré nom d'une pipe ! Il est dit que je me ferai toujours avoir au moment où je ne peux pas me défendre !

J'ai la tête farcie, je suis couvert de bleus, je dois être affreux, j'ai les mains liées – et cette enragée s'en moque éperdument et s'amuse à me faire des crapouillettes mérovingiennes aux alentours du grand zygomatique, dans une voiture qui nous conduit chez Markus Schutz, le docteur Markus Schutz. Un monsieur qui enlève des gens pour les faire coucher ensemble ! Et qui a chez lui des salles d'opération où l'on doit prendre des photos... des photos comme j'en ai vu il n'y a pas longtemps, des photos pour la récupération desquelles une demi douzaine de types se sont déjà entretenus.

Mary se tourne vers moi, m'attire contre elle – ce qui me fait atrocement mal – et m'embrasse. Sa bouche est fraîche et douce et elle a sûrement pris des leçons de quelqu'un de très bien. Je suis tout étourdi et j'aimerais beaucoup que ça dure. D'ailleurs, ça dure assez longtemps. Je ferme les yeux et je me laisse faire... Les femmes, c'est une belle invention... Je suis sûr que le gros père nous surveille dans le rétroviseur, mais je m'en moque. Mary Jackson se dégage et soupire doucement.

– Je voudrais m'installer entre vous deux, dit-elle. Je suis mal dans ce coin de voiture.

– Comme vous voudrez, dis-je.

Je ne suis pas spécialement content d'avoir les mains attachées, car en ce moment précis, je saurais très exactement comment les placer. Elle se soulève et passe sur moi tandis que je me pousse vers la droite. Elle n'a qu'une robe légère et je sens son corps ferme contre le mien. Je m'apprête à reprendre le contact... Mais cette damnée fille se tourne vers Gary, prend dans ses mains la tête de mon ami et lui administre la même drogue qu'à moi. Ça m'est égal puisque c'est mon vieux Gary, mais ça me diminue vis-à-vis d'elle, au propre et au figuré. J'en profite pour regarder un peu le paysage. Devant moi, le gros type s'amuse beaucoup. Il est à moitié tourné vers nous. Il me lance un coup d'œil sarcastique et se remet à tripoter ses boutons de radio et à converser à mi-voix avec ses interlocuteurs invisibles. Ceux-ci ne

doivent pas être très éloignés d'ici car je n'ignore pas que la portée de ces petits émetteurs est assez faible. Le paysage est toujours le même, brûlé par le soleil qui commence à s'abaisser sur l'horizon, avec des plantes rabougries et de belles fleurs de place en place. Il y a, par-ci, par-là, un squelette de chameau qui traîne, souvenir d'une caravane. Mary Jackson lâche Gary et revient à la charge de mon côté.

– Quoi, dis-je dans un grognement, vous n'en avez pas encore assez ?

– Laissez-moi choisir, dit-elle sans la moindre gêne. Tout compte fait, je crois que c'est vous que je préfère.

Sacrée fille... elle s'y entend ! Je sais bien que c'est une vulgaire flatterie... mais ça me flatte quand même. Cette fois, elle y met encore plus d'ardeur... et elle en a !

– Si vous coupiez ma ficelle... réussis-je à dire, au moins, comme ça, je n'aurais plus l'impression d'être un inutile.

– Je veux bien, dit-elle, mais je n'ai rien pour ça... Ne perdons pas notre temps, ça va très bien comme ça.

Gary, qui s'était ranimé, est retombé dans une torpeur complète. Je suppose que les baisers de Mary l'ont achevé. Tout contre ma joue, je vois une vague de cheveux blonds ondulés et brillants et son oreille délicate ; mes yeux se perdent dans les coins d'ombre de son cou rond et délié. Une douce chaleur commence à m'envahir et je n'en veux plus du tout aux deux bonshommes qui m'emmènent chez le docteur Markus Schutz... Vais-je enfin savoir qui est ce docteur Schutz ?

Je me pose cette question mais vaguement, car je ne me sens pas du tout en état de réfléchir à des problèmes policiers. La voiture ralentit, vire à droite dans un chemin de traverse et repart à fond de train. Le mouvement m'a collé contre Mary. J'ai un vague remords en pensant à Sunday Love... Le buste ferme de Mary s'écrase contre le mien et je sens qu'elle respire plus vite. La voiture saute sur les bosses du chemin. La voilà qui ralentit de nouveau, tourne une seconde fois, mais à gauche, fait deux cents mètres et s'arrête brusquement.

À travers les cheveux blonds de Mary, j'entrevois un haut mur de briques.

Les deux hommes descendent. J'entends un juron, le crissement des freins d'une autre voiture, et je vois le gros type s'effondrer sous le choc d'une masse fauve, lancée en bolide, tandis que l'autre va au tapis pour le compte... Je reconnais là le travail de Mike Bokanski et de son gros chien Noonoo... et la bonne bille d'Andy Sigman qui me sourit, narquois.

XVII.

ÇA RECOMMENCE À BICHER

C'est Andy et Mike qui nous ont suivis et viennent à notre secours. Andy Sigman ouvre la portière, tire un couteau de sa poche et coupe mes liens. Mary Jackson, qui est toujours à côté de moi, n'a pas bougé. Elle paraît se moquer éperdument de tout ce qui arrive. Je descends en gémissant. Le sang se remet à circuler dans mes veines, et cela me fait un mal de chien. Mike, à coups de matraque, allonge proprement mes deux ravisseurs l'un à côté de l'autre ; les voilà endormis pour un bout de temps car il a parachevé le travail du boxer au moyen de quelques volées de son outil à cogner sur les crânes. Je remercie Andy du fond du cœur ; vraiment il m'a tiré d'un drôle de pétrin. Il essaye maintenant de ranimer Gary Kilian, qu'il a dégagé de ses liens. Mike Bokanski me salue, et son chien aussi. Mike vient de lui assener sur le derrière une de ces claques affectueuses qui les satisfont tant l'un et l'autre.

– Il ne faudrait tout de même pas rester ici trop longtemps, me dit Mike en me montrant le grand mur de briques devant lequel notre taxi s'est arrêté. Les types d'ici doivent être prévenus de votre arrivée, et si nous attendons, nous allons tous les avoir sur le dos.

– Vous avez raison, dis-je, mais comment faire ? Maintenant que nous avons découvert le repaire de ces messieurs, nous n'allons tout de même pas nous en aller sans savoir ce qui s'y passe !

Je sens le bras de Mary Jackson autour de mon cou. Elle est descendue à son tour et j'ai l'impression qu'elle ne demande qu'à continuer ce que nous avons commencé dans la voiture.

– Il faut emmener les bagnoles et les planquer, dit Mike. Nous ferons ensuite une perquisition dans la maison.

– Gary n'est pas bon à grand-chose, dis je. Il faut pourtant être deux pour s'aventurer là dedans.

Mike Bokanski entrera chez Markus Schutz avec moi. Ma foi, ce n'est pas un compagnon à dédaigner. Surtout si son chien est de la partie.

Mais qu'allons-nous faire de Mary Jackson ? Elle continue à se serrer

contre moi et à m'embrasser, mais, maintenant que nous sommes debout, c'est beaucoup moins compromettant, car elle m'arrive à peine à l'épaule. Mes bras sont tout à fait dégourdis, et comme j'ai trop de bosses un peu partout pour y faire attention, je me sens presque en forme. Le pauvre vieux Gary, lui, a l'air d'avoir été pris comme sac de sable par une douzaine de boxeurs à l'entraînement. Il a les deux yeux d'un beau noir profond et il est couvert de sang (le sien ou celui d'un autre). Il boite bas, renifle avec dégoût, et mâchonne à vide avant de parler. Il compte ses dents avec sa langue, je suppose.

– Alors, me dit-il. Tu es content de ton idée ? Un joli petit dîner qu'on a fait là !... Où sont partis nos partenaires ?

– Ils vont sûrement rappliquer. Andy rigole, Mike sourit.

– On a été voir un peu ce qui s'est passé dans cet hôtel, dit Mike. Ils étaient déjà bien arrangés, mais maintenant, on n'en parlera plus avant deux bons mois... Il y avait une bonne femme, aussi.

– Oui, dis-je, une charmante jeune fille... vous la connaissez Mary ? Votre amie Cora...

– Celle-là, dit Mike, Noonoo lui a un peu déchiré sa robe, et, à moins qu'elle ne s'en fasse une autre avec les rideaux, je ne sais pas si elle pourra se promener aujourd'hui sans se faire coffrer.

– Mais elle va donner l'alerte, dis-je. Vous n'allez pas me raconter que vous vous êtes contentés de la déshabiller ou de la faire déshabiller par Noonoo.

Mike Bokanski rougit.

– On ne risque rien, dit-il, elle est en lieu sûr. Et il ajoute, en s'esclaffant comme un esclaffon :

– Elle est dans le coffre arrière du taxi !

Je suis rassuré. Pendant tout ce temps, Andy Sigman a massé les bras et le torse de Gary qui se secoue et rugit (faiblement) :

– À l'attaque !

– C'est ça, dis-je. Tu vas monter dans cette voiture (je désigne celle qui nous a amenés ici, Gary, Mary Jackson et moi) et tu suivras Andy. Il faut aller les planquer si nous ne voulons pas nous faire repérer. Pendant ce temps-là, Mike et moi, nous allons faire un petit tour dans la baraque. Toi, tu donneras un coup de fil à Nick Defato. Tu trouveras bien un bistrot sur la route.

– Je sors d'en prendre, dit-il. Merci pour les bistrots paisibles...

– Bon, dis-je. Nous ne sommes pas « attendus » partout. Préviens Nick Defato de l'endroit où nous sommes, et venez nous rejoindre sitôt

que vous aurez garé les voitures. N'oubliez pas Cora Leatherford dans son coffre !

– Si ça ne tient qu'à moi, grogne Gary, elle y restera jusqu'à la fin de ses jours – et j'espère que c'est pour bientôt.

– O.K., dis-je. Tu vas également emmener notre amie Mary Jackson et tu tâcheras de t'occuper d'elle.

– Oh ! dit Mary, qui nous écoute depuis un moment, je vais avec lui ? Ça c'est chic !... Vous allez me payer à dîner !

– Grouillez-vous, dis-je.

Ils s'installent et Andy démarre.

– On revient dans une demi-heure, dit-il.

– Ça va ! lui réponds-je. Prenez votre temps.

Gary s'est assis péniblement au volant et Mary Jackson se serre contre lui... Espérons qu'elle ne va pas le faire entrer dans le décor... Quelle fille !

Je me retourne vers Mike Bokanski.

– À nous deux... dis-je. Maintenant il faut nous introduire dans la place.

Nous sommes là, tous les deux, devant un mur qui a bien deux mètres cinquante de haut. Nous apercevons les cimes de beaux arbres. Le soir tombe et il commence à faire frais, car San Pinto est à 800 mètres d'altitude, et nous ne sommes pas loin de San Pinto.

La première chose à faire, c'est de nous écarter de la route. Les deux hommes qui nous ont conduits ici se sont arrêtés devant ce mur. Mais il doit bien y avoir une grille à ce parc. Et une porte à cette grille. Plus j'y pense, plus je trouve extraordinaire que cette route aboutisse à ce mur. Je fais part de mes réflexions à Mike.

– Bien possible qu'il y ait une entrée, dit-il. Mais elle doit être camouflée.

– Faisons le tour de la propriété, dis-je. À droite ou à gauche ? Nous filons vers la droite, et soudain Noonoo grogne et se met à courir vers une baraque que nous n'avions pas remarquée derrière les arbres. En baissant les yeux, j'aperçois des traces de pneus qui y conduisent, mais le sol est dur et caillouteux, et elles sont à peine visibles.

Nous arrivons à la bâtisse : une espèce de hangar. Ça ne paie pas de mine. C'est vieux et délabré, assez grand.

– Attention, dis-je... il y a peut-être du monde.

– Noonoo est là, dit Mike.

La baraque est à trente mètres du mur de briques. Je secoue la porte. Fermée évidemment. Un dernier coup d'œil autour de nous. Rien. Mike regarde la serrure, rigole et pèse de l'épaule contre les deux battants. Puis de toute sa force il se rue sur la porte et lance un gros juron bien sale. Il a dû se faire très mal et cela n'a pas bougé d'une ligne.

– C'est moins vieux que ça n'en a l'air, bougonne-t-il en se frottant l'épaule.

– Essayons la serrure, dis-je.

– J'ai amené quelques outils, me répond-il.

Il tire de sa poche une tige de fer plate et recourbée. À peine l'a-t-il introduite dans la serrure qu'il fait un bond de quinze mètres, tombe sur le derrière et se frotte furieusement la main.

– Les salauds ! Les andouilles ! Les mufles ! Les vaches ! Les cocos ! dit-il.

Il déclame sans arrêt et je me tords. C'est toujours très drôle de voir un type se faire moucher par un courant électrique. C'est inoffensif, mais ça secoue.

– Intéressant, dis-je. Si la serrure est électrisée, c'est qu'il y a quelque chose derrière la porte.

– Bon, bon... dit-il. C'est très intéressant. Passionnant, même... Mais nous ne sommes pas plus avancés.

Je le saisis au poignet... J'entends quelque chose.

– Bougez plus ! Planquons-nous...

La baraque est entourée de buissons assez hauts. Nous bondissons derrière. Mike a attrapé son chien par le collier et l'aplatit derrière lui.

De l'intérieur du hangar vient un bruit de moteur, comme un moteur d'ascenseur. Puis j'entends un claquement sourd qui rappelle celui d'une serrure de coffre-fort. La porte s'ouvre en grinçant. De ma place, je vois mal. Je me tords le cou pour jeter un regard dans l'ouverture sombre. À ce moment, une bagnole surgit en trombe, vire brutalement à droite et file à travers les arbres, par un sentier à peine indiqué, qui doit rejoindre la route.

La porte se referme lentement. Sans nous concerter, nous fonçons en avant, Mike et moi. Nous entrons. Le sol descend en pente assez raide. La porte claque derrière nous. Nous faisons quelques mètres dans un passage souterrain faiblement éclairé et je m'arrête. Au-dessus de nous, de lourds panneaux roulent bruyamment et ferment l'entrée du passage. Je me baisse pour ne pas être heurté par le premier et je

descends rapidement la pente pour pouvoir me tenir debout sans courber la tête.

Mike s'est aplati contre l'un des murs. Je le rejoins sans bruit. – C'est comme ça qu'ils passent le mur, me dit-il.

– Je vois bien... dis-je. Mais comment Gary et Andy vont-ils nous retrouver ?

– Ça ira...

– Bizarre qu'il n'y ait pas de gardiens !

– Ça, dit Mike qui se rembrunit, je ne comprends pas. Tout a l'air automatique, on dirait.

– Quand même... dis-je. Il doit y avoir des gardiens.

– Non... Noonoo les aurait repérés.

Nous repartons. Le couloir descend toujours. Nous atteignons enfin un plan horizontal. Le chien se raidit, grogne et recule.

– Chut, souffle Mike.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nous n'avons pas fait de bruit et que nous longeons le mur en nous aplatissant comme des lézards. J'avais un peu oublié tous les coups reçus à l'auberge, mais je m'en souviens soudain. J'ai mal un peu partout et je ne me sens pas très en forme pour un nouveau coup dur. Heureusement que la présence de Mike me rassure un peu.

Le chien s'est tu. Mike me souffle :

– Restez ici, je vais aller voir ce qui se passe.

– Je vous suis.

– Non...

Quelque chose dans sa voix fait que j'obéis.

Il est assez facile de se dissimuler dans ce passage. Les parois sont étayées comme celles d'une galerie de mine, avec, de place en place, de gros poteaux en saillie derrière lesquels on peut avancer sans risquer de se faire repérer. Mike me tend quelque chose et s'éloigne, suivi de Noonoo qui colle à ses talons. Je regarde ce qu'il m'a donné. Une petite matraque, comme celle dont il s'est servi tout à l'heure. Outil sympathique et qui vous donne un sentiment d'indépendance et de confort. Mes yeux commencent à s'habituer à la demi-obscurité qui règne dans ce souterrain, mais Mike avance si furtivement que j'ai du mal à ne pas perdre de vue sa silhouette. Et soudain, je sursaute et mes doigts crochent dans le bois des poteaux. Une détonation claque, puis une autre. Et, un hurlement retentit qui s'achève en

gargouillement. J'oublie toutes les consignes de Mike et je fonce en avant. Plus un bruit. Je rejoins Mike. Il est à genoux devant un bonhomme étendu sur le dos. Il y a un revolver à côté de la main du type, et un peu de sang sur la manche de Mike.

Il relève la tête et sourit.

– Il a son compte !

– Il a tiré sur vous ?

– Une éraflure. Noonoo lui a cassé le poignet.

– Mort ?

– Non, dit Mike, je l'ai seulement un peu endormi.

Dans le mur j'aperçois une porte. Elle ouvre sur une petite logette taillée en pleine terre et bétonnée. Sur une table, un appareil de transmission genre téléspeaker. S'il est branché, les gens de « là-bas » ont dû entendre les coups de feu, et nous allons les avoir sur le dos d'une minute à l'autre. Mike s'est relevé et traîne le tas de viande dans la cabine. Je mets un doigt sur mes lèvres en désignant l'appareil. Il acquiesce.

Nous allongeons l'homme sous la table et je coupe le fil du téléspeaker. Ce n'est pas très prudent non plus... mais tant pis.

Sans prendre la moindre précaution, nous filons jusqu'au bout du passage souterrain et nous émergeons à l'air libre. La route est là, bordée d'arbres. La propriété doit être immense. Nous longeons le bord du chemin et nous avançons à l'abri des troncs énormes. Noonoo se faufile devant nous. Il fait presque nuit et on voit vaguement se dessiner son pelage clair. Soudain, le chien s'arrête, tous ses muscles tendus, et je me jette contre Mike qui a stoppé net.

Une clairière s'étend devant nous. À droite et à gauche, j'aperçois deux constructions sur pilotis : des miradors sans doute.

Tout est désert et silencieux, mais on doit faire bonne garde. Le boxer a sûrement flairé la présence de quelqu'un.

Que faire ?

Mike me tire rudement en arrière, appelle son chien d'un sifflement discret et se plaque au sol. J'en fais autant. Il fouille dans sa poche. Son bras décrit un arc. Et il se colle les deux paumes aux oreilles.

La grenade explose en plein sous le mirador de droite. Il y a un énorme craquement, et le petit bâtiment s'écroule au sol. Nous entendons des cris, des jurons. Le phare de l'autre mirador s'allume et fouille les ténèbres. Vite, nous nous élançons vers ce bâtiment et nous nous cachons dessous. Là, son phare ne pourra nous atteindre. Le

claquement d'une mitrailleuse retentit et les balles hachent les feuilles.

– Attention ! souffle Mike. Ça va chauffer.

Le type qui se trouvait dans le premier mirador est en train de se dégager des décombres. Si l'on en croit ce qu'on entend, il s'est fait un peu mal en tombant. Mais nous sommes de sales égoïstes, et ça nous laisse froids.

Mike plonge une seconde fois la main dans son imperméable et, comme je sais ce qu'il en tirera, je me sens légèrement gêné et je me bouche les oreilles à mon tour.

– Je vais risquer le coup... murmure-t-il.

Il s'essuie le front. Tout à coup, il y a un remue-ménage d'enfer au-dessus de nous et l'espace entier s'illumine. Des lampes électriques s'allument dans tous les arbres.

Mike ne perd plus une seconde. Il s'écarte d'un mètre et balance la grenade droit au-dessus de lui. Puis il m'entraîne à toute vitesse. J'ai le temps d'entendre le bruit de la grenade qui heurte le plancher du mirador, et la voix du gardien qui hurle :

– Les voilà... Feu dans le tas !

Pauvre vieux... il faudrait qu'il crie bien plus fort encore pour couvrir le bruit de la seconde explosion.

Je commence à me demander si Mike Bokanski n'est pas en train de s'élever un peu au-dessus de sa condition de policier amateur.

Naturellement, les bonshommes des miradors ne s'occupent plus de nous et nous pourrions aussi bien revenir nous balader au milieu de l'allée. Mais nous continuons à filer sous le couvert des arbres.

– J'espère que le bruit va tous les faire rappliquer, me glisse Mike entre deux foulées. Pendant ce temps-là on pourra voir de quoi il retourne.

– Espérons-le, dis-je.

Je voudrais bien voir le bout de cette sacrée course parce que ce n'est pas réjouissant de se prendre les pieds dans les ronces, les gouffrelipettons et les racines tous les deux mètres, en pleine obscurité, sans savoir où on va. Mike Bokanski s'en fiche royalement et il passe à travers tout ça comme un tank. Je me dis qu'il doit avoir encore une bonne douzaine de grenades sur lui et ça me fait un peu peur, mais à la réflexion, je pense qu'il sait s'en servir et qu'il prendra ses responsabilités. Tout de même j'ai une certaine inquiétude en me rappelant que Gary devait téléphoner à la police... Nous nous sommes mis dans une drôle de situation...

Après tout il faut voir le bon côté des choses, et depuis quelques mois je ne prenais pas assez d'exercice. En deux ou trois jours j'ai rattrapé cette inaction. Mes muscles m'obéissent avec servilité et je suis tellement entraîné aux coups sur la tête que l'effet des derniers a presque disparu. Seule l'enflure reste. J'entends soudain le chien de Mike s'arrêter en grondant et je bute sur son propriétaire qui a dû s'arrêter à la même seconde. Ce chien est décidément un avertisseur parfaitement réglé.

– Nous y sommes, murmure Mike.

Devant nous un grand bâtiment blanc avec un toit en terrasse, un cube de maçonnerie percé de quelques rares fenêtres.

Nous guettons quelques instants. Il est absolument invraisemblable que les gens qui vivent là-dedans n'aient pas entendu les explosions. Mais tout reste calme et immobile.

– Allons-y, dis-je à Mike.

– Attendez, dit Mike.

Je regarde. Une fenêtre vient de s'éclairer. Une ombre passe et la nuit se fait à nouveau. Bon. Nous sommes fixés. Il y a du monde. Après tout, peut-être sont-ils particulièrement durs d'oreille.

– Comment allons-nous entrer là-dedans ?

Je pose cette question à Mike et il hoche la tête, dubitatif.

– On pourrait sonner, propose-t-il le plus sérieusement du monde. Nous avons une bonne dizaine de mètres à parcourir en chemin découvert. Le mieux, en pareil cas, est d'agir tout à fait naturellement. Mike s'avance délibérément, les mains dans les poches. Je souris en pensant à ces poches.

Rien. Ça commence à me rendre de plus en plus nerveux.

Il atteint le mur du bâtiment et je m'aperçois que ce que je prenais pour un soubassement est une bordure d'arbustes parfaitement taillés, des boulingots de Calédonie, à peu près de la hauteur d'un homme. Je ne veux pas avoir l'air d'un dégonflé et je m'avance à sa suite.

Le chien m'a précédé et je suis un peu rassuré en constatant qu'il ne manifeste aucun signe d'inquiétude. Je me glisse derrière les arbustes.

Plus de Mike.

Je tâte le mur. Rien. Il est plein, continu et dur. J'avance d'un pas. Il règne là une légère odeur de désinfectant qui me paraît provenir du pied du mur. Il doit y avoir un soupirail. Je me baisse, il y a un soupirail, effectivement, et on peut y passer la tête, le corps et les pieds : je préfère adopter l'ordre inverse et j'atterris à côté de Mike.

Tout ça me paraît trop facile. Je le dis à Mike.

– Ce n'est pas possible, il n'y a personne là-dedans.

– Il y avait des gardiens à la porte et sur les miradors, me répond-il avec logique. Ils sont là pour garder quelque chose, non ?

– À moins qu'ils ne soient là pour faire croire qu'il y a quelque chose à garder, dis-je avec une logique équivalente en me taquinant le sacrum du bout de l'ongle, car il me point.

– On va bien voir... dit Mike. Nous savons qu'il se trouve au moins un type dans cet endroit : celui dont nous avons vu l'ombre sur la fenêtre.

– J'attends de le voir pour y croire... dis-je.

À la même seconde, nous sommes aveuglés par la lumière d'une puissante torche électrique. Mike reste sur place et lève les mains. J'en fais autant, nous sommes cuits. Mike siffle son chien qui se couche à ses pieds ; c'est plus sûr pour lui.

XVIII.

C. 16 BAVARDE

Nous n'entendons rien. Pas un mot. Une lampe s'allume maintenant au-dessus de nos têtes et nous voyons enfin où nous sommes car jusqu'à présent, nous avons été plongés du noir le plus absolu dans l'éblouissement le plus complet.

Il y a devant nous un type en uniforme de gardien, qui braque une torche sur nous. Il l'éteint.

– Qu'est-ce que vous voulez, dit-il. Pourquoi êtes-vous passés par là ?

– Nous voulions visiter, dit Mike plein de culot.

L'autre se gratte la tête. Il n'a pas l'air agressif. Noonoo se lève et va le flairer, puis revient vers nous l'air effaré et se cache dans les jambes de son maître.

Ça c'est curieux.

– C'est que... dit le gardien supposé, ce n'est pas l'heure de visiter la clinique... et puis, on ne reçoit pas les visiteurs...

Je m'informe poliment :

– C'est une clinique ?

– Bien sûr, répond l'homme. La meilleure à des kilomètres à la ronde. Prix avantageux, forfaits sur demande, air salubre, proximité des montagnes, nourriture abondante...

Il continue à parler comme s'il était remonté.

– Stop, dit Mike, ça va. Et retire ta main de ta braguette.

Il s'arrête net comme si on avait tourné le robinet. Je suis un peu étonné. Nous nous regardons, Mike et moi. Mike commence à être réhabitué à la lumière, moi aussi, et ce type a une allure bizarre. Il parle d'une voix de tête et regarde fixement devant lui. Il a l'air un peu dérangé, il ne paraît pas armé.

Mike baisse délibérément les bras et marche vers le type. Il ne bouge pas.

– Comment vous appelez-vous ? demande Mike.

– Comme on veut, dit-il ; en général on me donne mon numéro de série.

– Pardon ? dit Mike.

C'est la première fois que je vois Bokanski vraiment déconcerté. Et puis là, il n'a pas la ressource de s'en tirer en jetant des grenades dans tous les coins.

– Quel numéro de série ? dis-je.

L'autre retire sa casquette et se gratte la tête. Il n'a pas un poil sur le caillou. Il est drôle. Je m'approche de lui à mon tour. Il a l'air mal fini.

– Mon numéro de série, dit-il. Numéro seize, série C. Vous pouvez m'appeler C. 16.

– J'aime mieux vous appeler Jef Devay, dis-je.

– Pourquoi ? demande Mike.

– J'avais un pote qui s'appelait comme ça quand j'étais à l'université, dis-je. Il a mal tourné. Maintenant, il fait du journalisme. Et en plus, vous ne lui ressemblez pas du tout.

– C'est un joli nom, dit C. 16. Je le prends volontiers. Le docteur Schutz a oublié de me donner un nom. Je ne l'intéressais pas. D'ailleurs toute la série était ratée. Il n'y a que moi et C. 9 qui ayons survécu. Mais C. 9 est fou. Il se touche.

– Écoutez, dit Mike Bokanski. Je voudrais bien que vous cessiez de nous bourrer le crâne avec des histoires à dormir debout sur un aquaplane. Qu'est-ce que vous foutez ici ? Voulez-vous nous laisser sortir de cette pièce et voir ce qui se passe dans cette maison ?

– Je veux bien, dit Jef Devay (je préfère l'appeler comme ça). Mais je dois vous accompagner. Théoriquement, même, je dois donner l'alerte. Mais je suis raté, et quelquefois je ne suis pas la consigne. Sinon, vous seriez déjà plus ou moins morts.

Ce garçon est complètement dingo. Je regarde Mike et je constate qu'il fait la même réflexion que moi. À propos, je voudrais bien être dans mon lit (avec Sunday Love, mais ça, je n'ose pas l'ajouter, par chasteté).

– Le docteur est parti tantôt, dit Jef. Il a des expériences en train, alors quelques-uns de ses aides sont restés. Vous voulez voir les expériences ? De jolies expériences en vérité. Dans la salle huit, ils sont en train de travailler sur une fille, très belle ma foi. Il paraît qu'elle s'appelle Bérénice.

Je lui saisis le poignet.

– Êtes-vous en train de vous moquer de nous, mon bonhomme ? dis-

je.

Je serre sans doute un peu fort. J'oublie toujours que je peux casser une noix de coco entre mes deux poings. Il pâlit et parle plus vite.

– Lâchez-moi, dit-il, je vous prie. Je vous prie. Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que je suis plein de défauts de fabrication ? Je n'en ai qu'une, et elle est le double de l'autre.

– Assez d'idioties, mon vieux, dit Mike. Si vous nous meniez voir cette salle huit ? On s'expliquera plus tard pour le reste.

– Bon, bon, dit-il. Je vous conduis. Mais je vais vous expliquer : c'est le docteur Schutz qui m'a fait, artificiellement, et il m'a un peu loupé. C'est pour ça que je raconte tout ce qu'il ne faut pas. Le docteur Schutz fait des expériences sur les hommes et sur les femmes, et il en fabrique de nouveaux en très peu de temps. C'est un grand docteur. Moi, il m'a raté, je vous dis, mais je ne lui en veux pas, ses aides avaient fait des blagues... Ils m'avaient oublié dans l'étuve. Tous les autres ont été cuits, tous ceux de la série, sauf C. 9 et moi...

Il a un rire de crécelle.

– Ça vous épate, tout ça... Moi, je suis habitué. Tous les aides du docteur Schutz sont comme moi, faits artificiellement. C'est très facile à faire, il paraît... Au début, il choisissait des gens du dehors, mais c'était trop dangereux parce qu'ils pouvaient parler. Nous, nous ne parlons pas.

Une fois encore, il ricane désagréablement :

– Sauf moi, bien sûr, puisque je suis loupé !

– Bon, bon, dit Mike. Nous avons compris. Ainsi le docteur Markus Schutz fait des expériences sur les hommes et sur les femmes et sur la reproduction ?

– Oui, dit Jef Devay. Il améliore la race. Il sélectionne des beaux garçons et des belles filles et il les fait se reproduire ; d'ailleurs, c'est très amusant à regarder et je suis sûr que vous aimeriez voir cent cinquante ou deux cents couples en train de faire des enfants. Il a inventé des tas de choses : des moyens d'accélérer le développement de l'embryon, de faire trois ou quatre générations en un mois de cette façon-là, en prélevant les glandes génitales des embryons et en fécondant à nouveau les ovules des embryons femelles... je vous explique tout ça très mal. J'ai entendu dire tout ça, et je le répète, parce que je suis de la série qui a trop cuit et que je suis méchant, mal intentionné et animé d'une fort grande haine à l'égard du docteur Schutz, bien qu'il n'y soit pour rien.

Mike et moi, nous restons un moment complètement suffoqués par

ce qu'il vient de nous dire. Le chien de Mike grogne et se tasse au fond de la pièce, le plus loin possible du bonhomme.

– Il est gêné à cause de moi, poursuit celui-ci en désignant Noonoo, parce que je n'ai pas d'odeur humaine. Entre autres. Alors ça le trouble.

Et puis je vois la porte à laquelle il est adossé s'ouvrir d'un seul coup et la gueule d'un revolver me fait un beau sourire tout rond – un peu en cul de poule, il faut l'avouer... C. 16 est empoigné par une main qui me paraît de belle taille et on le tire en arrière. Devant nous, deux hommes revêtus du même uniforme que lui.

– Ça fait un bout de temps qu'on vous cherche, grommelle le premier, un grand type basané, mince, avec des dents très blanches et une petite moustache.

Je vois mal l'autre. Un mouvement brusque qu'il fait le démasque. J'ai du mal à ne pas crier de surprise. Ils sont rigoureusement identiques. Mike met les pieds dans le plat.

– Vous êtes sans doute de la même série, tous les deux ?

Ils le regardent sans qu'un muscle de leur figure remue d'un quart de poil.

– Suivez-nous.

Le numéro 1 s'efface pour nous laisser passer et le 1 bis nous précède dans un couloir blanc qui me rappelle étrangement celui dans lequel je me suis expliqué avec les deux infirmiers, le soir où commença toute cette histoire.

– Où nous menez-vous ? demande Mike tout en marchant.

– Taisez-vous ! dit celui qui nous suit.

Le couloir est interminable. Il faut faire quelque chose. Mike commence à siffloter entre ses dents. Je me demande où est passé C. 16. Un troisième l'a-t-il emmené ? Qu'en ont-ils fait ? J'étais mal placé lorsqu'ils l'ont tiré en arrière par la porte ouverte, et je n'ai rien vu. Je me reproche amèrement ma stupidité. Nous avons perdu un temps précieux à discuter dans cette cave. Nous aurions pu l'employer à explorer le bâtiment. Malgré moi, je ne peux m'empêcher de penser à ce que cet être bizarroïde nous a raconté... Qui est ce Markus Schutz ? Je me doutais qu'il faisait des expériences puisque j'ai vu les photos – et elles ne pouvaient laisser aucun doute. Mais ces histoires de reproduction, de haras humain ? Impossible qu'il se passe des choses de cet ordre en Californie. À mon avis, la vérité est autre : ce docteur Schutz dirige une clinique privée et doit traiter des malades mentaux, dont l'un s'est échappé... Et à côté de ça, il se livre à toutes

sortes de trafics. Mais je rejette cette explication. C'est impossible. C'est idiot, il ne peut s'agir que d'une chose terrible... d'une chose effrayante... et ces deux hommes identiques qui nous encadrent... qui sont-ils ?

Zut, je voudrais bien parler de tout ça avec Gary Kilian. Qu'est-ce qu'il fabrique ? A-t-il prévenu la police ?

Imbécile que je suis... Bien sûr qu'il n'a pas dû la prévenir... Nick Defato est tout-puissant à Los Angeles, mais ici, à San Pinto, que peut-il faire ? Dans un petit patelin comme ça c'est facile d'acheter le bureau de police en entier... Shérif et agents.

Bon. Voilà un point réglé. Ne rien attendre de la police. Mais Gary ? Et Andy Sigman ? Où sont-ils ?

Et les grenades de Mike ? Les hommes des miradors ? Bon Dieu, plus ça va, plus tout ça ressemble à un cauchemar. Et nous marchons toujours le long de ce couloir blanc. Mike siffle... J'entends le petit cliquetis des ongles de Noonoo sur le sol bétonné. Il trotte derrière le gardien qui me suit.

Mike est tout près de l'autre qui ouvre la marche. Et soudain, je le vois qui bondit et gueule entre ses dents.

– Devant toi, Noonoo ! Attaque !

Un râle dans mon dos et je me retourne pour voir mon suiveur porter les mains à son cou et tenter de détacher la masse du boxer qui a instantanément obéi. Il se dégage à moitié, lève le revolver et va tirer, mais je l'empoigne et lui tortille le bras dans le mauvais sens. Ça craque et ça vient. Bon, je l'ai cassé, tant pis, ce sont les risques du métier.

Pendant ce temps-là Mike cogne consciencieusement la tête de l'autre gardien sur le béton. Il a un large sourire en comptant les coups. Il s'arrête à quinze. C'est une bonne mesure. Celui dont j'ai modifié le bras vient de s'évanouir dans les miens, tout gentiment. Je l'allonge au pied du mur et je le fouille un peu, parce qu'il ne faut pas perdre les bonnes habitudes. Naturellement, il n'a rien dans les poches. Rien d'intéressant, du moins.

– Maintenant, dit Mike à mi-voix, il faut nous grouiller un peu. Où est passé l'olibrius ?

– Qui ça ? dis-je. Jef ?

– Oui... Jef... Qu'est-ce qu'ils en ont fait ? Lui seul peut nous guider...

– C'est pas compliqué, dis-je... C'est tout droit.

– On a passé des portes, dit Mike, et je voudrais bien savoir ce qu'il y a derrière...

– Alors revenons en vitesse... Mais il doit être en train de se livrer à ses petits exercices personnels.

Nous cognons une dernière fois la tête de nos ex-gardiens. J'évite de les regarder, ils se ressemblent trop ; et nous revenons, au pas de gymnastique, vers notre point de départ.

La porte est fermée. Le couloir se divise en deux branches, juste devant ; nous ne nous en sommes pas rendu compte tout à l'heure. Où est passé l'homme chauve ? Qu'en ont-ils fait ?

– Ils étaient peut-être trois, dis-je à Mike.

– Possible, grogne-t-il. Inutile de demander au chien de nous dépanner, avec ce type qui ne sent rien... Quel veau !...

– Ils l'ont sûrement bouclé, dis-je. Si on essayait d'ouvrir toutes les portes ?

– C'est risqué, dit Mike. Quel couloir prend-on ?

Nous pouvons aller à droite, à gauche ou revenir au point où nous avons laissé nos deux suborneurs en pitieux état.

– Si on foutait le camp ? dis-je encore. En repassant par le soupirail ?

– La porte est fermée, dit Mike.

Il a une façon de me regarder qui me fait rougir. C'est idiot de rougir. Quand même... ce qu'on est bien chez soi...

– Je n'ai pas les foies, dis-je, j'ai simplement un peu envie de dormir.

– Mon vieux, dit Mike Bokanski, à votre place, j'ai l'impression que j'aurais plutôt envie de compresses et d'une paire de béquilles... Je ne sais pas en quoi vous êtes bâti, mais ça tient le coup... Pendant qu'on est là, rouvrez donc la porte tout de même... on peut avoir besoin de filer, ça fera au moins une issue qu'on connaît.

Je m'approche de la porte et je l'examine. Elle est solide. Je pousse un peu avec mon épaule. Ça ne bouge pas. Je recule.

– Attention, dis-je à Mike.

Je prends mon élan et je rentre dedans avec mes quatre-vingt-dix kilos. Ça craque de tous les côtés et je m'effondre au milieu d'une douzaine de morceaux de bois. Mike m'aide à me relever. Ça a fait un peu de bruit.

– Je n'y comprends rien, dit-il. Est-ce que vous vous rendez compte du chahut que nous faisons depuis une demi-heure ? Et tout ce qui est

venu, c'est trois types complètement fous.

– C'est un drôle d'endroit, dis-je en me massant la clavicule droite. Mais j'en ai un peu marre.

Mike entre dans la pièce et constate que le soupirail est toujours là. Je l'ai suivi et je sursaute. Noonoo vient d'aboyer, un aboiement bref et sourd. Nous nous retournons et nous plaquons des deux côtés de la porte éventrée.

– Je commence à comprendre, dis-je. C'est cette pièce-là qui sert de souricière.

Des bruits de pas se rapprochent. Mike a rappelé son chien. Nous attendons. Les pas s'arrêtent à la porte. Noonoo se fourre dans les jambes de Mike, dégoûté. L'homme entre.

– Alors ? dit-il (et je reconnais la voix de C. 16 ou Jef Devay), vous venez voir l'opération dans la salle huit ?

XIX.

VISITE DOMICILIAIRE

Nous restons muets.

– Ils ont commencé, insiste Jef. Vous feriez mieux de venir voir tout de suite. Les opérations ne sont pas très longues en général.

– On vous suit, dit Mike. Où est cette salle huit ?

– Deux étages en dessous, dit Jef. On va prendre l'ascenseur. Vous avez cassé la porte, au fait ?

– Oui, dit Mike. N'en parlez pas, c'est une petite erreur.

– Ne me donnez pas de recommandations de ce genre, dit Jef. Vous savez bien que je répète tout ce qu'on me demande de garder pour moi.

– Excusez-moi, dit Mike. Et s'il vous plaît, retirez la main de votre poche.

Jef fait demi-tour et nous lui emboîtons le pas. Nous n'avons pas fait trois mètres que le chien Noonoo s'arrête et galope vers notre point de départ en remuant la queue. Nous entendons des exclamations et nous nous retournons pour apercevoir Gary Kilian et Andy Sigman qui considèrent avec intérêt l'état de la porte.

Je suis content de les revoir. Gary paraît un peu remis des bagarres de l'après-midi. Je ne décris pas sa figure, car je vous ai dit au début de cette histoire qu'il est joli garçon et ça ne correspond plus du tout pour le moment au tableau que je pourrais vous faire de sa physionomie.

Nous ne perdons pas de temps à bavarder. C'est déjà assez extraordinaire qu'ils soient là. Mike leur explique en deux mots ce qui nous est arrivé depuis notre séparation devant le grand mur de briques. Nous leur présentons le faux Jef Devay qui paraît ravi de ce supplément de compagnie et nous nous remettons en marche derrière lui. Son bras droit s'agite toujours avec régularité.

Pour la seconde fois, nous prenons le grand couloir mais nous tournons tout de suite à droite et, en quelques pas, nous sommes devant une batterie d'ascenseurs de taille à transporter chacun une

Packard et vingt-deux trombones à coulisse.

Jef Devay nous pousse vers la troisième cage et la porte s'ouvre sous la pression de son doigt. Nous y pénétrons tous les cinq et la machine s'enfonce dans le sol.

Elle s'arrête sans que nous ayons rien senti et nous voilà dans un second couloir identique au premier. La construction de cette propriété a dû coûter à notre ami Markus Schutz un nombre respectable de gros billets.

Jef s'engage vers la droite. Mike ne quitte pas son chien de l'œil, prêt à agir au moindre signe d'inquiétude de la grosse bête jaune. Ce sacré Mike s'obstine à marcher les mains dans ses poches et je m'attends sans arrêt à le voir envoyer ses œufs de Pâques dans la nature... Ça me gêne un tantinet. Tous les gnons que j'ai reçus depuis deux jours me taquinent aussi un peu et je voudrais bien boire un verre avec des petites filles de dix-huit ans, plutôt que de suivre un échappé d'asile dans des couloirs qui puent l'éther, à des kilomètres de la ville la plus proche. Jef s'arrête et ouvre une porte que j'avais à peine remarquée.

– Entrez, dit-il. On va se faire beaux.

Nous le laissons passer le premier et il se précipite dans la pièce. Celle-ci est carrée, immaculée. Des portes... des armoires métalliques laquées de blanc tout autour. Jef en ouvre cinq et nous fait les honneurs.

– Si vous voulez passer ces ravissantes tenues, dit-il. Ça vous permettra d'entrer où vous voudrez.

– Elles sont stérilisées ? demande Gary.

– Non, dit Jef avec un sourire, mais nous allons tous passer au stérilisateur. Ne vous inquiétez pas. C'est très bien installé. Moi, ils m'ont loupé, mais on peut vraiment dire que ce n'est pas de leur faute. C'est une simple erreur d'inattention, et puis les expériences en étaient à leurs débuts. D'ailleurs, c'est très agréable de se masturber toute la journée.

Andy et Gary ne sont pas habitués aux discours de Jef Devay, et ça paraît leur produire une certaine impression, mais l'olibrius ne s'en soucie pas et nous entraîne vers une autre porte flanquée d'armoires vestiaires. Il passe le premier. Nous le suivons et nous nous trouvons dans une sorte de cellule dont un des murs porte une série de cadrans. Les portes sont doubles et garnies de caoutchouc mousse, et près des cadrans, quelques manettes indiquent des repères et des numéros.

– Cinq minutes, dit Jef, et ça va être fait.

Il se plante devant les appareils, pousse une première manette qui ferme brutalement le panneau que nous avons laissé ouvert, puis manœuvre les autres instruments et la pièce se remplit d'une sorte de brouillard tiède et odorant, un désinfectant sans doute. La température monte et le brouillard s'épaissit. Malgré tout, on respire très facilement. C'est sans doute un nouveau procédé. Le docteur Schutz doit avoir plusieurs cordes à son arc.

Au bout d'un peu plus de cinq minutes, un gong sonne sur une note pure et grave et Jef ramène les manettes à zéro. Ceci a pour effet d'ouvrir un troisième passage, en face de celui par lequel nous sommes entrés, et nous nous dirigeons par là. Le chien de Mike Bokanski paraît ravi de sa stérilisation et il éternue cinq ou six fois avant d'emboîter le pas à son maître.

Nous voici devant une nouvelle porte.

Une pression sur le bouton d'ouverture et elle glisse sans bruit dans ses rainures. Nous apercevons un mur circulaire, comme le mur de fond d'un théâtre, et nous nous trouvons dans l'équivalent du promenoir circulaire desservant les loges. Mais pour remplacer les portes des loges, il y a seulement une série de hublots en verre épais et une lumière éblouissante en jaillit, inexorable, si forte que nous reculons, aveuglés.

Jef file sur la droite et Andy Sigman le suit.

Gary m'entraîne. Mike ferme la marche, avec le boxer qui semble un peu troublé par tout ce qu'il voit. Il doit avoir du mal à s'y reconnaître parmi tous les parfums qui traînent dans les salles.

Jef s'arrête. Nous en faisons autant, et maintenant que nos yeux y sont accoutumés, nous collons avidement nos visages aux hublots.

D'abord, je distingue mal. Et puis je vois.

À deux mètres de moi, une forme allongée, couverte de linges blancs laissant nu un champ opératoire de vingt centimètres sur vingt. Trois hommes, dans la même tenue que nous, s'affairent autour du corps.

À côté, sur une autre table, une femme. Cette fois, le champ opératoire est beaucoup plus grand car elle est attachée à la table par les pieds, les cuisses et les chevilles, et un lien d'acier plat et luisant lui enserme le ventre et à part ça, rien ne la dissimule. Ils n'ont pas l'air de s'occuper d'elle pour l'instant.

Il y a un appareillage compliqué à la tête de chacune des tables. Pour l'anesthésie peut-être.

Je cherche à voir s'il se trouve dans la pièce d'autres aides, et la

relative obscurité de tout ce qui n'est pas sous le feu aveuglant des deux réflecteurs géants ne me facilite pas la tâche ; je pense qu'il n'y a que les trois hommes.

Ils s'affairent autour de la première table. Je cherche à me rendre compte de ce qu'ils font, mais l'un des trois me tourne le dos. Un léger mouvement qu'il fait me permet de deviner qu'ils sont en train d'opérer un homme. Je ne peux pas regarder ça...

On ne ferait pas ça à son pire ennemi. Je détourne la tête. J'ai mon compte. J'ai compris d'où viennent les photos. Je ne tiens pas à en voir plus long. J'ai envie de m'en aller. Me tremper dans l'eau fraîche. Prendre un bain dans le Pacifique. Ça sera tout juste assez grand.

Je viens à peine de détourner la tête et j'ai la sensation d'un mouvement à ma gauche. J'entends le grondement de Noonoo et en un éclair, je le vois s'aplatir et reculer avant de filer vers le fond du couloir circulaire. À ce moment-là, tout se passe très vite. Je me retrouve en face d'un bonhomme qui a une bonne tête de plus que moi... Ce n'est pas possible, je dois être cinglé. Il n'a pas de masque. Il est tout en blanc.

– Mike !... Gary !...

Je trouve la force de crier leurs noms d'une voix étranglée et les pattes du monstre s'abattent sur moi. Ses yeux bleus, durs et froids, me dévisagent... comme on regarde une punaise. Je sens ses doigts m'écraser les omoplates comme des pinces d'acier.

Un coup de feu... deux... Je hurle... J'ai mal... Je me tords dans les doigts de la bête... Sa figure me regarde. Seigneur ! Il n'a pas d'expression... Un trou rouge est apparu dans son front, le sang ruisselle sur sa figure et il serre... il serre de plus en plus fort... Je sens des larmes jaillir de mes yeux... Ça va casser...

Deux coups de feu encore... Nous tombons presque en même temps. Mike me dégage du cadavre immense qui n'a pas eu un frémissement en s'affaissant.

J'ai à peine le temps de me remettre sur mes pieds et Jef nous appelle d'une voix douce.

– Il vaudrait mieux nous en aller, maintenant, dit-il. Le docteur Schutz ne va pas être content du tout que vous ayez tué un des sujets de la série R.

C'est Gary qui l'a achevé de deux balles dans le dos... au niveau du cœur. Tout ce qui suit se passe trop vite pour que j'aie le temps de penser à mes épaules froissées et abîmées par la poigne d'acier du monstre. Nous galopons derrière Jef Devay qui nous entraîne vers les

profondeurs du couloir. Un passage dans lequel nous nous engouffrons, nous tournons à droite, encore à droite... Je suis complètement perdu. Le petit père Sigman s'en donne à cœur joie et je l'entends glousser derrière son masque, ravi de l'aventure.

Moi... ma foi, j'hésite à vous le dire... bon Dieu, j'ai vingt ans, je pèse deux cents livres, rien que du muscle... et je n'ai pas peur de grand-chose... zut... tant pis... je me décide... eh bien, en courant, je m'aperçois que...

Parfaitement. Comme un gosse de trois ans. J'ai mouillé mon pantalon tellement cette brute monstrueuse m'a fichu la frousse.

Et combien y en a-t-il encore dans cette baraque infernale... Je comprends pourquoi ils se fichent pas mal qu'on y entre ou qu'on n'y entre pas...

Avec des zèbres comme ça pour faire la police, ils ne risquent pas d'être dérangés très longtemps.

Mais quelles horreurs nouvelles allons-nous voir. Je suis tellement absorbé par mes réflexions que je me retrouve enchevêtré dans Mike Bokanski, il vient de s'arrêter juste devant moi, et moi, j'ai continué, heureusement qu'il était là, sans lui je rentrais dans le mur, mais je frémis en pensant à ses grenades et je saute sur mes pieds comme piqué par la tarentule. Il ne m'en veut pas... Il a l'air aussi effaré que Gary et Andy. Seul Jef reste impavide.

– Ce n'est rien, nous dit-il. Ici nous ne risquons plus grand-chose. Personnellement, je suis ravi que vous ayez tué R. 62. Il était toujours en train de me blaguer parce que j'ai été trop cuit. Lui, il n'avait rien qui cloche... d'accord... mais c'est lui qui est mort ; ça lui apprendra.

– Ça va, coupe Gary. Comment peut-on sortir d'ici ?

– Oh ! dit Jef, très mondain, ça serait ridicule et désobligeant de quitter la maison de santé modèle du docteur Schutz sans avoir visité au moins les chambres d'incubation et de vieillissement accéléré des embryons. Comme ça, je pourrai vous expliquer exactement et en détail l'accident qui m'est arrivé, ce qui ne peut manquer de vous passionner au plus haut point.

– Zut, dis-je. J'ai ma dose ! Filons, et en vitesse. Je laisse tomber le docteur Schutz. Ça me plairait bien plus d'aller étudier la culture de la vigne à San Bernoo. Et vous, dis-je, on vous emmène si vous voulez. Comme souvenir.

– Allons, dit Mike, remettez-vous, vous deux. On a tout de même une bonne occasion de voir des choses intéressantes.

– Mais oui, dit Andy Sigman. Rock, Gary, mes enfants, vous êtes

fatigués et je comprends ça après ce que vous avez fait, mais rendez-vous compte que ça commence seulement à devenir palpitant. Songez au pauvre Andy... un vieux bonhomme qui s'embête toute la journée... C'est pas tous les jours que j'aurai l'occasion de voir des trucs de ce genre-là...

– Écoutez, dis-je, on a déjà pas mal de chances d'avoir des ennuis après le coup des grenades du gars Mike... mais si on est obligé de tuer tous les types qu'on trouve ici parce qu'ils ne sont pas maniables, on aura de plus en plus de mal à expliquer tout ça à la police.

– Vous nous laisserez nous débrouiller, dit Mike. Andy et moi, on s'arrangera.

Jef Devay, pendant ce temps, s'impatiente.

– Dépêchez-vous, dit-il. Toute la journée ils ont déménagé des caisses et vidé des salles entières et demain ils emmèneront ce qui reste. Alors grouillez-vous un peu. Sans ça vous ne verrez rien.

Nous dressons l'oreille et nous le suivons.

– Qu'est-ce qu'ils ont déménagé ? demande Mike négligemment. Jef sourit avec malice.

– Ah ! Ah ! dit-il. Vous voyez comme je suis embêtant. On m'avait fait jurer de ne pas parler, et depuis que vos amis sont arrivés, je n'arrête pas de tout raconter.

Nous atteignons une nouvelle porte et elle s'ouvre devant Jef. Nous franchissons une sorte de sas faiblement éclairé par un tube luminescent violet. Après la dure lumière du couloir et l'éblouissement de la salle d'opérations, c'est un vrai repos, un peu sinistre, à part ça.

– Vous ne saviez pas que le docteur Schutz allait quitter San Pinto ? dit Jef.

Nous sommes arrêtés devant un panneau d'acier mat. Le silence est complet. Il règne ici une atmosphère bizarre, un peu celle que l'on rencontre dans les grandes salles de l'Aquarium... humide... tiède... inquiétante.

– Ne lanterions pas, dit Gary. Vous nous raconterez les histoires de Schutz une autre fois.

– Mais non, dit Mike, on a tout le temps... laissez-le parler.

– D'ailleurs, je ne sais rien, dit Jef. Hier, des camions sont venus et toute la journée d'aujourd'hui ils ont emporté du matériel, des appareils et des séries de sujets. Tous les sujets de D à P. Et le docteur Schutz est parti lui-même ce soir. Demain, cette salle-ci sera vidée. Je crois qu'il a vendu la clinique.

– Où va-t-il ? demande Mike brutalement.

– Mais... je ne sais pas, dit Jef. Ne me parlez pas comme ça, je suis très froussard.

Il manœuvre le levier d'ouverture de la grande plaque d'acier qui rentre dans le mur de droite et nous passons. Il règne ici le même jour que dans le sas. Nous commençons à y être habitués.

La salle est très grande, au moins trente ou quarante mètres de long. C'est une espèce de galerie, plutôt. À intervalles réguliers, des socles de porcelaine blanche... non, c'est de l'acier laqué, supportant des caisses de verre épais doucement éclairées par-dessous. Nous faisons quelques pas. Il fait très chaud, bien plus chaud que dans le sas, et nous respirons avec peine ; pourtant nous avons arraché nos masques depuis quelques minutes déjà. Je me penche sur l'une des caisses. Je ne comprends pas bien ce que je vois. Chaque glace est recouverte d'une plaque de verre épais.

Soudain, je recule et je pousse une exclamation d'horreur. La tête qui me regarde de l'autre côté de la vitre, avec ses horribles yeux globuleux et rougeâtres, c'est celle d'un fœtus humain. Qui me regarde, façon de parler... car des paupières minces et tendues recouvrent les orbites. Ça remue doucement... c'est affreux à voir... dans un liquide trouble.

Mike, Gary et Andy sont penchés sur d'autres objets analogues... et le spectacle n'a pas l'air de les transporter d'enthousiasme. À côté de chaque caisse, il y a un tableau de réglage qui porte des indications dont je ne comprends pas le sens.

Je m'éloigne de quelques pas, mais il y en a partout, et maintenant que je sais ce que renferment toutes les boîtes de verre, je n'ai qu'un désir, c'est de partir d'ici.

J'attrape Jef Devay par l'épaule.

– Vous n'avez rien de mieux à nous montrer ?

– Ils ne sont pas tous comme ça, dit-il. Dans le fond de la salle, il y en a de plus avancés.

– Ça me suffit, dis-je.

– Mais il n'y a plus d'eau, pour les autres, dit-il. Ils sont... euh... ils sont vivants, en somme. Ils sont... nés, si je puis dire.

– Ne vous gênez pas pour moi. Mais ça ne me dit rien.

– Ah !... dit Jef. En somme, vous voyez ce qui m'est arrivé, moi, c'est que mon réglage s'est dérégulé. J'ai été trop chaud tout le temps.

– Ça ne vous a pas tellement mal réussi, dis-je. Je rejoins Gary,

Andy et Mike.

– Pas beau, dit Mike. Intéressant tout de même.

– Reste à savoir comment il les fabrique, dit Gary. Jef intervient.

– Il les prend vraiment très jeunes, dit-il. Il y a plusieurs méthodes. Tantôt il fait féconder normalement une femme, sélectionnée, par un homme sélectionné, tantôt il féconde directement les ovules qu'il prélève par opération chirurgicale, mais de toute façon, dans le premier cas l'ovule fécondé est prélevé sur la femme avant la fin du premier mois. Il a encore d'autres procédés... je ne les sais pas tous.

– C'est le premier procédé auquel il voulait t'employer, dit Gary.

– Oui, dis-je. Quand je vois ces trucs-là, ça me flanque la chair de poule.

– Venez, dit Jef, je vais vous montrer la salle suivante. Quand ils ont un an il les met en couveuse spéciale et il les vieillit artificiellement avec des bains d'oxygène et un tas d'autres systèmes. Dès l'âge de trois ans, ses sujets sont en mesure de se reproduire. En dix ans, il arrive à faire tenir près de quatre générations. Je ne peux pas vous faire voir ceux de trois ans, on les a déménagés hier... mais la salle est derrière.

– Ça va, dit Mike, ça ira comme ça.

XX.

TABLEAUX DE GENRE

– Oh, zut, dit Jef, déçu. Vous croyez que ça m’amuse de rester toute ma vie dans cette clinique de tordus, et en faisant semblant de trouver ça drôle. Pour une fois que j’ai de la visite, faites au moins comme si vous vous intéressiez à tout ça... Écoutez, j’ai encore quelque chose à vous montrer... Je ne voulais pas, parce que c’est un spectacle que je considère, personnellement, comme exténuant... mais il y a encore une fille là-haut, qui doit être en train de... mais je vais vous laisser la surprise.

Nous nous regardons tous les quatre et Noonoo crache par terre avec un rictus dégoûté.

– Y en a marre, dit-il. Y a pas de chiennes, dans le coin ?

C’est la première fois qu’on l’entend protester, aussi Mike ne l’engueule pas trop.

– Nous avons bien cinq minutes, observe Andy Sigman. Retirez votre main de votre poche, ajoute-t-il à l’adresse de Jef Devay. Ça fait quinze fois qu’on vous le dit.

– Moi, ça fait bien plus de quinze fois que je le fais, remarque Jef ; vous devez lutter contre une vieille habitude et vous serez bientôt découragés. Venez.

Nous quittons la salle avec un certain soulagement et le panneau d’acier coulisse dans ses rainures avec le doux bruit du métal huilé sur des billes bien astiquées. Pour la six cent soixante-neuvième fois, nous nous retrouvons dans le couloir et Jef prend la tête de notre petit groupe.

– Si je vous disais ce que vous allez voir, dit-il sans avoir l’air d’y toucher, vous ne pourriez plus marcher.

– Ça va, Devay, dit Mike. On verra bien nous-mêmes. Inconsciemment, nous pressons le pas. Les ascenseurs ne sont pas loin.

Nous voilà tout en haut du bâtiment. Aucun de nous ne sait plus s’il fait jour ou nuit car c’est toujours le même éclairage implacable. Les portes ont des numéros fluorescents et certaines indications qui les

complètement restent lettre morte pour nous. Jef part comme un lapin sur une toile cirée, je le suis, serré de près par Andy Sigman. Mike vient ensuite, puis Gary, et Noonoo ferme la marche, l'air réprobateur.

Cette fois-ci, je suis sûr et certain que nous foulons le sol du couloir où l'on m'entraîna le premier jour. Une partie de mon individu se le rappelle avec une précision encore plus grande. Je heurte les talons de Jef Devay qui se met à galoper et nous aboutissons enfin à une porte – combien de portes y a-t-il dans cet endroit ? – presque au bout du couloir.

Jef entre sans aucune précaution et en quatre secondes nous sommes massés derrière lui.

– C'est en dessous que ça se passe, dit-il. Venez.

Il referme le panneau et allume une petite veilleuse dont la faible lueur nous donne envie de pleurer de soulagement. Noonoo va même jusqu'à lever la patte contre le mur, mais il extériorise trop ses sentiments.

Jef a gagné le centre de la pièce et se penche. Il tire sur une poignée qui, au repos, est encastrée dans le sol, et fait basculer un rectangle de plancher de cinquante centimètres au carré. Nous nous groupons au-dessus de l'ouverture et ma foi... personnellement, je ne suis pas mal placé. J'ai le temps de jeter un dernier coup d'œil sur Jef et de constater, chose curieuse, qu'il est tout à fait calmé et puis je me plonge dans la contemplation des cuisses de Cynthia Spotlight qui, deux mètres plus bas, se fait arranger par un sujet de la série W, au moins, si j'en juge d'après le calibre des armes qu'il emploie.

Jef murmure à mon oreille.

– Moi, ces trucs-là, ça me laisse complètement froid. J'en ai tellement vu... Je trouve qu'on s'amuse bien mieux tout seul.

– Excusez-moi, dis-je... mais je vous répondrai tout à l'heure. J'entends Gary s'exclamer. Il a dû reconnaître Cynthia d'après la photographie que nous connaissons d'elle, celle que Mac nous avait montrée dans le bureau des Disparus et qui nous mena d'abord à Mary Jackson.

Jamais je n'ai vu une fille subir ce qu'elle subit avec ce sourire... Il est vrai que je suis puceau... Il la tourne, il la secoue, il la tripote, il la renverse, il la chatouille, il la caresse, il l'écrase, et... il remet ça toutes les cinq minutes.

Je m'imagine un instant que Sunday Love est à mes côtés et je l'empoigne par l'épaule, mais j'entends la voix de Mike qui me dit :

– Doucement, vieux frère... ce n'est que moi... désolé...

– Voulez-vous la sonorisation ? propose, presque en même temps, Jef, toujours aimable et prévenant.

Il va vers le mur et manipule des boutons sur un cadran. Le temps que l'amplificateur soit chaud, la fille subit cinq changements de position. Jamais je n'ai vu un type comme le mâle qui s'affaire en dessous de nous. Jef est revenu, je le pousse du coude.

– Fabrication Schutz ?

– Oui, dit-il. Série T. C'est une série reproductrice spéciale. Je suis fasciné par le jeu des muscles de l'homme. Il a au moins un mètre soixante de tour de poitrine et il a l'air dessiné au pinceau tellement il est couvert de creux et de reliefs que des pauvres types mettent dix ans à ne pas acquérir en faisant huit heures de culture physique par jour. Moi qui me croyais bien bâti... J'ai remporté l'année passée le titre de M. Los Angeles... je peux l'avouer maintenant... eh bien... je crois que ce type me surclasse...

Je pense à tout ça d'une façon assez distraite parce que nous entendons depuis quelques secondes ce qui se passe en dessous... et c'est dommage pour vous, mais il m'est impossible de transcrire les paroles de cette fille en ce moment. Il l'a mise debout... il la tient à bout de bras et l'empêche de s'approcher de lui et elle hurle... elle hurle des choses telles que Noonoo lui-même se retourne, gêné. Très lentement, l'homme l'attire à lui... elle se débat et tente d'accélérer le mouvement, mais Hercule lui-même aurait du mal à lutter contre la volonté de ces muscles d'acier qui se contractent peu à peu. Elle renverse la tête en arrière... sa bouche à demi ouverte halète rapidement... ses yeux se ferment, et leurs deux corps ruisselants de sueur se soudent l'un à l'autre... les ongles de Cynthia labourent profondément la chair des épaules colossales qui lui font face... et moi, je me demande ce qui m'arrive... La voix de Jef s'élève.

– Ils en ont encore pour deux bonnes heures, dit-il. Si ça vous amuse, vous pouvez rester, mais moi, j'aimerais mieux qu'on joue à la course des escargots ou à chat perché...

Je me lève péniblement. Mike, Andy et moi, nous évitons de nous regarder. Quant à Gary... il dort. Ça, c'est la plus belle...

– Merci pour le spectacle, Jef, dis-je. Ça changera probablement l'orientation de ma carrière, et c'est à vous que je le devrai.

– Oui ? dit Mike... heu... C'est vrai que ça donne à réfléchir...

– Réfléchir est-il bien le mot ? murmure Andy. Je crois que ces divertissements ne sont plus du tout de mon âge.

Il paraît plutôt déprimé. Je lui lance une grande claque dans le dos.

– Allons, Andy... faut pas vous en faire... On va terminer ce boulot-là, et puis ça sera notre tour de nous distraire un peu. Quand tout sera passé, je vous promets une tournée des grands-ducs dont vous me direz des nouvelles.

Jef s'approche du panneau central et le referme. On n'entend plus que les halètements de Cynthia dans le haut-parleur. Mike se dirige vers le tableau de commande. Il coupe le courant et s'essuie le front.

– Sortons d'ici, dit-il. On en a assez vu. Y a-t-il moyen de passer dans le bureau de Schutz avant de filer ?

– Tout le bureau a été déménagé, dit Jef. Le docteur est parti, je vous le répète. Il y a sur la côte du Pacifique à dix-sept ou dix-huit cents kilomètres, je ne sais plus où, une île qui lui appartient et il a tout emmené là-bas.

– Par bateau ? demande Andy.

– Pensez-vous, dit Jef. Par B 29. Il en a un stock. Toutes les installations de l'île sont intactes ; elle a servi de base pendant la guerre et elle vient d'être vendue au titre des surplus.

– Tiens, dit Andy. Vous savez ça aussi. Décidément, Jef, vous savez beaucoup de choses.

– Oh, dit Jef, quand on n'a rien à faire de toute la journée, il faut bien chercher à s'instruire autant qu'on peut. Mon activité sexuelle égocentriste me laisse le loisir de cogiter et de phosphorer un peu, le cas échéant. Allez, quittons cet endroit... Je vous assure qu'il n'y a plus rien d'intéressant pour vous.

Nous suivons Jef et il nous pilote sans encombre jusqu'à la sortie, le soupirail par lequel nous avions pénétré dans le bâtiment. Je ne cherche plus à m'étonner de rien : personne ne nous empêche de sortir, personne ne nous tire dessus et nous atteignons sans encombre une brèche, qui paraît récente, du mur d'enceinte.

– C'est par là que nous sommes entrés, Kilian et moi, explique Andy.

Gary acquiesce. Il n'est pas encore très bien réveillé. Jef n'a pas l'air de vouloir nous quitter. Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire de ce type-là ?

– Tenez-vous tranquille, mon vieux, lui suggère Mike. À la clinique, ça va, mais dehors, vous allez vous faire remarquer.

– Il faut que je trouve autre chose, alors, soupire Jef. Dites, le chewing-gum, est-ce que ça calme ?

– C'est pas mal, approuve Mike.

Il lui en glisse un paquet et Jef se met à mastiquer. Nous avons

rejoint la voiture de Sigman.

– Mary Jackson est-elle toujours dans le coffre ? demande Mike.

– On l’a laissée avec les autres au chef de la police de San Pinto, dit Andy.

– C’est de la folie, dis-je. Il est sûrement à la solde de Schutz.

– Je veux dire du *nouveau* chef de la police, répond Andy. Tenez, Rock, regardez ça, ça va vous expliquer des choses.

Il tire son portefeuille, l’ouvre et en sort un papier qu’il me tend. Je lis et je vois que les lecteurs ont ordre de se mettre à la disposition de l’agent Franck Say, détaché par le F.B.I. pour enquêter sur les activités de Schutz, Markus, médecin et mathématicien... Suivent un tas de consignes auxquelles je ne comprends plus rien. Je suis complètement ahuri.

– C’est vous, Franck Say ? dis-je à Andy.

– C’est moi.

– Et Mike ?

– C’est son vrai nom. Il est aussi du F.B.I.

– Alors, pour les grenades, il ne risque rien ? dis-je, un peu déçu.

– Il a des manies... dit Andy. On est forcé de les tolérer parce que c’est un excellent agent ; mais en haut lieu, ce n’est pas très bien vu tout de même.

Nous nous sommes installés dans le taxi d’Andy (je ne peux m’habituer à son nouveau nom) et il démarre.

– On va faire nettoyer tout ça, dit-il.

Il fait nuit noire et nous nous en rendons compte pour la première fois. Les phares de la Chevrolet balaient la route. Mike parle dans son micro et je me doute de ce qu’il leur raconte ; à l’entendre, la tante Clara vient d’avoir des quadruplées mais ces gars du F.B.I. ont sûrement des codes multiples à leur disposition. Le ronron de la voiture a endormi Gary de nouveau et Jef mastique son chewing-gum avec rage. Brave gars, mais il est quand même un peu dérangé.

– Où va-t-on ? dis-je à Andy.

– On va dormir un peu... dit-il.

– Zut... j’ai pas sommeil...

– Mon vieux, il faut récupérer. C’est demain le dernier coup de collier...

– Demain ?

– Demain, on va se faire parachuter dans l'île de Schutz. Pendant ce temps là, un torpilleur fera route sur l'île et quand ils arriveront, il faut que tout soit terminé et qu'il n'y ait plus qu'à embarquer les bonshommes.

– C'est nous qui allons faire ça ? dis-je.

– À moins que ça ne vous ennuie... Vous êtes dans l'affaire depuis le début, vous savez de quoi il s'agit... et puis, surtout...

– Quoi, surtout ?

– Vous pouvez très bien passer pour un des sujets de la série T.

Je suis soufflé, et en même temps, assez flatté. Alors, malgré tout, en somme, je peux tenir le coup devant les produits du docteur Schutz. Andy n'a probablement aucune raison de me faire des compliments gratuits. S'il le dit, c'est qu'il le pense... et c'est un homme de grand jugement.

– Je viens avec, dit Jef.

– J'y compte bien, dit Andy. Vous pourrez vous introduire au milieu des hommes de Schutz sans attirer l'attention et faire votre travail. Nous deux, nous resterons planqués dans la nature... Nous serons d'ailleurs quatre de plus. Quatre types sûrs...

Gary se réveille.

– Je viens aussi... dit-il. Quel papier sensationnel pour le *California Call* !...

Ça, alors, s'il y a une chose dont je me fous...

XXI.

JE ME DÉVERGONDE

Et me voilà tout seul chez moi à six heures et demie du matin. Andy et les autres viennent de partir. J'ai rendez-vous avec eux à une heure à l'aérodrome d'où nous nous envolerons pour le Pacifique.

Pas question de dormir à cette heure-là. Par contre, il peut être agréable et instructif de donner un coup de téléphone.

Je me déshabille, je me frictionne avec de l'alcool de bergougnotte et je passe une belle robe de chambre en soie orange sur mon slip. Et puis, les deux pieds dans des sandales de cuir, je m'étends sur mon lit et j'empoigne l'appareil que je taquine six fois de suite, comme il se doit.

Une voix d'homme, endormie, me répond, et je fronce le sourcil.

– Allô ? Qu'est-ce que c'est ?

– Rock Bailey à l'appareil. C'est toi, Douglas ? Qu'est-ce que tu fais chez Sunday Love ?

– C'est une garce... murmure Douglas. Une ordure. Une crapule. Une lesbienne.

– Qu'est-ce que tu fais chez elle ? Réponds !

– Je l'ai raccompagnée chez elle, dit Douglas soudain véhément. Je lui avais payé à dîner, le cinéma, le dancing, tout. J'ai dépensé quarante-sept dollars dans ma soirée. Je suis monté chez elle prendre un verre. Je croyais que ça y était et j'ai commencé à me déshabiller et elle s'est mise en colère. J'ai essayé de l'embrasser, elle m'a flanqué un cendrier sur la poire et elle est partie en claquant la porte et en emportant mon pantalon. Elle m'a dit que je pouvais bien coucher dans son lit si c'est ça que je voulais, mais qu'elle préférerait dormir seule plutôt qu'avec un satyre, surtout un satyre avec une gueule comme la mienne. Alors, je n'ai plus de pantalon et je ne peux pas rentrer chez moi puisque mes clés sont dedans, et je suis resté chez elle.

Il bâille distinctement.

– Tu es un mufle, dis-je. Tu devrais laisser les femmes tranquilles.

Pourquoi ne deviens-tu pas champion de baseball ? Les sportifs ne touchent pas aux filles, d'habitude. Comme ça tu n'auras pas de déception.

– Ouais... dit-il. Eh bien, je vais continuer à dormir. Au fond on est très bien, tout seul dans un lit. Salut.

Je raccroche et je compose le numéro de Douglas. Ça ne rate pas. La chérie est là et elle n'a pas l'air content.

– Qu'est-ce que c'est ? aboie-t-elle. C'est vous, espèce d'imbécile.

– C'est Rock, dis-je. Ce vieux Bailey.

– Oh ! s'exclame-t-elle. Je croyais que ce crétin de Douglas Thruck venait encore me proposer des divertissements romains. Qu'y a-t-il Rock ? Je peux vous aider à quelque chose ?

– Oui, dis-je. Mon matelas est très dur et il a besoin de quelques exercices d'assouplissement.

Ben, mes enfants, si elle n'a pas compris avec ça, qu'est-ce qu'il lui faut comme dose... Ma foi, tant pis... je suis vierge et je suis censé ne pas savoir comment on s'y prend avec les femmes.

– Heu... dit-elle. Ça m'a l'air d'une drôle de proposition à faire à une femme honnête. Mais après tout, vous ne pouvez pas savoir que je suis une femme honnête... aussi je vais venir vous l'expliquer moi-même. Où êtes-vous ?

Je lui donne l'adresse et mon cœur bat drôlement fort. Zut, alors, on a beau dire, la première fois, ça représente quand même quelque chose. Est-ce que je vais savoir comment on fait ?... J'ai même pas de manuel élémentaire...

Ben, je crois que je saurai... Je n'ai qu'à me rappeler ce que j'ai vu chez le docteur Schutz.

Je range la chambre en vitesse en fourrant tout ce qui traîne dans l'armoire... La femme de ménage mettra tout ça en ordre demain. Je file dans la salle de bains et je m'apprête à prendre une douche pour me rafraîchir les idées parce que j'ai l'impression que si ça continue, je vais commencer sans elle... et juste au moment où l'eau fraîche commence à me couler sur les épaules, j'entends la porte qui s'ouvre et une voix douce :

– Rocky ? Où êtes-vous ?

Elle entend le bruit de l'eau et elle s'amène, pas gênée du tout... Elle a un pantalon et un chandail noirs comme ses cheveux avec un rang de perles autour de son joli cou rond et ça lui va comme rien du tout à la Vénus de Milo.

– Quelle bonne idée, Rocky... Ça va nous faire du bien.

En deux secondes, le pantalon tombe et le chandail vole et Dieu me pardonne, elle n'éprouvait le besoin de rien d'autre. Je ne sais plus où me mettre... Elle entre dans le bassin carré dont je n'avais pas eu le temps de tirer le rideau.

– Poussez-vous... grande brute... Réveiller une jeune fille comme il faut à des heures pareilles... Rocky... mon chéri... Vous savez que vous êtes... à se mettre à genoux devant.

Aussitôt dit, aussitôt fait... ça ne se passe pas du tout comme je l'avais prévu... c'est facile... c'est même beaucoup trop facile... je n'ai rien à faire... Mais elle, par exemple, elle sait se débrouiller... Pas à dire, la main d'œuvre artisanale, c'est encore bien supérieur à l'électricité du père Schutz...

Je l'empoigne sous les bras, et je la relève...

– Sunday... mon petit... vous ne voudriez pas qu'on reprenne la théorie au début?... Je suis un novice, vous savez...

Elle s'appuie contre moi et mon dos touche le poussoir de la douche... L'eau nous gicle sur tout le corps et ma peau commence à fumer... Je l'embrasse à travers les mille jets qui nous vrillent. Sa main me guide... je la soulève de quelques centimètres pour compenser la différence de niveau... elle ne pèse rien dans mes bras... je suis dans un état d'énervement indescriptible... elle ne veut pas s'écarter d'un millimètre.

– Sunday... C'est dangereux.

Elle ferme les yeux et sourit et elle me traite de sacré idiot et de gourde et de premier communiant et elle me mord la lèvre aussi fort qu'elle peut... Je ne peux plus tenir et je sors de la douche en la portant toujours... Je chancelle dans la pièce, je me prends les pieds dans le tapis et je réussis à atterrir en travers du lit... Elle est toujours vissée à mon corps et elle me force à m'allonger sur le dos...

– Rocky... Laissez-moi vous montrer, si c'est la première fois...

Je me laisse aller... J'essaye de noter mes impressions... Je n'ai pas le moindre regret... Mais ça ne ressemble à rien de ce que je connaissais.

Doux Jésus... C'est encore plus agréable que de manger de l'ananas glacé...

Et le temps passe... comme une lettre à la poste aérienne...

En somme, c'est au docteur Schutz que je dois d'avoir perdu ma virginité six mois plus tôt que je ne l'avais prévu. Au docteur Schutz et

à Sunday Love... Cette pensée me frappe tandis que j'embrasse distraitemment la partie du corps de Sunday qui se trouve à portée de mes lèvres... pas mal choisie, d'ailleurs, ferme et doucement bombée, comme un fruit de Californie, mais en plus savoureux.

Je commence à tout voir à travers un léger brouillard et je me demande si c'est l'effet des coups sur la tête ou des manœuvres de mon amie, qui a l'air aussi active qu'il y a quatre heures, quand elle est entrée dans mon appartement...

– Sunday... dis-je.

Elle me ferme la bouche en poussant son corps en avant et je comprends ce qu'elle veut que je fasse, parce que tout de même, à la onzième fois, j'ai beau être bête, je finis par piger. J'ai une crampe dans la mâchoire à force de me démenier de toutes mes mandibules mais c'est un genre de crampes que je conserverais volontiers quelques jours...

Heureusement, je suis devenu un peu plus expert et son corps se détend brusquement, me faisant comprendre qu'elle désire cinq minutes de répit... pour elle, mais pas pour moi, car je m'aperçois d'un regain d'activité par ailleurs...

– Sunday, dis-je très vite, un peu de repos... Je tombe... On casse la croûte et on recommence... Je n'ai pas dormi depuis quatre jours, vous savez...

– Moi non plus, murmure-t-elle en se redressant et en collant son visage tout près du mien... mais moi, c'était parce que j'avais envie de vous.

Je joue un peu à l'hypocrite.

– Vous aviez Douglas Thruck, dis-je. Pour passer une soirée, tout de même...

– J'ai déjà passé deux soirées à l'entendre exposer le plan général de l'introduction à son *Esthétique du Cinéma*, dit-elle en se calant confortablement entre mon bras droit et mon torse.

– Et ça vous suffit ?

– J'aime mieux votre esthétique à vous... murmure-t-elle en me mordant la poitrine.

Ma main gauche caresse ses seins aigus et elle se tortille contre moi comme une chatte. Je me redresse et je l'assieds en même temps que moi. Je regarde l'heure. Onze heures. Dans deux heures, il faut que je sois là-bas... Je saute hors du lit et je me casse la figure. J'ai les jambes d'un faible... Heureusement, ça ne dure pas... C'est juste que la position allongée me paraît bien supérieure à la verticale.

- Rock ! crie Sunday Love... Vous n'allez pas repartir...
- Je suis forcé, mon chou.
- Oh... se lamente-t-elle. Pour une fois que je rencontre un homme à qui je ne sois pas forcée de faire manger des tamales au piment rouge...
- Et encore, dis-je, vous m'avez pris fatigué. Attendez un peu que j'aie retrouvé ma vraie forme.
- Rocky... mon petit... ce n'est pas possible... ça ne doit jamais vous arriver, d'être fatigué...
- Oh, dis-je en m'étirant... pas souvent. On verra ça quand je reviendrai... Moi, personnellement, je vous conseille de chercher une amie pour vous doubler ce jour-là... parce que maintenant que je connais la musique... on va accélérer un peu le tempo...

XXII.

ON REMET ÇA

J'ai un mal affreux à m'arracher aux bras de ma charmante amie, mais les aiguilles de ma montre ne savent pas ce que c'est que l'amour et je dois leur obéir. Je la laisse complètement nue au milieu de ma chambre et je descends en quatrième vitesse pour trouver un taxi. Il faudra que je pense à récupérer ma bagnole.

Bon. Elle est là, devant ma porte. Andy Sigman travaille vite. Ça, ça me fait gagner un bon quart d'heure... Je ne serai pas obligé de courir comme un fou.

Chemin faisant, je me remémore les quelques jours de cette aventure et il faut croire que je suis sérieusement vidé, parce que tout cela m'apparaît d'un terne...

Même la matinée avec Sunday Love... Bon Dieu, j'avais sans doute raison de retarder mon... disons mon initiation le plus que je pouvais... Ces choses que je viens de faire avec elle me paraissent parfaitement normales... agréables, certes, et propres à vous faire passer des matinées rapides et rafraîchissantes... mais nettement insuffisantes... J'ai l'impression que je la connais maintenant sur toutes les coutures... Je cherche... Je cherche... Y aurait-il quelque chose que je ne lui aie pas fait ?

Mon éducation est déplorable sur ce point. Il est absolument nécessaire que je me renseigne. Il doit tout de même y avoir des trucs techniques qui m'échappent. Sinon... C'est bien ce que je lui ai dit... Il faudra que j'en prenne trois ou quatre à la fois... Ou alors une fille d'un format vraiment supérieur... de quoi m'occuper les mains...

J'évite de justesse un camion qui s'apprêtait à me faire voir sa marque de tout près et je pense à du pudding à l'avoine pour faire baisser ma tension artérielle. Je déteste le pudding à l'avoine : ma mère m'en faisait manger des kilos quand j'avais onze ans et j'étais obligé d'aller me chatouiller le gosier avec la queue du chat pour restituer à Dieu la part du pauvre. Ce ne sont pas des souvenirs agréables et je sens mon pouls prêt à s'arrêter. C'est tout ce que je cherchais.

J'arrive à l'aérodrome dix minutes avant l'heure du rendez-vous.

Mike et Andy sont déjà là et ils me présentent quelques types râblés et un petit bonhomme mince, les yeux noirs, l'air intelligent, qui a l'air froid mais dont le regard se plisse pour me sourire.

– Aubert George, me dit Mike Bokanski. Un des meilleurs agents locaux.

Je lui serre la main. Toute l'équipe paraît au complet.

– Rock, dit Andy, l'avion ne sera pas prêt avant une heure et demie au minimum. À votre place, j'irais prendre un verre au restaurant et roupiller un peu.

– Pas fatigué, dis-je.

– Je ne peux rien vous proposer d'autre, dit Andy, Mike et moi devons tout surveiller et finir notre premier rapport... Aubert va vous tenir compagnie.

– Et Gary ?

– On l'a prévenu par téléphone, dit Andy. Il sera là à l'heure. Vous étiez déjà parti. Votre secrétaire... hum... nous l'a dit.

– Ah... oui... dis-je. C'est ma secrétaire.

Aubert m'entraîne vers le restaurant qui donne sur le champ d'aviation par de grandes verrières.

– Il y a des chambres de repos, dit-il. Peut-être préférez-vous vous étendre...

– Jamais tout seul, dis-je.

– Oh, murmure-t-il, vous allez bien trouver quelqu'un... C'est bourré de serveuses et de femmes de chambre... C'est que... vous comprenez... ma femme est dehors dans la voiture et j'aurais bien voulu lui dire au revoir...

– Allez-y, dis-je. Je me débrouillerai bien tout seul.

Il file et je me retourne pour tomber sur mes vieilles copines Beryl Reeves et Mona Thaw que j'ai dû vous présenter au début de cette histoire, au Zooty Slammer de Lem Hamilton.

– Oh ! Rock... enfin, c'est vous ? dit Beryl. On vous cherche depuis ce matin... Gary n'a pas voulu nous dire où on pouvait vous joindre et... heu... votre secrétaire nous a si mal reçues... Est-ce que vous l'avez depuis longtemps, Rocky chou ?

– Ce matin.

– Il m'a semblé la reconnaître... murmure Mona Thaw.

– Vous avez dû la voir avec Douglas, dis-je. C'est lui qui me l'a

procurée...

– Bon... enfin... elle nous a tout de même indiqué l'endroit où on pouvait vous joindre, dit Beryl.

Comment l'a-t-elle su ? Ah ! j'y suis. Par le coup de fil d'Andy.

– Vous êtes venues chez moi ?

– Mais oui, Rocky... Il y a trois jours qu'on ne vous voit plus... Venez, on a la voiture... On va faire un tour... Vous ne partez pas tout de suite...

– J'ai un peu de temps... dis-je.

Je les suis et je m'installe entre elles deux dans la Cadillac de Mona qui laisse Beryl prendre le volant. Nous filons sur la route et la voiture s'arrête presque aussitôt devant une ravissante villa.

– Mes cousins habitent ici, dit Beryl. Ils ne sont pas là en ce moment. Venez, on va prendre un verre.

Nous descendons et nous entrons, laissant la voiture à la porte du jardin pour pouvoir repartir sans perdre de temps. Il fait beau comme il peut faire beau en Californie. L'air est doux et tiède et on se sent vivre rien qu'en respirant.

– Restons dehors... dis-je... Il fait si chouette...

– Nous avons à vous parler, dit Mona.

Fichtre ! ça ne traîne pas... Sitôt installés dans le salon, Beryl attaque :

– Qu'est-ce que c'est que cette fille qui est chez vous, Rock ? Avez-vous couché avec elle ?

– Ben... heu... ça ne vous regarde pas, dis-je, assez gêné.

– Ça nous regarde, dit Mona. Parfaitement. On vous a fichu la paix jusqu'ici parce qu'on savait que vous ne vouliez rien faire jusqu'à vos vingt ans, mais si c'est comme ça que vous tenez vos promesses, on ne tiendra pas les nôtres non plus. Déshabillez-vous.

– Mais, Mona, dis-je, implorant. Je tombe de fatigue... Attendez quelques jours... Quand je reviendrai...

– Pas d'histoires, dit Beryl. On vous tient, on ne vous lâche plus. Quand je pense que vous avez choisi cette petite horreur pour vos premières armes...

– Vous n'avez pas de goût, enchaîne Mona. Elle n'a ni poitrine ni hanches et elle est maigre comme un clou.

– Mais enfin, dis-je, pas ici... N'importe qui peut venir... Je n'ai pas

le temps...

– Vous avez une heure, dit Beryl. C'est largement suffisant. D'autant plus qu'on va vous faciliter la besogne. Allez... enlevez vos vêtements... sinon, on va le faire nous-mêmes... Vous pouvez garder vos chaussettes.

– Fermez la porte, Mona, au moins...

– Bon, acquiesce Mona, je veux bien fermer la porte pour vous faire plaisir. Aidez-le à se déshabiller, Beryl. Et pas de rouspétance... quoi... il choisit cette sauterelle...

Elle claque la porte, se retourne, dégrafe sa robe et ses seins jaillissent à l'air... Évidemment, ça n'a aucun rapport avec ceux de Sunday Love... Je sens comme qui dirait des picotements au creux des lombes... Zut, alors, ça va faire la douzième fois depuis ce matin... il y a un peu d'abus...

– Pas si vite, Mona, proteste Beryl... Laissez-moi le temps de me mettre en tenue...

Mona s'affaire autour de moi... Elle a gardé ses bas et un petit machin en dentelle blonde avec lequel elle les attache... Juste de la même couleur que... enfin, juste de la même couleur, quoi. Elle a chaud et elle sent bon la femme... et le vieux Rocky n'est peut-être pas si crevé qu'il en a l'air. Elle m'enlève ma chemise, me retire mon pantalon... Je me laisse faire... Elle a un peu plus de mal avec mon linge qui accroche...

– Pas de blague, Mona, je vous dis... On va le tirer au sort, glapit Beryl.

Elle non plus n'a plus rien sur le dos... elle a roulé ses bas aux chevilles... Je fais des comparaisons.

– Enfin, dis-je, je ne suis pas un coquetier de foire...

– Silence, vous, ordonne Mona. Elle a raison. On va vous tirer au sort...

– Ce n'est pas juste, dis-je. Et s'il y en a une que je préfère...

J'ai du mal à parler. Ces deux filles m'ont mis dans un tel état que je n'ai plus envie que d'une chose... n'importe laquelle des deux, mais tout de suite.

– D'accord, acquiesce Mona. On va vous bander les yeux et puis on vous fera quelque chose et vous direz qui vous préférez.

– Il faut lui attacher les mains aussi, crie Beryl, de plus en plus excitée...

Elle se précipite vers la fenêtre et arrache un des cordons de tirage

des rideaux... Je me laisse attacher, sûr de casser la ficelle quand je voudrai... et sitôt que c'est fini, Mona m'empoigne et me fait tomber sur le tapis...

– Votre foulard, Beryl...

Je suis allongé sur le dos... heureusement, sinon, je souffrirais... et je n'y vois plus rien... Deux mains se posent sur ma poitrine, deux longues jambes se collent aux miennes... Je suis prêt à hurler tellement c'est douloureux d'attendre comme ça... Et d'un coup, la première des deux s'allonge sur moi... Je la pénètre de toutes mes forces... presque immédiatement, elle s'écarte et c'est la seconde qui prend la place... Je tire désespérément sur le cordon qui m'attache les mains... il casse... Elle ne s'est aperçue de rien... Au moment où elle va s'éloigner à son tour, mes bras se referment sur elle... Je la tiens d'une main et de l'autre, je réussis à attraper les jambes de la seconde... Je la fais tomber à côté de moi et mes lèvres remontent le long de ses cuisses... jusqu'où je peux aller... J'aime ça... J'aime beaucoup ça... Elles gémissent un peu... tout doucement.

... Le temps passe...

Il passe beaucoup, aujourd'hui...

XXIII.

À DADA

Je m'amène à cinq heures, juste à temps pour le départ, dans la Cadillac de Mona... J'ai laissé les deux filles chez le cousin... J'espère qu'elles se réveilleront avant que quelqu'un n'arrive... parce que l'état dans lequel elles sont, il vaut mieux que ça reste confidentiel. Mes jambes ont du mal à me porter et quand je me mets à leur place... je les comprends... Andy me regarde en rigolant.

– Alors, Rock... vous avez été dire au revoir à votre vieille mère ?

– Heu... Oui... dis-je. Elle m'a retenu un peu plus longtemps que je ne pensais... Enfin, me voilà.

– Vous allez pouvoir faire un petit somme, me propose Mike. On en a pour un bout de temps avant d'être là-bas.

– On ne peut pas se payer le luxe d'arriver en plein jour, précise Andy.

Ils sont tous fin prêts. Aubert George est revenu aussi et si j'ai les yeux aussi cernés que lui, je comprends pourquoi Sigman se paie ma tête !

Le gros avion nous attend sur ses trois roues, le nez en l'air, face au vent. Quelques hommes s'affairent autour de lui. Une voiture passe et s'arrête à deux pas de nous. Nick Defato en descend. Gary est avec lui... C'est vrai... il nous manquait aussi ce vieux Gary...

On serre la pince à Nick... Il a l'air absolument dégoûté de tout.

– Vous pouvez dire que vous m'en donnez, un boulot, vous... me lance-t-il, mi-figue, mi-raisin.

– C'est pas ma faute, chef, dis-je, feignant la confusion.

– Vous ferez attention, mes enfants, dit Nick. Il y a des condors dans la passe, ce soir...

Gary s'esclaffe. Ça doit être une plaisanterie conventionnelle. Gary est tout couvert de sparadrap et de mercurochrome ; il a l'air d'une momie égyptienne après passage dans une machine à laver. S'il ne nettoie pas tout ça avant de débarquer sur l'île de Schutz, on est bon pour se faire repérer en moins de deux.

Puis Nick Defato et Andy Sigman échangent quelques tuyaux confidentiels et les gars de l'avion nous font signe de monter. Sûr que si ça continue comme ça, on va bien finir par lever l'ancre.

Je m'installe à côté d'Aubert George qui me raconte comment il a débuté dans la vie en essayant de faire du théâtre ; la seule pièce qu'il ait jamais réussi à jouer n'a tenu qu'un mois et encore, il n'avait qu'un rôle de dix ou douze lignes : un client qui entre, qui demande un livre et qui sort. Il me dit que c'était une pièce complètement déconnante (il me le dit comme ça, aussi je le répète comme ça) mais qu'on a bien rigolé quand même.

En échange, je lui raconte comment j'ai été dépucelé le matin même ; je ne lui donne pas toutes les précisions que je voudrais parce que ses yeux vont lui sortir de la tête et rouler par terre comme des billes d'agate jaune, mais je lui en dis assez pour le réveiller un peu.

Sur ce, je m'aperçois que ça bouge et qu'on s'en va. Comme c'est une promenade d'agrément, il n'y a point d'hôtesse de l'air (un peu aussi parce que nous sommes dans un avion militaire). Ce n'est pas la première fois que je monte en avion et je suis un peu blasé sur les sensations qu'on éprouve. Andy est je ne sais où du côté du poste de pilotage, Mike à deux sièges devant moi, avec Gary. L'appareil est aménagé en transport mixte. On est bien. Je regarde un peu le paysage et la côte que nous venons de dépasser. Nous montons très haut et je m'assoupis sur mon fauteuil qu'une main prévoyante a étendu au maximum.

XXIV.

ÇA Y EST PRESQUE

Je suis réveillé par la poigne d'Andy Sigman qui me secoue vigoureusement. Je rêvais que j'étais en train de faire l'amour avec une girafe et Andy me tire vraiment d'un mauvais pas. Je le remercie et nous commençons à prendre nos dispositions pour le parachutage sur l'île.

Il fait encore jour, parce que nous avons fait route dans le sens du soleil ; c'est pour cette raison que notre départ a été retardé de plusieurs heures. Mike est déjà presque prêt, et ses hommes sont en train de s'habiller. Aubert disparaît dans une combinaison matelassée quatre fois trop grande pour lui et il commence à déclamer du Shakespeare. Il arrange les paroles à sa façon ; ce qu'a écrit Shakespeare, c'est déjà gratiné, mais ce qu'en fait Aubert, c'est à ne pas dire devant un conseil de révision, et pourtant, là, on en entend. La bonne humeur, la pétulance même, règnent à l'intérieur du B 29 recouvert d'un ravissant papier à fleurs par les soins des hommes de l'équipage pendant que nous dormions. Je suis pressé d'arriver.

Andy Sigman dépose devant moi un tas de matériel invraisemblable et je lui demande :

– Qu'est-ce que je dois faire de tout ça ?

– Vous descendez avec... dit-il. Sans ça, vous ne tomberiez pas assez vite.

Il y a absolument tout ce qu'on peut imaginer, sauf, bien entendu, si on a l'esprit mal tourné. Il y a des vivres, des armes, des vêtements, des munitions, des cigarettes, de quoi ravir un pauvre explorateur perdu depuis cinq lustres dans la jungle birmane. J'ai de moins en moins envie de me mettre tout ça sur le dos... pourquoi ne pas descendre comme ça pour en finir tout de suite ? Il y a même des jumelles à prismes et un appareil photographique ; de quoi devenir gâteux.

Enfin. On va s'y mettre tout de même. Mike, devant moi, disparaît sous une masse de vêtements et de petits paquets. Il a l'air de revenir de chez Macy. Oh, là là, quel métier...

XXV.

ÇA Y EST

Et puis tout s'enchaîne sans anicroche. Nous sommes passés au-dessus de l'île. C'est une île assez grande... J'avais peur de la louper et de tomber à côté, mais je suis rassuré. Il y a un joli vieux volcan au milieu ; éteint, bien sûr, avec un charmant petit lac tout rond au sommet, qui brille à travers les arbres épais. Nous avons sauté un à un, le dernier a fermé la porte derrière lui, car tout le monde est bien élevé ici... Nous descendons, séparés les uns des autres par quelques centaines de mètres, tout notre fourbi nous bringuebalant sur le dos. Andy a sauté le premier, j'étais le quatrième ; je n'ai pas eu trop les foies, mais ça me gêne un peu tout de même ; on se sent tout basculé et on se demande si ça va s'ouvrir comme ils le disent. Je suis déjà de cinquante mètres plus bas que tout le monde ; avec mon poids, rien d'étonnant si je tombe plus vite. Les arbres se rapprochent, nous sommes censés passer entre... Il n'y a pas eu moyen de nous lâcher en rase campagne, c'était trop près du lieu supposé de la retraite du docteur... Alors nous risquons le coup et chacun doit tâcher pour son compte de ne pas se casser la figure. Je distingue déjà le sommet des premiers et je commence à tirer un peu sur mes suspentes et à me balancer pour me guider si possible, au dernier moment, du côté le moins dangereux.

Ça va beaucoup plus vite encore quand on est plus bas... Je me recroqueville, prêt à saisir la première branche que je verrai... Hop... la voilà... elle me griffe les mains et je me flanque un coup d'arbre sur le crâne... quelque chose de soigné... Je dégringole au milieu d'un bruit de branches cassées en me tordant quelques tibias et je termine complètement coincé par une fourche adroite... Je suis au moins à dix mètres du sol. Pas loin de moi j'entends des bruits divers et des jurons... Un de mes petits camarades a dû arriver... Plus le moment de faire l'andouille, maintenant. Il fait assez clair... Je me repère sans difficulté... Je suis tout près du tronc et en dessous de moi, il n'y a pas une branche que je puisse atteindre avant trois mètres de chute libre. Bon. Andy avait raison, après tout. J'assure ma position et je dénoue le rouleau de corde qu'il m'a attaché autour de la taille. Elle est terminée par un petit grappin d'acier trempé que je fixe en plein bois

et je mets les gants qui me pendent au cou avant d'empoigner la corde... Ça va. Je me laisse choir... à la force des poignets ; Dieu que je suis lourd... Je regarde... encore deux mètres... ça ira... Je lâche tout.

J'ai poussé un grand cri en tombant à cheval sur le gros crapaud qui m'attendait depuis cinq minutes. Il n'a pas demandé son reste : il voulait me dire bonjour, sans plus... il est parti tout de suite après. J'ai ravalé mon envie de fuir à toutes jambes et j'ai commencé à marcher dans la direction du bruit que j'avais entendu tout à l'heure. Le point de ralliement fixé est le bord du petit lac, vers le nord. Boussole ? présent !... à mon poignet droit.

C'est Mike qui est tombé tout près de moi. Il est intact lui aussi... mais il a du mal à marcher car une grosse branche lui est arrivée juste entre les pattes. Mike, en homme soigneux, a déjà plié son parachute et je me rappelle que j'ai laissé le mien dans l'arbre, avec la corde. Je le lui dis.

– On va aller le rechercher, dit-il. Ça peut nous faire repérer.

– Vous pensez que ce n'est pas déjà fait ? dis-je.

– Je l'espère... nous serons vite fixés...

Nous revenons à mon arbre et nous réussissons à récupérer corde et parachute ; non sans peine, d'ailleurs... C'est là que j'apprends l'existence du tour de passe-passe intitulé rappel tyrolien... C'est très ingénieux...

Puis nous nous mettons en route vers le lac. La forêt est dense et pleine d'un tas d'herbes et de plantes coupantes et dures. Heureusement, nos combinaisons nous protègent et cette île a déjà été pas mal fréquentée ; il y a des vestiges de sentiers qui sont encore viables. Un quart d'heure nous suffit pour atteindre le petit lac. La rive brille sous la lune ; de gros blocs de lave jalonnent les bords escarpés de l'eau.

Un petit feu clignote pas très loin. Mike s'immobilise, regarde...

– C'est Sigman, dit-il. Il nous attend là-bas.

Nous nous approchons de lui et nous constatons qu'Aubert l'a déjà rejoint. Peu à peu, tout le monde sort du bois et nous nous retrouvons tous les huit. Carter a le poignet foulé et c'est tout. Gary gigote comme un plat de sauterelles ; sa descente l'a réveillé mieux que jamais. Aubert me pousse le coude.

– Dommage que ma femme ne soit pas là, dit-il. Les bords du lac au clair de lune, ça l'inspirerait drôlement... surtout qu'elle est hongroise...

Je ne vois pas très bien le rapport et je le lui dis, mais ça ne le trouble pas le moins du monde.

– C'est une romantique, vous comprenez... ça explique tout.

Si c'est une romantique, je n'ai rien à ajouter. Andy commence à donner des directives. Il est convenu que deux d'entre nous resteront ici. Carter et un autre, un grand rouquin avec une tête d'oiseau, sont désignés. Ils établiront une sorte de camp qu'ils dissimuleront le mieux possible, où nous entreposerons le matériel. Les autres partiront à l'attaque du Fort Schutz... il y a bien une baraque quelconque à laquelle ce terme puisse s'appliquer.

– Quand partons-nous ? dit Gary.

Il a un Leica en bandoulière et il grille de s'élancer sur la piste. Tel un chien de chasse en rase campagne, il flaire le fumet du lapin en civet (un spécialiste de mes amis m'a assuré que le chien ne peut se représenter le lapin que sous cet aspect d'où son affinité pour cet animal et l'obligation qu'il se crée d'accommoder la réalité à l'aboutissement de son concept).

– On ne va pas tarder, répond Andy.

De fait, dix minutes après, nous levons l'ancre. Andy a pris ses repères et nous marchons bon train à travers l'épaisseur des bois insulaires.

Je ne compte pas le nombre d'enjambées que nous faisons, mais ça doit osciller entre trois mille quatre cent sept et trois mille quatre cent neuf lorsque nous débouchons en plaine. Nous laissons la forêt derrière nous et nous coupons droit au milieu des champs pleins d'herbes et de casques japonais, restes de la guerre qui sévit ici il n'y a pas longtemps. Il est à peu près trois heures du matin.

Nous progressons sans bruit, un peu inquiets tout de même. Comment les choses vont-elles se présenter ? Le sol est sec et dur sous nos pas et des tiges craquent rythmiquement à mesure que nous nous frayons un chemin dans la direction que nous a fixée Andy.

À certains signes, je crois reconnaître que nous sommes au voisinage de lieux habités. Des traces de passage se montrent de place en place ; et voici qu'une route se manifeste sous notre nez, sans la moindre pudeur, s'étalant sous l'œil jaune de la lune qui fait mine de regarder ailleurs.

– Halte ! ordonne Andy. Nous stoppons.

– On la suit ? propose Mike.

Andy s'oriente de nouveau.

– Allons-y.

Nous prenons à gauche.

– Pas de bruit ! recommande Andy. On ne doit pas être loin...

Un quart d'heure, encore... et je bute sur les talons de Jameson qui vient de s'immobiliser devant moi. Aubert ne me loupe pas et me rentre dedans de tout son cœur. Enfin, il n'est pas lourd... c'est déjà ça...

– Ne me serrez pas de si près, Aubert, dis-je. Les Hongroises sont terriblement jalouses. Et puis, au fait, où avez-vous pêché votre nom ? Vous êtes d'origine canadienne ? Ou quoi ?

– Mohican... dit-il, et du diable si je sais pourquoi je m'appelle comme ça.

– Chut ! dit Andy à mi-voix. Ça alors, ajoute-t-il, c'est plus fort que de jouer à la pêche au tarpon avec des patins à roulettes en toile d'avion.

Devant nous s'étend une immense propriété, masquée à demi par un rideau d'arbres... Une grande maison basse tout illuminée du haut en bas, c'est-à-dire sur toute la largeur, vu que le haut est aussi bas que le bas comme ça se produit sans conteste pour toutes les maisons à un seul étage.

On entend les échos d'une vague musique de jazz... du bon jazz... Des silhouettes passent devant les fenêtres... Nous sommes encore trop loin pour voir...

Andy s'accroupit et nous suivons le mouvement.

– Rock, appelle-t-il. Et vous, Mike. Arrivez près de moi...

Je m'approche en rampant et Mike est déjà près de lui. Il prend une grosse jumelle et me la tend. Moi, j'ai laissé la mienne au campement, naturellement.

– Regardez ça...

Je regarde... C'est flou ; je tourne la molette...

Ça, alors, ça... c'est marrant...

Ils sont tous vêtus de ravissants colliers de perles ou de bracelets de fleurs... non j'exagère... Il y en a un là-bas qui a une guirlande sur la poitrine et un serre-tête de couleur...

– Déshabillez-vous, ordonne Andy. Vous, Aubert, cueillez des fleurs... avec Jameson... et tressez-les en couronne...

– Mais je sais pas faire ça !... gémit le grand Jameson...

– Allez, t'occupe pas, dit Aubert... C'est l'enfance de l'art... On voit que t'as jamais fait du théâtre... On apprend tout, quand on fait du théâtre.

Moi, je suis l'ordre d'Andy et je suis bientôt dans la tenue la plus légère... Ceux qui ne s'occupent pas des fleurs m'entourent aussitôt...

– Mince, dit Nicholas... Mais c'est vous Monsieur Los Angeles de l'année dernière.

Je me mets à rire... J'ai un bon tailleur et quand je suis habillé, on ne peut pas se douter de ce que je me suis fabriqué comme anatomie (mes parents m'ont aidé au début).

– C'est vrai, dis-je... mais ce n'est pas un titre de gloire pour moi... Tout le monde me prend pour un idiot...

– On ne se trompe pas tellement, dit Gary.

Pendant ce temps-là, Mike Bokanski a quitté ses vêtements à son tour, et ma foi, nous ne jurons pas trop l'un à côté de l'autre... le gars Mike est à la hauteur...

Aubert a fini un joli petit bracelet de fleurs de zinzillastrabis et me le passe. Ça me va très bien... Jameson se contente de cueillir les fleurs... Sa première tentative est une atroce cochonnerie et il ne s'obstine pas...

– Vous allez les rejoindre, nous dit Andy. Et vous reviendrez le plus tôt que vous pourrez avec des renseignements...

– Si nous n'apprenons rien ? dit Mike.

– Je m'en rapporte à vous, répond Andy.

– Ça m'embête, dit Mike. D'abord, je n'ai pas mon chien et ensuite je n'ai pas mes grenades. Je suis absolument désarmé.

– Débrouillez-vous, dit Sigman. Et foutez-nous la paix...

– Bon, chef, dit Mike. On y va.

Il se garnit de fleurs et nous filons, nous tenant par le petit doigt, manière de plaisanter. Les hommes se tordent de rire en sourdine.

Ça gêne un peu, au début, de se sentir tout nu, mais il fait si beau, et la nuit ce n'est pas pareil. Et puis tout le monde a l'air de s'en foutre éperdument dans cette île bizarre... Moi, je m'attendais à trouver un Schutz blindé, méchant, en train de fabriquer des robots pour envahir l'Amérique ou quelque chose comme ça... Et puis rien du tout, oui... une belle petite réception de satyres...

Nous suivons un sentier bordé de fleurs... On entend la musique très distinctement maintenant...

À un détour soudain je vois Mike, qui me précède, frémir de la tête aux pieds...

Un homme est crucifié en bordure du chemin... un homme nu lui aussi... très blond... tout pâle... Une plaie béante lui ouvre le sein gauche... Il est cloué à un tronc d'arbre par une cheville d'acier qui lui a traversé le cœur.

En travers de son cou, une pancarte :

« Défaut d'aspect. »

Mike m'a empoigné le bras... Il ne se rend pas compte qu'il me serre très fort ; je ne m'en rends pas compte non plus. Aussi, il reste les bras ballants.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? murmure-t-il. Vous lui voyez un défaut d'aspect, vous, à ce type-là ?

– Eh ben... dis-je, je ne changerais plus avec lui maintenant, mais avant, oui, sûrement.

– Il est mort... dis-je encore...

– Tout ce qu'il y a de plus mort, répond Mike, froid comme d'habitude mais un peu gêné quand même.

– On revient, ou on continue ?

– Continuons, dit Mike. On verra bien.

Ben, tout à coup, je trouve qu'il ne fait pas si chaud que ça quand on n'a rien sur le dos... Qu'est-ce que c'est qu'un défaut d'aspect qu'on ne voit pas ? Ça peut s'appeler également un prétexte...

Nous allons très doucement... nous sommes très près de la fête... un couple paraît devant nous... ils vont nous croiser... ils nous croisent.

– Heu, dit Mike *mezzo voce*, si tous sont comme ces deux-là... Je vois pourquoi ils ont supprimé le camarade là-bas.

Car jamais nous n'avons vu deux êtres d'une beauté pareille... Ils défient la description. Ils n'ont pas levé la tête en nous voyant. Ils sont passés, indifférents, se tenant par le bras. Un homme et une femme... aussi peu vêtus que nous-mêmes... quelques fleurs...

– Dites donc, Mike... Croyez-vous réellement que nous ayons une chance de passer inaperçus... Je me sens rempli de défauts d'aspect alors, à l'intérieur, je dois être une véritable catastrophe...

– Vous, ça va, dit Mike. Mais moi, je ne me rends pas compte...

Je le regarde bien... il n'y a pourtant rien à redire... système pileux un peu trop développé peut-être...

Je lui fais part de mes doutes...

– Ah, zut, dit Mike. Si ce n'est que ça, il faudra bien que ça aille... Je ne vais tout de même pas m'arracher tous mes jolis poils pour les beaux yeux du docteur Schutz. Regardez à votre gauche, enchaîne-t-il sans transition.

À ma gauche, agenouillé, il y a un corps tout pâle... un long pieu de fer lui traverse la gorge... Il a la tête renversée en arrière et la tige métallique le cloue au sol... À son cou pend la pancarte aux deux mots fatidiques...

– Oh, là là, dis-je. Quelle drôle de réception... Vous croyez que c'est en notre honneur qu'ils ont mis ça ?...

– Non... Chut... souffle Mike.

Nous venons de déboucher en espace découvert. Douze ou quinze couples dansent un slow tandis que d'autres marchent, vont et viennent, rient, boivent, fument...

Il va falloir jouer serré, maintenant...

XXVI.

LES SECRETS DE MARKUS SCHUTZ

Il y a trois femmes à quelques mètres de nous. Elles parlent, distraites, et semblent guetter le comportement de quelqu'un. Je rassemble tout mon culot et je m'incline devant la première.

Je vous jure que c'est la première fois de ma vie que je danse sans l'ombre d'un voile avec une personne qui porte pour tout costume un gros collier de fleurs rouges. Heureusement que Sunday Love et mes deux vieilles amies Beryl et Mona m'ont permis de prendre un peu d'avance... Et encore, ça me paraît loin. Je sens sur ma poitrine la poussée de deux globes ronds et fermes et mes jambes frôlent deux colonnes de chair lisse et fraîche... Je l'approche un peu de moi mais je souhaite que le disque, si c'est un disque, ne s'arrête pas trop tôt, ou alors, qu'il s'arrête tout de suite...

Mike danse aussi. Je guette la troisième femme du groupe. Elle s'éloigne sans même nous jeter un coup d'œil.

Coup sur coup, je saute parce que j'aperçois deux figures absolument identiques, mais notre visite à la clinique de San Pinto m'a déjà éclairé sur ce point. Tiens, et Jef Devay ? Qu'est-il devenu ? Il s'est passé tellement de choses depuis mon retour à Los Angeles, que j'ai complètement oublié qu'il devait nous accompagner.

J'hésite. Vais-je parler à cette femme ?... C'est elle qui attaque.

– De quelle série êtes-vous ? me lance-t-elle. Vous avez l'air d'un S.

– C'est exact, dis-je, heureux de la perche qu'elle me tend. Et vous ?

– Série O seulement, me dit-elle humblement. Je ne pensais pas que le docteur vous laisserait venir... C'est une fête pour les O.

– Je me suis débrouillé, dis-je. Vous savez, dans une même série, on se ressemble un peu trop... Ça manque de charme...

– Oui, dit-elle, le docteur a beau composer des éléments de visage assez différents, il y a toujours des points communs... Je suis contente de danser avec un S...

Elle me témoigne son contentement et je suis obligé d'en faire autant...

– Le docteur vient ce soir ? dis-je, un peu au hasard.

– Oui, il viendra à la fin... Il ne va pas tarder... Est-ce que vous voulez qu'on aille tout de suite dans la prairie ?

– Heu... dis-je, un peu gêné.

Qu'est-ce qu'on fait dans la prairie ? Je m'en doute vaguement...

– Nous avons le droit aujourd'hui, dit-elle. Ce n'est pas un jour dangereux...

Je commence à entrevoir ce dont il s'agit.

– Vous ne préférez pas danser ? dis-je.

– Oh... dit-elle, danser... C'est amusant... mais ça ne change pas tant... J'aimerais tellement faire l'amour avec un S...

Difficile de refuser... et surtout je ne peux pas lui dire que ça me déplaît... Je suis en train de lui prouver involontairement le contraire... Jésus, quelle journée...

Elle m'entraîne vers les arbres et nous nous séparons dès que nous avons atteint l'ombre. Elle court en m'entraînant par la main. Où est Mike ? Je m'en fous.

Nous roulons dans une herbe épaisse et odorante. Elle est complètement déchaînée.

– Tout de suite, gémit-elle... Tout de suite... je vous en prie...

Zut, si ça va si vite que ça, ce n'est pas drôle. Moi je commence à prendre goût aux petites plaisanteries préliminaires et je le lui fais bien voir. Et puis ça repose un peu.

Au bout de trois minutes de sport, je suis forcé de lui mettre ma main en travers de la bouche pour l'empêcher de brailler. Elle se tord comme une anguille coupée en trois. Elle est un peu trop parfaite ; on cherche des reliefs baroques, des anomalies... Rien... Pas le moindre défaut d'aspect. Et tout de même, une consistance assez remarquable.

Allez... Changeons de place... L'herbe, c'est agréable, mais s'allonger sur une jolie peau... ça se défend aussi... Je suis un peu trop lucide... Je voudrais bien perdre la tête...

– Enfin, dis-je, qu'est-ce qu'on vous a appris...

– À obéir au commandement... répond-elle d'une voix entrecoupée.

Ah, non, alors, s'il faut que je lui dise ce que j'attends d'elle... Moi j'ose plus... Et puis j'ai trop d'imagination... et une imagination trop compliquée...

– Laissez-vous faire... lui dis-je à l'oreille. Ça sera plus commode.

Parce qu'il y a encore quelques petites choses que je n'ai pas eu le culot d'essayer avec Sunday, Beryl et Mona. Des choses qui ne vous regardent pas, d'ailleurs.

Cette fois, je suis fatigué au bout d'une demi-heure... Manque d'entraînement, ou trop d'entraînement à la fois. Elle est complètement inerte pour sa part... Enfin, son cœur bat... C'est toujours ça... Je me relève en titubant.

Je la laisse là, tout bonnement... Quel drôle de pays. C'est vrai qu'on n'entretient pas un haras humain pour apprendre à ses pensionnaires à jouer aux billes.

Je regagne le bal. Je me trouve nez à nez avec Mike.

– Qu'est-ce que vous avez fait de vos fleurs ? dis-je.

– Et vous ? répond-il. Qui vous a mordu la clavicule ?

– C'est un secret, mon petit Mike. Qu'avez-vous découvert ?

– Ces femelles sont chaudes que c'en est une horreur... marmonne Mike.

– J'aime bien ça, dis-je. Mais comme renseignements pour Andy, c'est maigre. Mike !... Regardez !... Un grand-père !...

Au milieu des groupes vient de paraître un homme... Long, mince, les cheveux argentés, il est vêtu d'un pantalon et d'une chemise de soie blanche.

Il vient à nous.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demande-t-il. Ce n'est pas votre jour de sortie.

Il me regarde plus attentivement et sourit du coin des lèvres.

– Ah ! C'est ce cher monsieur Rock Bailey... Charmé de votre visite... Je vous avais pris pour... heu... un de mes pensionnaires.

– Série S, dis-je.

Son sourire s'accroît.

– Série S, très exactement.

– Mike Bokanski, dis-je en désignant Mike.

Mike s'incline. L'autre en fait autant.

– Je suis Markus Schutz, dit-il. Eh bien, monsieur Bailey... je suis très heureux du hasard qui vous a conduit chez moi... Vous connaissez déjà ma propriété de San Pinto, je crois... Celle-ci est plus agréable... On est plus tranquille, ici...

– Et puis on peut supprimer les gens qui présentent des défauts

d'aspect, répond Mike.

Il lève une main fine pour protester.

– Ils se suicident. C'est une tare, ici... Je les élève dans des idées bien particulières... Ils sont conditionnés de telle façon que l'idée même de la laideur leur est en horreur... Le jour où ils s'aperçoivent de leur imperfection, ils se suppriment... Comme ils sont très beaux, malgré cela, nous gardons les corps quelques jours... Mes jardiniers les disposent avec goût à l'entrée de la propriété...

– Vos expériences vont bien ? dis-je.

– Mon Dieu... J'ai été un peu dérangé ces derniers temps... Je dois vous avouer que j'ai eu beaucoup d'ennuis avec mes secrétaires, les frères Petrossian... Je me suis aperçu qu'ils avaient organisé un petit trafic derrière mon dos... rien de grave... des photos d'opérations... Ça marchait très bien, je crois, mais ça m'a attiré des histoires et je les ai priés de cesser...

– Vous avez la méthode... dit Mike.

– J'ai d'excellents tireurs dans mon équipe, dit Markus Schutz. Mais dites-moi, Bailey... Je vous avais invité chez moi, un soir... Pourquoi avez-vous refusé la jeune dame que je vous proposais... Vous êtes pourtant un garçon à aimer les femmes, non?... Notez que personnellement j'ai des goûts un peu différents... mais vraiment je n'ai pas compris votre répulsion...

– Je me rappelle vos deux infirmiers, dis-je. J'en ai recoincé un au tournant, mais si jamais je remets la main sur le second...

– C'est un brave garçon, dit Schutz. Allons, il ne faut pas vous laisser influencer par des idées préconçues... Vous oublierez vite tout ça. Venez donc prendre un verre, tous les deux...

Complètement abasourdis, nous nous regardons, Mike et moi.

– Ne vous frappez pas, dit Markus Schutz. Tout le monde a cette réaction-là en me voyant pour la première fois. Je n'ai pas du tout la tête de ce que je suis. Dites-moi, ajoute-t-il en se tournant vers moi... Vous allez être mes invités quelques jours... Je suis très désireux de vous faire rencontrer une excellente amie... Vous serez moins... jeune que la première fois, j'espère... et si monsieur Bokanski accepte... Je crois qu'il est du gabarit voulu... j'aurai aussi quelqu'un pour lui.

– Vous me prenez pour un verrot, dit Mike avec une certaine brutalité.

– Allons, allons, dit Schutz. N'employez pas des mots comme ça... Moi, j'aime les jolies créatures et je cherche à en fabriquer le plus possible... Mais je veux de la variété et ne peux réussir à l'obtenir

qu'en changeant souvent mes reproducteurs de base... Je vous dis les choses franchement... J'espère que nous serons toujours très francs tous les trois... Votre ami a l'air direct, poursuit-il en s'adressant à moi ; il emploie des mots peu usités, mais c'est aussi de la franchise... Ce n'est pas déplaisant...

Nous le suivons le long d'un perron de pierre blanche, à l'intérieur d'une immense et ravissante villa.

– J'ai beaucoup de gens à nourrir, dit Schutz, et j'ai dû acheter l'île entière... J'ai une série qui travaille aux champs ; j'ai des gens pour tout... Quand on a fait le premier, ce n'est pas difficile de continuer.

– Qui vous a donné l'idée de faire des êtres vivants ? demande Mike.

– Les gens sont tous très laids, dit Schutz. Avez-vous remarqué qu'on ne peut pas se promener dans la rue sans voir des quantités de gens laids ? Eh bien, j'adore me promener dans la rue, mais j'ai horreur du laid. Aussi je me suis construit une rue et j'ai fabriqué des jolis passants... C'est ce qu'il y avait de plus simple. J'ai gagné beaucoup d'argent en soignant des milliardaires pleins d'ulcères à l'estomac... Mais j'en ai assez... Ça m'a suffi... Chez moi, un slogan : On tuera tous les affreux... C'est amusant, n'est-ce pas ?

– C'est sublime ! dis-je.

– Naturellement, il y a une exagération, dit-il. On ne les tue pas comme ça...

Nous nous approchons d'une grande table recouverte d'une nappe immaculée sur laquelle brillent des verres et des bouteilles et de la glace et des tas de choses qui nous font irrésistiblement penser à boire. Les couples qui nous côtoient ne prêtent pas la moindre attention à notre trio.

– Je fais des quantités de blagues aux gens... poursuit Schutz. Bien entendu, je ne me borne pas à élever des enfants dans des bocaux ; ça, ce n'est rien. Je cultive leur corps et leur esprit et je les lance dans la nature, ou alors je les garde avec moi pour m'aider dans mes travaux. J'ai de sérieuses références... Ainsi, la star Lina Dardell... elle vient de chez moi... C'est bien pour ça qu'on n'a jamais lu sa biographie nulle part... Il y a dix ans, elle était encore dans son bocal... Le vieillissement accéléré, c'est ce qui est le plus facile à obtenir... Une accélération temporaire du rythme vital, une oxydation un peu renforcée... ça va tout seul... Le gros point, c'est la sélection... l'amélioration... parce qu'il y a tout de même un assez gros déchet... soixante pour cent à peu près...

– Vous avez beaucoup de vos pensionnaires qui sont devenus célèbres ? insiste Mike.

Schutz le regarde.

– Mon cher Bokanski, si vous ne vous en doutiez pas, vous ne seriez pas là...

– Mais vous vous trompez, assure Mike... Je ne sais rien de vous que ce que vous m'avez dit...

– Allons... allons... ironise Schutz. Vous pensez bien que je suis renseigné.

Il se tourne vers moi.

– Ça fait cinq matches que Harvard perd contre Yale, dit-il.

– Football ? dis-je.

– Oui. Cinq matches de suite. Ça compte. Tout ça pourquoi ?

– Parce que l'équipe de Harvard est inférieure, dis-je.

– Non, dit Schutz. Parce que l'équipe de Yale est supérieure. Celle de Harvard est la meilleure d'Amérique ; mais celle de Yale sort de mes ateliers.

Il ricane.

– Seulement ça, il faut le prouver... et c'est la raison de la visite de Mike Bokanski et Andy Sigman à ma demeure de San Pinto. Combien avez-vous reçu de Harvard pour tout bousiller chez moi ? continue-t-il s'adressant à Mike.

– Rien, dit Mike. Je vous donne ma parole.

– Vous n'avez pas de parole, dit Schutz, ça ne vous engage pas beaucoup.

– Je suis ici pour tout autre chose... dit Bokanski. Il n'est pas question de physique là-dedans. Vous le savez bien.

– Ah, dit Schutz, si vous parlez par énigmes, je ne vous suis plus. Venez voir mes petites filles ; nous avons perdu assez de temps comme ça... Je vous demande une heure de votre temps et je vous fiche la paix...

– Écoutez, dis-je. Vraiment, je sors d'en prendre et ce n'est pas une métaphore. Il y a seulement vingt-quatre heures, j'étais intégralement puceau et je vous assure que je regrette ce temps-là. Car depuis hier matin huit heures, je n'arrête pas...

– Oh, dit Schutz, une fois de plus ou de moins... Allez, venez...

Nous le suivons à travers une série de pièces immenses, peintes de couleurs claires, avec de grandes baies qui donnent sur la mer que l'on devine vaguement dans la nuit. Le matin commence à peine à naître.

Enfin voici un escalier qui descend.

– Toujours sous terre, dis-je.

– On y est très bien, répond Schutz. Température uniforme, insonorisation parfaite, sécurité, tout y est.

Nous nous enfonçons dans les entrailles de la terre... entrailles fort propres et bien ramonnées. Le docteur nous précède, Mike le suit et je ferme la marche.

– Pour en revenir à ce que nous disions, dit Mike, je voudrais savoir qui est Pottar ?

Schutz ne répond rien et il continue, imperturbable.

– Vous avez entendu parler de Pottar ? poursuit Mike. Rock, vous connaissez Pottar ?

– Ben... oui, comme tout le monde, dis-je. J'ai lu ses articles... mais je ne l'ai jamais vu...

– On ne sait pas qui est Pottar, continue Mike, qui parle rêveusement comme s'il était seul ; mais derrière Pottar, il y a déjà vingt millions d'Américains prêts à marcher avec lui au moindre signe. Et Kaplan ?

– Je sais qui est Kaplan... dis-je. C'est lui qui a mené la récente campagne contre le gouverneur Kingerley.

– Kaplan est apparu dans le monde politique il y a quatre ans, dit Mike ; et il a fait échouer tous les projets de Kingerley, un homme qui est depuis vingt ans dans le bain... On ne sait rien de Kaplan... mais quand on prend la peine de comparer les théories de Kaplan et celles de Pottar... on a de curieuses surprises...

– Je suis très peu la politique... dit Schutz.

Nous sommes arrivés au bas de l'escalier et Schutz nous pilote le long de nouveaux couloirs clairs et vides. Le sol est revêtu d'un épais tapis beige-rose et des appliques chromées éclairent brillamment les murs.

– Kaplan et Pottar plaisent aux foules, dit Mike. Ils sont beaux, ils sont intelligents, ils ont du charme... et ils jouent un jeu dangereux. Ils menacent la sécurité des États-Unis tout entiers...

– Vous avez sans doute raison, dit Schutz. Je vous répète que cela m'intéresse peu... Je suis un esthète avant tout.

– Kaplan et Pottar sortent de chez vous... dit Mike froidement.

Il y a un silence. Schutz s'arrête et ses yeux gris et glacés tombent sur Mike.

– Écoutez, Bokanski, dit-il, épargnez moi vos plaisanteries... Parlons d'autre chose... Je vous le demande comme un service personnel...

– Ça va, dit Mike. Je n'insiste plus... Mais quant à me dire que vous vous contentez de cultiver le physique des gens, n'attendez pas que j'avale celle-là... Je sais pertinemment que les trois cinquièmes des hommes politiques dangereux pour le gouvernement actuel ont été élevés et conditionnés par vous-même... Mes félicitations, d'ailleurs... votre système est très au point.

Schutz se met à rire.

– Écoutez, Bokanski... J'allais me fâcher, mais vous dites ça avec un tel sérieux que je vous pardonne... Moi, Markus Schutz, en train de préparer la ruine de mon pays... en train de noyauter tous les milieux pour mettre la main sur les leviers de commande ? Enfin, mon cher... vous voulez plaisanter... Je suis dans mon île comme un roi sans couronne, je me livre à mes expériences en toute tranquillité...

– N'en parlons plus, dit Mike... Où sont vos fillettes ?

– Ah ! dit Schutz... Voilà qui est parlé... Nous arrivons.

Il s'efface pour nous laisser pénétrer dans une grande pièce dont un bureau occupe le centre. Il va vers le bureau, tire un tiroir rempli de fiches et les consulte.

– Bon, dit-il. Salles 309 et 311. Je les fais venir et dans une heure, vous êtes libres... libres de vous en aller, naturellement, parce que j'apprécie l'humour, mais lorsqu'il n'y a pas d'exagération.

– Je vous promets que nous n'avons pas l'intention de faire long feu ici, dis-je. Si vous ne nous demandiez pas de rester avec cette insistance, nous serions déjà retournés là-bas.

– Vous devez vous sentir un peu ridicules, poursuit Schutz. Prendre un B 29, descendre en parachute comme des petits parachutistes, se mettre tout nus et envahir la maison d'un pauvre vieux bonhomme qui cultive les plantes humaines comme d'autres cultivent les orchidées ou le chistoperzacchio, vraiment de tout cela il n'y a pas à tirer gloire...

– Je reconnais que c'est idiot, avoue Mike.

Mais j'ai l'impression que Mike se tient de plus en plus à carreau...

– En tout état de cause, poursuit Schutz, venez avec moi. Je vais vous montrer où c'est.

Il décroche un téléphone.

– Envoyez P. 13 et P. 17 aux chambres 309 et 311, dit-il. Il se retourne vers nous.

– Ces deux-là sont rigoureusement identiques. Si vous préférez être

tous les quatre ensemble, naturellement, c'est à votre idée... les deux pièces communiquent.

– Merci, dit Mike. Nous profiterons de l'autorisation.

Schutz raccroche distraitement le récepteur.

– Eh bien, allons-y.

Nous le suivons comme deux fidèles chiens de chasse à l'escargot(1).

À la chambre 309, il s'arrête et Mike entre. Je franchis la porte suivante.

– À tout à l'heure ! nous crie Schutz en s'en allant.

La police de ses couloirs est sérieuse. Nous n'avons pas vu âme qui vive depuis que nous sommes descendus.

Dans ma chambre, une fort jolie personne m'attend. Elle est d'un roux flamboyant. Rousse des pieds à la tête...

– Bonjour ! dit-elle. Vous êtes un S, au moins ?

– Je suis un franc-tireur, dis-je. Je travaille pour mon compte. Elle paraît un peu surprise.

– Comment se fait-il que vous soyez là ?

– C'est des choses qui arrivent, dis-je. S'il n'y avait pas de mystère, la vie ne serait pas drôle.

Je me dirige vers la porte de communication et j'entre sans frapper. Mike est assis sur le lit. Debout devant lui, le sosie exact de ma compagne.

– Hé, Mike, dis-je. Vous vous en ressentez ?

– Je commence à en avoir marre, dit-il. D'abord, j'ai horreur de ça, ensuite, une fois par semaine, ça me suffit bien. Si on les laissait s'expliquer toutes seules ?

– Excellente idée, dis-je. Je regagne l'autre pièce.

– Venez, Sally, dis-je. On va jouer à des jeux.

– Je veux bien...

Elle se colle contre moi au passage et fait du remue-ménage avec ses reins. Je reste impassible.

– Je ne vous plais pas ? dit-elle.

– Si mon chou, dis-je. Mais je suis homosexuel.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Que je n'aime que ceux qui me ressemblent. Alors, si ça ne vous

fait rien, vous allez vous distraire avec Mary.

– Mais pourquoi nous donnez-vous ces noms ? dit-elle.

– Je n’aime pas les numéros, dis-je.

Elle se laisse entraîner et me regarde avec inquiétude. Mike pousse une exclamation en la voyant.

– Ce n’est pas vrai, dit-il. C’est des histoires. Elles ne peuvent pas se ressembler à ce point-là.

– Mais si, proteste Mary. On est jumelles de la même série... Vous le savez bien...

– C’est révoltant, dit Mike. Épouser une femme comme ça et se dire à chaque instant qu’elle vous trompe avec un autre...

– Mais on est *deux*, dit Sally. Deux, vous comprenez ?

– Est-ce que vous savez au moins ce que deux jolies filles peuvent faire ensemble ? dit Mike.

– C’est rigoureusement défendu, dit Mary.

– Je vais vous dire, dit Mike. Je ne peux pas coucher avec vous parce que mon docteur me défend ce genre de sport. Je suis un faible et je dois me reposer tout le temps.

– Vous n’avez pas du tout envie de vous reposer, dit Sally. Et ça se voit.

– Ne vous inquiétez pas, dit Mike. C’est un réflexe ; c’est comme la rigidité cadavérique, ça ne signifie rien. Venez ici, vous...

Il attrape Sally.

– Moi, dit-il, je voudrais bien vous distinguer l’une de l’autre.

Il l’assied sur ses genoux et elle fait tous ses efforts pour que ça aboutisse à quelque chose... mais il se contente de la maintenir et lui mord violemment l’épaule gauche. Elle pousse un cri et se débat. Il suce un peu pour obtenir une belle teinte violette, et la lâche.

– Comme ça, dit-il, on ne peut plus vous confondre. Maintenant, Mary, vous allez vous allonger sur le lit.

Il l’attrape et la couche sur le lit. Elle se laisse faire, passive, haletante. Il empoigne Sally, la retourne et la dépose sur sa compagne.

– Vous êtes à pied d’œuvre, si j’ose dire, continue-t-il. Servez-vous de ce que le Bon Dieu vous a donné, mes enfants.

Elles s’écartent l’une de l’autre, roses de confusion.

– Mais... on n’a jamais fait ça... dit Sally.

– Des gens très bien le font, assure Mike. Embrassez-vous... doucement... C'est très agréable, vous verrez.

Il s'agenouille à côté d'elles et les rapproche. Mary commence à comprendre et se prête au baiser de Sally, qui se laisse aller et, les caresses de Mike aidant, elles sont bientôt en pleine activité. De temps à autre, Mike leur donne une grande claque sur les fesses...

– Allez-y, mes chéries, dit-il. Ça ne fait de mal à personne, et comme ça, on n'a pas d'enfants.

Eh bien, c'est assez agréable de voir deux jolies filles en train de faire l'amour... C'est un spectacle nouveau pour moi, mais je m'y habitue très vite. Les cheveux de Mary balaient la peau satinée des cuisses de Sally qui lâche prise la première et se renverse en gloussant de satisfaction... L'autre ne l'entend pas de cette oreille...

– Continue... chameau... Est-ce que je m'arrête, moi ?...

– Allons, mon petit, dit Mike, ne vous inquiétez pas... Après tout, mon docteur doit avoir tort...

Il s'allonge aux côtés de Mary et la tient serrée contre lui, une main sur son sein. Elle se cambre et colle son dos contre le ventre de Mike, qui opère avec une remarquable précision...

Ben zut... rien pour moi... Vraiment, j'ai un peu exagéré... Je me détourne et je passe dans la pièce voisine... Amusez-vous, mes enfants... Moi, je vais dormir un peu... Je m'étends et je ferme les yeux... Cinq secondes... Je dors...

XXVII.

NOUS PARLONS PHILOSOPHIE

Une poigne vigoureuse me secoue. Je regarde. Mike est debout à côté de moi, couvert de sueur et haletant.

– Rock, dit-il, venez m’aider... Je ne peux plus les faire tenir tranquilles... On va leur donner une bonne volée et on aura la paix...

– Mon vieux Mike, dis-je, tout engourdi par un reste de sommeil, c’est bien votre faute...

– C’est un service que je vous demande, Rock, dit-il.

– Vous pouvez bien leur flanquer la volée tout seul, dis-je. C’est des histoires de vieil impuissant, tout ça, de la flagellation larvée...

– Rock, dit Mike, je vous jure que j’étais vierge en arrivant dans l’île. J’avais lu des livres et je connaissais la théorie, mais je n’avais jamais touché une femme...

– Ben, vous n’avez pas honte ! dis-je.

Je ne peux m’empêcher de rire à voir sa mine défaite...

– C’est vrai, dit Mike... Moi, ce qui m’intéresse, c’est la culture physique...

– Mon petit, dis-je, il n’y a pas que ça dans la vie...

Je le suis dans la chambre voisine dont il n’a cessé de tenir la porte et deux furies lui sautent dessus... J’en empoigne une par ce qui me tombe sous la main, je la couche sur mon genou et je lui envoie sur les fesses une de ces séries de calottes dont on parle dans l’Histoire Sainte. Sur quoi je la relève et je lui balance mon poing dans l’œil. C’est Sally... Je reconnais la morsure. Elle gigote toujours. Je l’emmène et la boucle dans ma chambre. Je reviens et je trouve Mike assis sur le dos de Mary, qui est étendue à plat ventre sur le lit et n’a plus l’air de remuer.

– J’ai horreur de battre les femmes, dis-je, mais peut-on considérer ça comme des femmes ?

– Non, dit Mike. Si on s’en allait...

– On rend nos billes ? Qu’est-ce qu’on rapporte comme tuyaux à

Andy ?

– Rien, dit Mike. On sait déjà tout ça. Sigman connaît des détails sur Schutz et ses affaires avec lesquels il y a de quoi écrire un volume gros comme le Webster ?

Je m'assieds à côté de lui, sur les cuisses de Mary. C'est chaud.

– C'est un chouette métier, celui de détective, dis-je en m'étirant. Avec tout ça, il doit bien être six heures du matin et je commence à crever de faim. Est-ce que Schutz a vraiment fait tout ce que vous dites ? Les histoires de Pottar et de Kaplan ? Qu'est-ce qu'il veut ?

– Devenir président des États-Unis, dit Mike.

– Mais tout citoyen américain a la possibilité de devenir président des États-Unis, réponds-je. C'est dans les livres. Alors, pourquoi pas lui ? Au moins, on aura des sénateurs qui seront des beaux gars.

– Vous, dit Mike, vous êtes en train de passer à l'ennemi. Rappelez-vous un peu les petites pancartes avec « défaut d'aspect » et les petites histoires dans les rues de Los Angeles, et les filles qu'il a fait enlever...

– Zut, alors, dis-je. Une belle bande de tordues... si elles sont toutes comme Mary Jackson, je lui en fais cadeau...

– Et les opérations, dit Mike... Vous vous rappelez les opérations, Rock ?

– Mais puisqu'il affirme que ce sont ses secrétaires qui ont abusé de la situation ? Il a prononcé le nom des frères Petrossian, n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas admissible, dit Mike. On ne peut pas laisser un homme faire la loi comme ça...

– Vous préférez que ça soit une bande de politiciens corrompus ? dis-je. Évidemment, il y a cette histoire de tuer tous les affreux. Mais après tout, vous et moi sommes dans l'autre catégorie... alors ?

Pendant que nous parlons, Mary commence à trouver le temps long, sans doute, car elle s'agite et s'efforce de nous faire choir.

– Tranquille ! ordonne Mike en lui assenant une claque retentissante sur le derrière.

– Oh, là, là, gémit-elle. J'ai l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur...

– Moi aussi, dit Mike. Alors, fermez-la.

Il enchaîne.

– Vous ne vous rendez pas compte du nombre de gens qu'il va falloir supprimer, Rocky. C'est effrayant.

– Mais puisqu'ils sont affreux, dis-je. Ça sera bien plus chouette, après...

– Mais il en faut, des affreux, dit-il. Bon Dieu, qu'est-ce qu'on fera sans affreux... Vous ne vous rendez pas compte, je vous le répète... Qui est-ce qui ira au cinéma, si tous les gens sont beaux comme des Apollons ?

– Ben, on ira voir les affreux, dis-je. Il suffira d'en garder quelques douzaines.

– Vous vous rendez compte qu'à ce moment là, il faudra être affreux pour avoir du succès auprès des filles, poursuit Mike d'un ton désespéré. Alors, tous les tordus prendront des mines triomphantes, et nous on pourra toujours s'amuser tout seuls... Ça sera chouette, hein, comme vous dites ?

– Ça, dis-je, c'est un argument salement convaincant, d'autant qu'il est *ad hominem*. Il est certain que dans l'état actuel des choses, nous avons des chances avec les filles... mais vous voyez : à quoi ça nous sert ? Nous restons puceaux jusqu'à vingt ans et plus.

– C'est pas parce que nous sommes des cons, dit Mike, qu'il faut laisser périr la société, même si c'est une société d'encore plus cons.

– Je ne suis plus du tout d'accord sur ce raisonnement, dis-je. D'abord, nous ne sommes pas vraiment des cons, mais des chastes ; ce qui est louable ; ensuite, les autres, eh bien, je m'en tape.

– Moi aussi, dit Mike ; seulement si je dis ça à Andy Sigman, il va m'engueuler pendant des heures et me prouver que je ne suis qu'un plouc. Aussi, je resterai fidèle au serment des agents secrets. Foutons le camp et faisons notre rapport, et laissons Andy se débrouiller.

– D'accord, dis-je. Foutons le camp. Mais comment ?

– On ouvre la porte, dit Mike, et on se tire.

– Et on rencontre papa Schutz qui nous court au derrière avec une mitraillette. Pas question.

– Mais non, dit Mike ; c'est des blagues. Il est en train de travailler dans son bureau.

– Alors allons-y.

Nous nous levons avec ensemble et Mary reste sur place. Elle pousse un soupir de soulagement et s'endort. Elle a besoin d'un bon coup de peigne et d'un bon coup de rince bouteilles.

Mike marche vers la porte et l'ouvre. Il regarde dans le couloir, à droite et à gauche.

– Rien, dit-il. On peut y aller.

Il sort, je le suis. Nous faisons quelques pas. Tout est calme et muet. Nous tâchons de retrouver l'escalier.

– C'est par là... dit Mike sans hésiter.

Si son chien était avec nous... ça serait déjà fait... Cet endroit me flanque le cafard. Voilà l'escalier. Très simple. Mais en haut, tout est fermé.

Ça aussi, c'est très simple.

XXVIII.

SCHUTZ PREND DES VACANCES

Nous essayons la première porte. Elle cède au bout de quatre essais. Nous faisons le moins de bruit possible, mais il ne nous reste pas beaucoup de forces... et c'est très fatigant de ne pas faire de bruit.

Après la première, naturellement, il y en a une seconde...

– J'en ai marre, dis-je. Je crie. Je vais crier. Je vais hurler. Je vais bramer... OuâOuâOuâOuâ...

J'ai poussé un glapisement à faire honte à Tarzan et je me sens beaucoup mieux. La grande salle où nous sommes résonne sinistrement.

– Vous êtes cinglé, Bailey, dit Mike. À quoi ça vous avance de beugler comme ça.

– Ça soulage, Mike, dis-je. Essayez. C'est fameux.

Et je remets ça. Cette fois, je sens que je deviens tout bleu et j'entends des verres se mettre à tinter sur la table.

– C'est rien, dit Mike. Je fais mieux. Écoutez.

Il se carre sur ses jambes, met ses mains en porte-voix et pousse la plus belle volée de braillements que Jéricho ait jamais entendue. Je ne veux pas être en reste avec lui et je riposte de mon mieux. Nous sommes là, à nous crier à la figure et tout à coup je reçois un seau d'eau glacée sur les fesses. J'avais oublié que j'étais tout nu, mais ça me le rappelle en un éclair. Mike se retourne... Il a subi le même traitement.

– Nom d'une pipe, espèce de porc, dis-je. Vous ne pouvez pas laisser les gens s'amuser tranquillement ?

Derrière nous... mais c'est lui... la crapule... le rustre...

Le type qui m'a fourré des électrodes dans le derrière, en un mot. Mon vieux, tu es mort. Je bondis en l'air et je retombe en courant. Il a prévu mon geste et galope déjà deux mètres devant moi. Mike suit le mouvement et nous voilà partis à travers la villa de Schutz, courant comme des kangourous, c'est-à-dire avec intermèdes saltatifs.

Il prend de plus en plus d'avance, parce qu'il connaît le coin, et ça lui permet d'ouvrir une porte et de filer de plus belle. Mais là, je l'ai presque rejoint. Tout en courant, je lui crie des injures.

– Enfant de pute ! Attardé ! Face de brème ! Arrête-toi un peu si t'as pas peur !

Ça c'est gratuit parce que je pèse bien trente kilos de plus que lui... Je suis un grand lâche, au fond. Nous sommes dans un nouveau couloir et je remonte mes genoux jusque sous mon nez tellement j'y mets d'ardeur ; je gagne... un mètre... deux mètres... Il n'est plus qu'à trois pas de moi. Il y a une porte au bout du couloir... il ne ralentit pas... Il fonce... Bing ! il rentre dedans... Elle est fermée, mais c'est le même tabac, elle s'ouvre quand même... Je suis sur lui... En terrain libre ! Bon Dieu, nous sommes dehors ! Du coup, je reperds quatre mètres et Mike me double... Nous suivons un petit sentier sablonneux. Cette sale rosse d'infirmier a des chaussures de tennis et nous, ça nous esquinte les pieds... mais tant pis... on l'aura...

Il dévale la pente à travers des buissons de fleurs rouges et des touffes de végétation... Une brise fraîche nous frappe au visage et la rumeur de l'océan n'est pas loin. Ce damné type connaît toutes les ficelles ; je mets un point d'honneur à rattraper Mike dont je guette le dos avec passion... il a des beaux muscles, ce cochon-là... L'autre, devant, fait des bonds de sauterelle et à chaque descente, il étend les pans de sa blouse d'infirmier pour faire du vol plané... La pente est drôlement raide et il file comme un dard ; jamais je n'aurais cru qu'un si petit homme puisse courir si vite ; c'est vrai qu'il n'a pas forniqué vingt-quatre heures de suite ; oh, après tout, chez le père Schutz, on n'en sait rien...

Enfin, il se prend les pieds l'un dans l'autre et il roule par terre... mais il ne s'arrête pas pour ça... Nous sommes presque au bord de la côte... une petite falaise de six mètres de haut... Il réussit à se redresser et pique une tête...

Zut. Il nous a eus... Je ne plonge pas maintenant, je n'aurais plus la force de remonter ; il doit faire trop bon dans l'eau.

À notre droite s'étend une crique sablonneuse, ravissante, bordée de plantes fraîches et de rochers rouges. Un bateau se balance, à l'ancre... un petit yacht à moteur d'une trentaine de mètres... un vrai bateau de milliardaire...

– Y a un sentier ? demande Mike.

– Oui, dis-je, car je viens de l'apercevoir.

– On le laisse tomber ?

L'infirmier barbote à cinquante mètres de nous ; nous sommes revenus sur la droite et nous nous approchons de la crique... On y accède par une pente très douce, bien cimentée et bordée de fleurs. Vraiment le docteur Schutz a bien aménagé sa maison de campagne.

Un pas pressé retentit derrière nous. Nous nous retournons. C'est lui, Schutz.

– Eh bien, nous dit-il. Vous avez passé une bonne nuit ?

Nous restons abasourdis. Il tient à la main un léger nécessaire de toilette en crocodile. Il est frais, dispos, plus jeune que jamais.

– Vous partez ? demande Mike.

– Oui, dit Schutz, c'est la date précise à laquelle je prends mes vacances tous les ans. Vous m'excuserez...

– Mais... vos expériences ? dit Mike.

– J'emmène tout ce qu'il me faut, répond Schutz. Rassurez-vous...

– Vos sujets ? demandé-je.

– Ils restent là, dit Schutz, ils ont l'habitude de se débrouiller tout seuls. J'ai des gens très capables dans la série W.

– Pottar et Kaplan sont aussi de la série W ? demande Mike.

– Ah, ça, c'est une question qui vous tient à cœur, dit Schutz. Mais vous savez, en dehors de Pottar et Kaplan, il y a Count Gilbert et Lewison... et quelques autres...

– Mais alors... dit Mike.

– Alors, votre torpilleur, vous comprenez, dit Schutz, il fera exactement ce que Count lui dira de faire. On n'est pas grand amiral de la Flotte pour des prunes, si j'ose adopter cette façon vulgaire de m'exprimer qui me paraît, par contre, vous plaire tout particulièrement.

– Et Lewison... c'est le secrétaire de Truwoman, dis-je.

– Oui, complète Schutz. Notre cher président... Vous savez... petit à petit, on y arrive... Cette fois-ci, on va laisser les choses se tasser, mais dans cinq ans, les affreux, il n'y en aura plus...

– Mince, alors, dit Mike. Vous êtes un drôle de phénomène...

– Mais non, dit Schutz. J'aime bien les beaux gars et les belles filles. Vous êtes sympathiques, tous les deux... Vous viendrez travailler avec moi à la Maison Blanche. Mais je vous quitte, il est l'heure... Au revoir, Rocky... Au revoir, Bokanski...

– Ça alors, dit Mike, vous me soufflez...

– Andy Sigman va avoir de l'avancement, dit Schutz, ne vous en faites pas...

– Pour les grenades... dit Mike. Je regrette... C'était plutôt pour faire du bruit qu'autre chose.

– C'est une bagatelle, dit Schutz. Je vous en prie... n'y faites pas attention... Au revoir, les garçons...

Il nous serre la main et s'éloigne d'un pas nonchalant... Nous le regardons s'en aller. Sa longue silhouette élégante foule le sol de la crique et il embarque dans une vedette qui vient de se détacher du yacht... Il nous fait des signes... et puis la vedette contourne le flanc du yacht qui la dérobe à notre vue.

Presque en même temps, le petit bâtiment commence à bouger et un bouillonnement d'écume apparaît à l'arrière. Il pivote lentement pour présenter sa proue à l'océan et se met en mouvement... bientôt, il est en pleine vitesse...

Sur le pont, un grand type en blanc nous salue de la main... et nous en faisons autant.

Mike me pose sa patte sur l'épaule.

– Rock, me dit-il, je ne sais absolument plus quoi faire.

– On peut toujours lancer des cailloux sur la poire de l'infirmier, dis-je.

– Oh, dit Mike, je vais le loper quatre fois sur cinq. Laissons-le dans la flotte, il sera dévoré par les requins, les biscoufles et les monstres marins du Pacifique.

Nous remontons mélancoliquement le sentier cimenté...

– Que va dire Andy ? murmuré je.

– Qu'est-ce qu'il peut dire ? répond Mike sur le même ton.

– Et les gars du torpilleur ?

– Si Schutz dit vrai et si Count Gilbert, grand amiral de la Flotte des États-Unis, est un de ses bonshommes, ils feront rigoureusement ce que désire Schutz.

– Il faut aller raconter tout ça à Andy, dis-je.

– Et remettre un pantalon, dit Mike. Je commence à en avoir ma claque de jouer les nudistes. Ce que c'est gênant pour courir...

– Et encore, conclus-je dans un soupir, heureusement qu'on n'a pas été forcés de grimper aux arbres.

XXIX.

SIGMAN PREND UNE DÉCISION

Nous sommes de nouveau en compagnie de Sigman et des gars de l'équipe. Mike termine le récit de nos aventures et Aubert George me pousse le coude en me regardant avec envie.

– Elles étaient rousses, vous dites ?

– Comme le feu, Aubert.

– Mince, dit-il. Si ma femme était pas hongroise et si elle était pas tellement jalouse, je m'en enverrais bien une paire, des bonnes femmes au père Schutz...

– Vous n'avez pas honte ? dit Jameson. Un homme marié.

– Justement, répond Aubert. Un homme marié prend des responsabilités, il est juste qu'elles soient compensées par quelques avantages supplémentaires. Et toc.

– C'est dégoûtant, dit Jameson. Moi, je n'aime que les hommes.

– Ben, vous pouvez repasser, dit Aubert. Moi, je préfère crever.

– Vous n'êtes pas du tout mon genre, dit Jameson. Monsieur Bailey me plairait plus.

– Sans façon... dis-je, toujours à voix basse pour ne pas gêner Andy et Mike.

Ces deux derniers viennent de terminer leur conciliabule.

– Bon, dit Andy. En somme, tout va très bien.

– Tout va très bien, dit Mike. Si on allait bouffer quelque chose de solide ? Votre chocolat et vos biscuits, c'est très gentil, mais j'aimerais mieux une douzaine de hamburgers avec du fromage et des œufs.

– Assez, Mike, dis-je. Ne parlez pas de ces choses inaccessibles... Je boufferais ma mère entre deux tranches de pain...

– Dites donc, dit Aubert, si elle vous ressemble, votre mère, vous pouvez pas me présenter ?

Ce sacré Aubert ne tient plus en place.

– Patron, propose-t-il à Andy, je voudrais bien qu'on aille visiter la

camp de papa Schutz avant que ces salauds de marins ne nous fauchent les jolies poupées sous le nez.

– Mes enfants, dit Sigman, je ne sais pas du tout quoi faire... Il faut remonter au camp prévenir les deux qui sont restés là-haut et puis, je pense qu'on n'a qu'à attendre l'arrivée du torpilleur... Qu'est-ce que c'est ?

Un type vient d'apparaître sur le chemin... Nous sommes tous assis en rond dans l'herbe... Il fait beau, il y a une douce brise, ça sent bon les fleurs et la verdure...

– M. Sigman ? demande l'intrus.

Il n'a pas l'air dangereux. Jameson et Aubert se lèvent d'un même mouvement et l'encadrent.

– C'est moi... dit Andy.

– Le docteur Schutz me charge de vous faire savoir qu'il tient huit chambres à la disposition de votre équipe pour le temps qu'il vous plaira... Une voiture va passer vous prendre et chercher vos amis...

Sigman rougit un peu puis, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se lève.

– Bon, dit-il. Allons-y, les enfants...

– La voiture arrive, dit l'homme. Laissez vos bagages.

– Entendu, dit Sigman. Nous vous suivons.

Nous refaisons le chemin que Mike et moi-même avons déjà parcouru.

Les défauts d'aspect ont disparu... aimable attention du docteur... drôle de type... Aubert ne tient plus en place.

– Dites, monsieur Bailey... Vous croyez qu'elles vont pas me trouver trop cloche, les rouquines ?

– Mais non, Aubert...

Je ne sais pas du tout s'il va leur plaire... quoique je le croie... Mais l'idée d'un bon repas et d'un lit me sourit bien plus que toutes ces histoires de fesses. J'en ai mon compte pour quelques jours...

Mike me rejoint.

– On va bien voir, dit-il.

– On va voir quoi ?

– Ce que ça donnera avec les marins du torpilleur...

– Il y a des beaux hommes, chez les marins, dis-je.

– Oui, dit-il, mais il y a aussi des tout maigres et tout affreux...

– Je suis sûr de ce que je dis, Mike. Plus ils seront moches et plus elles aimeront ça. Regardez ce que ça va donner avec Aubert, qui n'est pas mal, mais qui pèse quarante-cinq kilos et qui a l'air d'une puce. Elles vont le dévorer vivant. C'est sûr, mon vieux Mike. Les affreux, on se les arrachera, je vous le dis.

Nous arrivons devant la villa et à ce moment retentit la sirène d'un bateau. Andy saute en l'air.

– Le torpilleur ! dit-il. Les enfants, grouillons-nous de faire notre choix. Après tout, la question est réglée, on ne peut rien faire contre Schutz. Mais on peut montrer à ces crapules de la Marine que les gars du F.B.I. sont les premiers servis. Allez, pressez-vous, mon petit, dit-il à notre guide en le poussant devant lui.

Mike et moi nous nous portons au premier rang.

– Où sont les cuisines ? dis-je au guide.

– Par là... Faites le tour de la maison.

J'attrape Mike par le bras et nous partons en courant. Les autres entrent dans la villa au pas gymnastique.

– Que va-t-il se passer ? dis-je à Mike.

– On va se taper la cloche, me répond-il. Le reste, ça les regarde...

XXX.

LA MARINE À L'HONNEUR

Nous nous trouvons, Mike et moi, dans une cuisine géante aménagée pour préparer à bouffer à cinq cents types au bas mot. Mike s'arrête devant un frigidaire et tombe à genoux pour remercier le Seigneur... Il ne perd pas trop de temps à ça et se relève en ouvrant la porte émaillée de l'appareil.

Je me passe la langue sur les lèvres en voyant ce qu'il y a là-dedans... Ça va... On va se refaire une santé... De la langouste, du poisson froid, du poulet en gelée, du lait... Youpi! Nous nous remplissons les mains et nous commençons à mastiquer.

Un quart d'heure se passe en bruits de mandibules et claquements de langue satisfaits. Puis Mike reprend son souffle.

- Ça m'a l'air de finir en queue de poisson, tout ça, dit-il.
- C'est une bonne fin, dis-je. Quand le poisson est bien cuit...
- Que va faire Sigman ?
- Rien... On va voir...
- Les types du torpilleur ne vont pas tarder ?...
- Ils doivent être là...

Un bonhomme vêtu de blanc entre sur ces entrefaites.

- Bokanski, me dit-il. C'est vous ?
 - C'est lui... (je désigne Mike).
 - Andy Sigman m'a dit que c'est vous qui le remplacez, continue l'homme en se tournant vers Mike.
 - Il n'est pas disponible ? demande ce dernier.
 - Il est complètement enragé, assure l'homme paisiblement. Il a pris quatre filles pour lui tout seul et elles sont en train de demander grâce toutes les quatre. Mais il a fermé la porte.
- Je regarde Mike avec fierté.
- Hein ? dis-je. Ça, c'est un chef !...

– Je comprends ! approuve l'homme. Il y a un marin qui est venu me porter un message pour Sigman. Il attend la réponse. Je vous le donne ?

– Donnez ! dit Mike qui tend la main pour prendre le papier.

Le papier est marqué à l'entête de l'amirauté et porte la signature de Count Gilbert.

Ordre à Andy Sigman et à ses hommes de se mettre à l'entière disposition du docteur Markus Schutz ou de ses représentants, et, en leur absence, de prendre toutes mesures susceptibles de l'aider dans ses travaux qui intéressent au plus haut point la Défense Nationale. Tous pouvoirs leur seront délégués dans ce dernier cas, le présent ordre en fait foi.

– C'est ce que je disais, Mike, dis-je. Du moment que des hommes à Schutz sont au gouvernement, travailler pour eux, c'est servir le pays... et lorsque Pottar et Kaplan y seront aussi, on ne pourra plus les considérer comme des factieux...

– Bon Dieu ! fait Mike, accablé... Ça nous promet des beaux jours... Je vous le dis...

– Allez, Mike... reprenez-vous... C'est vous le chef, maintenant. Mike se redresse.

– Le marin est là ? Qu'il vienne, dit-il à l'homme porteur du message.

– O.K., dit celui-ci qui sort et revient un instant après en compagnie du petit singe le plus épouvantable que j'aie jamais vu sous l'uniforme de la Marine.

– Vous savez que vous devez m'obéir ? dit Mike.

– Nous sommes au courant, dit l'homme en saluant.

– Alors, dit Mike... il me regarde et hésite. Alors, reprend-il, que l'on fasse venir les vingt-cinq plus beaux marins du bord, et les vingt-cinq plus laids. Qu'ils se rangent dans la cour et qu'ils attendent de nouveaux ordres.

– Compris ! fait le matelot qui salue et s'éloigne au pas gymnastique.

– Vous, dit Mike à l'homme, vous allez faire sortir les cinquante plus belles filles du père Schutz dans le jardin devant la villa. En tenue de travail.

– Entendu, chef ! dit l'homme. La série P ?

– La série P.

L'homme s'éloigne et Mike s'éponge le front.

– Allez, Rock, dit-il. On va en avoir le cœur net. C'est une

expérience que je crois particulièrement susceptible d'aider Schutz dans ses travaux.

– Combien de temps vont-ils mettre à venir ? dis-je. Je voudrais bien savoir comment ça va se passer.

– J'ai les foies, dit Mike. J'ai salement les foies, mon vieux Bailey. Nous sortons et nous revenons devant la grande maison basse. Il fait un temps radieux. Les palmiers s'agitent imperceptiblement et les fleurs font mal aux yeux tant leurs couleurs explosent sous les rayons ardents.

Des filles commencent à sortir. Nues, naturellement... par séries de quatre ou cinq parfaitement identiques... des rousses pareilles à celles que nous avons prises cette nuit... des brunes... des blondes... Toutes faites au moule et belles à damner un producteur de Hollywood.

– Mettez-vous par là, ordonne Mike. Il les compte.

– On va vous amener des hommes et vous choisirez celui que vous voulez... Vu ? Au commandement, vous marcherez sur lui et vous le désignerez... Vous serez en nombre égal.

Les marins arrivent à leur tour.

– Déshabillez-vous ! commande Mike.

Ils obéissent sans sourciller. Le fait est qu'on est mieux comme ça.

– Rangez-vous par ici. En rang. Y en a-t-il parmi vous qui s'opposent à une expérience de physiologie appliquée dont le but est de servir la Marine et les États-Unis ?

– Moi, dit un gros matelot joufflu qui s'avance d'un pas, je suis objecteur de conscience.

– Ça va, dit Mike. Rien ne s'oppose donc à votre participation à l'expérience. Ça s'est déjà fait dans la Bible au temps du roi Salomon.

Toutes les femmes sont là. Les hommes aussi. Vraiment, le groupe des minables comporte une série d'avortons à faire tourner le lait d'une vache du Texas. Je suppose qu'on les prend comme ça sur les torpilleurs parce que les plafonds sont bas et le recrutement malaisé.

– Prêtes ? demande Mike aux femmes.

L'instant est crucial. Elles ont l'air d'en vouloir drôlement...

– Allez ! dit Mike.

C'est la ruée. Et Mike se voile la face. Quarante-sept des filles ont bondi sur le groupe des malingres et trois seulement vers les autres. Toutes les trois sur le même, d'ailleurs : un type bâti en Hercule et couvert de poils noirs comme un satyre, avec un grand nez crochu et

des yeux luisants.

– Arrêtez !... dit Mike... Lâchez-les !... C'est fini... Ça suffit...

Trop tard. La mêlée est à son comble. Les vingt-quatre beaux garçons dédaignés regardent leurs camarades avec dégoût et pour un peu, ils se rhabilleraient. De l'autre côté, c'est un tel enchevêtrement de corps que je détourne la tête, parfaitement étourdi. Mike baisse les yeux et rougit. On n'entend que le halètement des femmes et les exclamations des élus qui demandent grâce. De temps en temps, deux corps accouplés se séparent de la masse et font quelques pas pour s'écrouler plus loin... et à ce moment, une femme s'élance pour arracher sa rivale du corps de l'homme et se glisser à sa place... Peu à peu, nous nous enhardissons et nous regardons... Il y a vraiment des combinaisons intéressantes et qui dénotent un esprit d'équipe développé...

– Schutz avait tort, dit Mike. Je regrette pour lui... C'est un type bien... mais il s'est trompé... Ça va lui faire une de ces générations de monstres...

– Bah ! dis-je, je m'en rapporte à lui... Il trouvera bien le moyen d'en faire quelque chose...

Un type affolé se détache du groupe mouvant et part au galop en se tenant les fesses...

– Y en a qui trichent ! dit-il. Zut, alors... Il y a assez de femmes, ici...

– Vous voyez bien, me dit Mike... C'est la faillite du système...

Je proteste.

– C'est une erreur, Mike... Ils ne peuvent pas voir ce qu'ils font là-dedans...

Les marins dédaignés ont formé le cercle et l'un d'eux prend des photographies avec un petit appareil portable. Les autres ont l'air vexé. Quelques-uns s'enhardissent et se rapprochent du groupe. Les trois premiers réussissent à s'y incorporer et parviennent même à établir quelques doubles liaisons benzéniques... mais le quatrième, reconnu, est éjecté par deux furies échevelées qui le poursuivent en le griffant et en lui criant des injures... Elles le traitent de mal bâti et le menacent des pires castrations...

Mike me prend par le bras.

– Venez, Rock, dit-il. Notre place n'est pas ici. Allons perdre quelques kilos et devenir tout mous et tout vilains... Dans l'état actuel des choses, nous n'avons plus aucune chance avec les femmes.

Je le suis et nous nous éloignons vers la mer au moment où les vingt marins dédaignés, le sabre à l'air, tentent une attaque en groupe. Il monte de la bagarre une telle odeur de sueur et de chair chaude que j'ai la tête qui me tourne.

Nous marchons en silence et Mike secoue la tête, désolé.

– C'est pas une vie, dit-il. Schutz a raison, à bas les affreux ! Ils prennent tout.

– Votre point de vue est faussé, Mike, dis-je. Vous êtes là au milieu de déesses qui couchent toute la journée avec des types aussi beaux que vous... Elles en ont marre...

– D'ailleurs, conclut-il, moi aussi, j'en ai marre. Elles sont trop parfaites...

– Vous ne savez plus ce que vous voulez, dis-je.

Nous nous rapprochons de la plage. Je pousse le coude de Mike.

– Qui est-ce ?

Un homme jeune, les cheveux argentés, très grand, vient vers nous... Il est en civil... Il a un sourire en nous voyant. Il se tient très droit... Il est très sympathique et fort séduisant...

– Count Gilbert... murmure Mike. Ça, alors...

Ben c'est évident, qu'il sort de chez Schutz... Je ne l'avais jamais vu qu'en photo... Mais ça m'épate qu'il se soit dérangé pour ça... C'est tout de même un gros ponte.

Nous nous arrêtons et le saluons.

– Monsieur Bailey ? me dit-il. J'ai vu votre photo dans les magazines sportifs. Et vous ? continue-t-il tourné vers Mike.

– Mike Bokanski, dis-je. Remplace Andy Sigman.

– Heureux de vous voir... dit-il. Vous avez l'air ennuyé ? Tout va bien, je pense ? Qu'avez-vous fait de mes cinquante matelots ?

– Oh... ils ont de quoi s'occuper... dit Mike. J'ai fait une expérience. Je crains que Markus Schutz ne la trouve regrettable.

J'explique à Count Gilbert de quoi il s'agit et il rit à gorge déployée.

– Venez avec moi, dit-il. Tout ça va rentrer dans l'ordre, de soi-même... Je vous offre un verre... Je suis venu à titre privé...

– J'en ai marre ! dit Mike.

Il s'est arrêté. Sa colère éclate d'un coup.

– Les femmes sont des salopes ! Vous vous cassez le cul pour vous faire des muscles, pour être un beau gars, pour avoir l'air propre, pour

ne pas puer de la gueule, pour marcher droit, pour ne pas incommoder vos voisins avec vos pieds, pour être sain et bien bâti... et le premier mal foutu qu'elles trouvent, elles lui sautent sur le râble et le violent avant même d'avoir vu qu'il a, en plus, un râtelier et les poumons en passoire. C'est dégueulasse. C'est abusif. C'est injuste, c'est immérité et c'est inadmissible...

– Ne croyez pas ça, dit Gilbert.

Nous le suivons... Moi, je me sens très bien... Sunday Love a dû se réveiller dans ma chambre à Los Angeles... elle m'attend... Mona et Beryl aussi... La vie est belle...

– Je suis déçu... dit Mike. Ces femmes me dégoûtent. Je vais me chercher un gros singe bien faisandé.

Nous arrivons sur la plage. La vedette grise du torpilleur nous attend.

– Montez, dit Gilbert. Sitôt que mes hommes seront revenus, nous appareillerons pour Los Angeles... et là, je vous promets des surprises.

Il se penche vers Mike.

– Je ne veux pas vous donner trop d'espoir... mais j'ai en ce moment à ma disposition une secrétaire bossue...

Les yeux de Mike s'allument.

– Elle est bien moche ?

– Elle est ignoble ! assure Gilbert avec un grand sourire. Et en plus, elle a une jambe de bois !...

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

Septembre 2012

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MichèleS, Jean-Marc, CarineM, Coolmicro

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Jeu de mots qui n'existe pas en américain et qui n'est pas drôle en français. (Note du traducteur.)

Table of Contents

I. ÇA COMMENCE EN DOUCEUR	
II. UN PEU DE PHYSIQUE AMUSANTE	
III. ANDY SIGMAN À LA RESCOUSSE	
IV. GARY S'EMBALLE	
V. L'ATTAQUE DU FOURGON DES MACCHABÉES	
VI. LA CABINE EST DANS LE BAIN	
VII. PHOTOS ARTISTIQUES	
VIII. ON RETROUVE DES COPAINS	
IX. LES FEMMES S'ENVOLENT	
X. JE FLIRTE BEAUCOUP	
XI. ON SUPPUTE	
XII. MARY JACKSON, OÙ ES-TU ?	
XIII. ANDY ET MIKE S'EN MÊLENT	
XIV. UNE ORGIE À MA FAÇON	
XV. JE SOIGNE MON PHYSIQUE	
XVI. FAITS COMME DES RAGONDINS	
XVII. ÇA RECOMMENCE À BICHER	
XVIII. C. 16 BAVARDE	
XIX. VISITE DOMICILIAIRE	
XX. TABLEAUX DE GENRE	
XXI. JE ME DÉVERGONDE	
XXII. ON REMET ÇA	
XXIII. À DADA	
XXIV. ÇA Y EST PRESQUE	
XXV. ÇA Y EST	
XXVI. LES SECRETS DE MARKUS SCHUTZ	
XXVII. NOUS PARLONS PHILOSOPHIE	
XXVIII. SCHUTZ PREND DES VACANCES	
XXIX. SIGMAN PREND UNE DÉCISION	
XXX. LA MARINE À L'HONNEUR	
À propos de cette édition électronique	